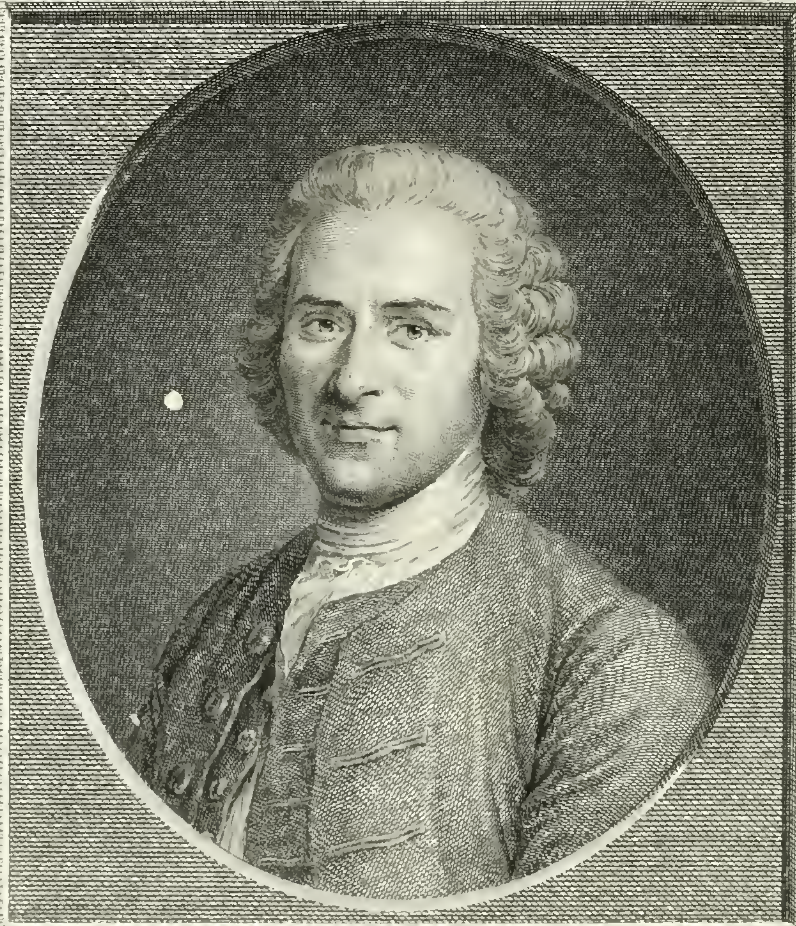


COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.



J. J. ROUSSEAU.

JULIE,

OU LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

J. J. ROUSSEAU,

Nouvelle Édition originale, revue & corrigée par l'Éditeur.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

PRÉFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiècle où je duſſe les jetter au feu!

QUOIQUE je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entière eſt-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'eſt sûrement une fiction pour vous.

TOUT honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître: je ne veux point paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

QUANT à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Étange, ni de ſa fille, ni de Monſieur d'Orbe, ni de Milord Édouard Bomſton, ni de Monſieur de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſièrement altérée en pluſieurs endroits; ſoit pour mieux donner le change au lecteur, ſoit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matière allarmera les gens ſévères, tous les ſentimens ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes : il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi ſeul ; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes ampoulés ; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui, dans leurs imaginations romaneſques, prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe ? Ce recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lû de romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire ; elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtère, en parcourant ce recueil, ſe rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, & s'indigne contre l'éditeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice: à ſa place j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lû tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas me le dire: je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.

AVERTISSEMENT

Sur la Préface ſuivante.

LA forme & la longueur de ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne, à celle-ci, tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'écrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le livre eût fait ſon effet, avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du public.

SECONDE PRÉFACE
DE LA
NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lû tout entier.

R. TOUT entier ? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs ?

N. *VEL duo, vel nemo.*

R. *TURPE & miſerabile !* Mais je veux un jugement poſitif.

N. JE n'oſe.

R. TOUT eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. MON jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction.

R. JE ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait ?

N. IL importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'original. Mais dans un tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés

bons, il reste encore cette différence que le portrait intéresse peu de gens; le tableau seul peut plaire au public.

R. Je vous suis. Si ces lettres sont des portraits, ils n'intéressent point : si ce sont des tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela ?

N. Précisément.

R. Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question ' faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie. . . .

N. Oh ! si elle avoit existé !

R. Hé bien ?

N. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

N. En ce cas, je ne connois rien de si maussade; ces lettres ne sont point des lettres; ce roman n'est point un roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois. . . . Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi ? Savez-vous jusqu'où les hommes diffèrent les uns des autres; combien les caractères sont opposés; combien les mœurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges ? Qui est-ce

qui ose assigner des bornes précises à la nature, & dire : voilà jusqu'où l'homme peut aller, & pas au-delà?

N. Avec ce beau raisonnement les monstres inouis, les géans, les pygmées, les chimères de toute espèce, tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature; tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modèle commun ? Je le répete, dans les tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espèce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise.

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits, ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

R. Ni traits, ni taille ? Êtes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimère. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours; un vieux Gentil-homme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison. . . .

N. Un mari débonnaire & hospitalier empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme. . ..

R. Je vous renvoie à l'inscription de l'estampe.

N. *Les belles ames !* . . . Le beau mot !

R. O philoſophie ! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'esprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? .... Qu'en dites-vous ? .... Et cette converſion ſubite au temple ? ..... la grace, ſans doute ? .....

R. Monsieur .....

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans; qui meurt ſans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un paſteur, & convertit un athée ! ..... Oh ! .....

R. Monsieur .....

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde; il eſt nul. Pas une mauvaiſe action; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons; des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop; rien d'inopiné; point de coups de théatre. Tout eſt prévu long-temps d'avance; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de ten r regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

R. C'est-a-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lû comme un roman. Ce n'en eſt point un; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un recueil de lettres .....

N. Qui ne ſont point des lettres; je crois l'avoir dit auſſi. Quel

Quel ſtyle épiſtolaire ! qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes ! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel ?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le public le verra d'un autre œil ? & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'auteur comme il veut s'y montrer, ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint ; pas un caractère aſſez bien marqué ; nulle obſervation ſolide ; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphère de deux ou trois amans ou amis toujours occupés d'eux ſeuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévère; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de ſentir que dans le commerce du monde; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour biſarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des ſolitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique? Point du tout; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie : premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres; & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manières de parler vives, fortes, coloriées, que vous admirez dans vos drames & dans vos romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-a-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller : pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité, peut-être; mais d'une agitation passagère & séche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche; & c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son désordre; il

prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait, elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le ciel, & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des ſaints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires ? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, du ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela ! Ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymmes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hyver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre poùr le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpèce. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſen-

timent qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher : voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout; ils ſe trompent ſur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer : leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des ſages : leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes; ils ſe détachent du reſte de l'univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, (& cette différence ne m'a pas échappé,) que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge : la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mère de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible; on diroit que ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant

qu'ils le ſoient devenus ? Les jeux d'enfans qui précédent les leçons de la ſageſſe empêche de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferois-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue, que les remèdes mal déguiſés.

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl'orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore; ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne ſera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables; mais pour les aimer à

trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-temps avec eux pour s'y plaire; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup; mais peu-à-peu elles attachent; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence; le ſentiment y eſt; il ſe communique au cœur par degrés, &, lui ſeul à la fin, ſupplée à tout. C'eſt une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant: dites-moi ſi vous ſentez la même choſe?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au *pathos* affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un ſolitaire peut les goûter, vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon, votre Édouard pour un Don Quichote, vos Caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent guères: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matière de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa première ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet eſſai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort, on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oiſifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuſes ſociétés, plus les obſtacles diminuent. Il eſt un terme où ces obſtacles ceſſent d'être invincibles, & c'eſt alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit iſolé, comme on ne ſe hâte pas de lire pour faire parade de ſes lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la ſolitude auſſi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amuſans, ſeule reſſource de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais

Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement, parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable. Les gens du bel-air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables; le manège des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs réels; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs paſſe pour groſſièreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans ſon canton; ſur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mère de famille ſont au-deſſous des dames de ſon rang; ſur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mâſure, & vont dans la capitale, où, le père avec ſa croix de ſaint-Louis, de ſeigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'induſtrie; la mère établit un brelan; la fille attire les joueurs; & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſère & déshonorés.

Les auteurs, les gens de lettres, les philoſophes ne ceſſent

de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes; ſelon eux, fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dîners.

De proche en proche, la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théatre, tout tire ſur les provinciaux; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques; tout prêche les manières & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris, de jour en jour ? Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncellent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les capitales, ſe dépeuplent les nations : ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des prédicateurs de nous crier : *ſoyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquiéter du ſuccès de leurs diſcours; le citoyen qui s'en inquiette, ne doit point nous crier ſottement : *ſoyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles, & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner

aux ouvrages d'imagination la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs auteurs ſe propoſent; éloigner toutes les choſes d'inſtitution; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantaiſies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaiſirs; leur faire aimer la ſolitude & la paix; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des paſteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illuſtres payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les livres : mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent; qu'il peut y régner du goût, du choix, de la délicateſſe; qu'un homme de mérite qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille, & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens des villes; qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtreſſes; qu'enfin les plus doux ſentimens du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréablement que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus. Eſt-ce bien cela?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai ſeulement une

réflexion. L'on ſe plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui les liſent les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe croire autre choſe que ce qu'on eſt, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaiſirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient ſages. Il faut que les écrits faits pour les ſolitaires, parlent la langue des ſolitaires : pour les inſtruire, il faut qu'ils leur plaiſent, qu'ils les intéreſſent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes ſociétés; ils doivent les montrer fauſſes & mépriſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres un roman, s'il eſt bien fait, au moins, s'il eſt utile, doit être ſifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monſieur, comment la folie du monde eſt ſageſſe.

N. Votre concluſion ſe tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir ſa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reſte une ſeule difficulté. Les provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre deſtiné pour les ſolitaires, eſt d'abord jugé par les gens du monde; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

R. La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux-eſprits de province; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres, qui brillez dans la capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne ſavent pas que vous exiſtez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des libraires de province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire en province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des campagnes éloignées, à cultiver le patrimoine de leurs pères, où ils ſe regardent comme exilés par une fortune étroite ! Durant les longues nuits d'hyver, dépourvus de ſociétés, ils emploient la ſoirée à lire, au coin de leur feu, les livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſière, ils ne ſe piquent ni de littérature, ni de bel-eſprit; ils liſent pour ſe déſennuyer, & non pour s'inſtruire; les livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas : on en feroit en vain pour leur uſage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un déſert affreux, &, pour quelques heures de diſtraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aiſe & de vains regrets. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer que, par quelque heureux haſard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs,

& que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable? J'aime à me figurer deux époux liſant ce recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, ſans vouloir imiter un ſi doux modèle? Comment s'attendriront-ils ſur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, ſans que la leur ſe reſſerre & s'affermiſſe? En quittant leur lecture, ils ne ſeront ni attriſtés de leur état, ni rebutés de leurs ſoins. Au contraire, tout ſemblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaiſirs de la nature: ſes vrais ſentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions, mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais patriarches, ce qu'ils faiſoient en payſans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les mères de famille. . . . Mais les filles; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré ſon titre, ne ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait: elle ment. Le mal étoit fait d'avance; elle n'a plus rien à riſquer.

N. A merveille! Auteurs érotiques, venez à l'école: vous voilà tous juſtifiés.

R. Oui, s'ils le ſont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'ETES-VOUS aux mêmes conditions ?

R. JE ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une règle pour juger les livres : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

ON a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt régulière, quoique leurs cœurs ſoient corrompus. Elles obéiſſent à leurs mères, en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'OBSERVATION vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſévères : c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime eſt compté pour rien.

R. A l'enviſager par ſes ſuites on n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes ; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

(*) Ceci ne regarde que les modernes romans Anglois.

Depuis que tous les ſentimens de la nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des pères que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un déſordre dont elles font gloire, le ſcandale de leur première honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal : remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des pères & mères. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'eſt pas ſervile; mais à force d'être libre, ne l'eſt-on point trop ? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains ? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: j'étois

j'étois fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons. (*)

R. Vous êtes pressant; il faut me taire: je ne suis ni assez fou, ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévère censeur des spectacles les situations vives & les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli? Montrez-moi une scène de théatre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens (**) & du cabinet de toilette? Relisez la lettre sur les spectacles; relisez ce recueil. . . . Soyez conséquent, ou quittez vos principes... Que voulez-vous qu'on pense?

R. Je veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer; relisez aussi la préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis, qui prétendent en trouver dans le Devin du village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous. . . .

N. Je me rapelle deux passages (***)..... Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain! O que ne suis-je né dans un siècle où je dusse jetter ce recueil au feu!

(*) Voyez la lettre de M. d'Alembert sur les spectacles, *p.* 81, première édition.

(**) On prononce *Claran.*

(***) Préface de Narcisse, *pag.* 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, *pag.* 223, 224.

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais jusqu'à certain point, vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup moins; car à qui serviroit-elle de modèle? C'est dans les siècles les plus depravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. Sublimes auteurs, rabaissez un peu vos modèles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions : mais n'importe; on ne vous sera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. Quoique vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour des filles, qui ne doivent point vous lire, & sévère pour les femmes qui vous jugeront! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur? Un honnête homme se ca-

che-t-il quand il parle au public? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître? Je suis l'éditeur de ce livre, & je m'y nommerai comme éditeur.

N. Vous vous y nommerez! Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y pensez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux point passer pour meilleur que je ne suis.

N. Êtes-vous content de cette réponse?

R. Oui, dans des temps où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous?

R. La Nature les fit; vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour, on lira ces mots : *par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève!*

R. *Citoyen de Genève!* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher; mais ſi vous en faites la ſottiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela, du moins, ſera dans votre caractère. Mais à propos!... mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre?

R. Mon libraire m'a déja fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe, à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraie moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire imprimer ces lettres, quand j'écrivois contre les ſpectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces écrits, ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance, plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire, peut eſpèrer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent, je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi vous êtes l'auteur de ces lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité.

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des auteurs? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre?

N. Je la résoudrois bien pour quelques lettres; elles sont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, & souvent l'art se décèle en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le grogneur de la fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une mal-adresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries; où est l'homme capable de mieux faire, qui pourroit se résoudre à faire si mal? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Édouard fait à Julie? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, & finit par se porter toujours bien? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec soin les caractères; il faut exactement varier les styles? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la nature.

J'observe que dans une société très-intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères, & que les amis, confondant leurs ames, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle est, doit être une créature enchanteresse; tout ce qui l'approche doit lui ressembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choses se sen-

tent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or, c'est-là qu'est le sceau de la vérité ; c'est-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien! vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas ; je doute & je ne saurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont existé ; & je relis ce recueil tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles aient existé? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus? Elles furent donc?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout?

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manus-

crit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de myſtère n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir?

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Plusieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Étange, ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vu de ſemblable à la maiſon décrite dans ces lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeſte, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de topographie; ſoit que l'auteur n'en sût pas davantage; ſoit qu'il voulût dépayſer ſes lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez cet ouvrage, dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute préface: les éclairciſſemens néceſſaires y ſont tous.

R. Vous avez raiſon: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent guères.

N. Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celui-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Fei-

gnez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & ſera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non; je vous tendois un piége. Laiſſez les choſes comme elles ſont.

PRÉDICTION

Faite ſur l'Auteur de la Nouvelle Héloise, par un Anonyme. (*)

En ce temps-là, il ſortira des bords du lac de Genève un jeune homme ſage & vertueux, qui voyagera chez le Peuple le plus éclairé de l'univers. Après avoir long-temps étudié, examiné les mœurs de ce Peuple, il lui dira : Vous êtes ſavant, mais corrompu. C'eſt la Société qui a commencé le mal; les Arts & les Sciences l'achèveront ; & peu de perſonnes le croiront, parce que le mal a déja des racines très-profondes.

Et il leur dira : Je ſuis venu vivre parmi vous pour m'inſtruire, & j'ai été fâché de voir la corruption de votre Société.

Et il dira encore : On eſt beaucoup plus vertueux dans le pays où je ſuis né, & je compte auſſi retourner parmi les miens.

Et il écrira que les Sauvages ſont moins corrompus que les Peuples d'une grande Ville; que les vices augmentent à meſure que la Société s'aggrandit, que les Arts & les Sciences favoriſent les progrès du vice, & il aura raiſon.

Et il ſoutiendra que le Théatre eſt une mauvaiſe école pour former les mœurs; & les Partiſans du Théatre lui donneront tort, & trouveront extraordinaire qu'il ait fait un Opéra.

Et il dira que la compagnie des Grands eſt dangereuſe,

(*) Cette Prédiction eſt attribuée à Mr. C. Panckoucke, Libraire à Paris.

& cependant il fréquentera quelques Grands, & on trouvera encore cela extraordinaire.

Et il fera un livre pour dire que nous n'avons point de bonne Musique, & les Musiciens courroucés contre lui, ne pourront lui répondre que par des injures.

Et il dira aussi que les Peuples qui ont des mœurs, ne lisent pas des romans, & il ne fera point de romans, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman pour le faire passer; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère.

Et dans ce livre, l'amitié, l'amour, l'honneur, la vertu ne seront point fondés sur l'intérêt personnel, ne seront point de vains sentimens pris dans la Société; mais ce seront des affections réelles qui auront leur source dans le cœur, & c'est ce qui déplaira aux plus éclairés de la Nation.

Et dans ce livre on verra encore un jeune homme prendre un véritable amour pour une jeune fille, ce qui étonnera bien des gens qui n'ont jamais connu le véritable amour. Et la maîtresse donnera la première un baiser à son Amant, & après avoir plus combattu que celles qui résistent, entraînée par la violence de ses feux, elle succombera.

Et elle aura des regrets plus grands que sa faute; & ceux qui connoissent l'amour l'excuseront.

Et on verra encore dans ce livre que les parens abusent quelquefois de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfans; qu'ils les forcent souvent à des mariages où leur cœur n'a point de part, & que l'intérêt fait aujourd'hui beaucoup de ménages malheureux.

Et il s'élevera une dispute entre l'Écolier & un Seigneur

Anglois, ce qui donnera occaſion à un très-beau diſcours ſur la fureur du duel & du faux point-d'honneur ; & le Seigneur Anglois, reconnoiſſant ſon tort, en fera ſes excuſes d'une manière qui ſurprendra l'admiration.

Et l'Écolier, devenu l'ami du Milord, ſe rendra à Paris, n'y verra point les Philoſophes, fréquentera les honnêtes gens, écrira à ſa maîtreſſe que les femmes du bel air ont le ton grenadier, qu'elles ont peu de retenue, & qu'elles ſont trop faciles à céder.

Et, malgré le ſoin d'éviter la mauvaiſe compagnie, il ſe trouvera, ſans le ſavoir, chez des filles de mauvaiſe vie, & ne s'en appercevra qu'après ſa faute; il écrira ſon repentir à ſa maîtreſſe, & elle lui pardonnera.

Et les éclairés de la Nation ſe récrieront, & diront que tout cela n'eſt pas dans la nature; & cette fille toujours amoureuſe, cédant aux ordres de ſes parens, épouſera un honnête homme qui a ſauvé la vie à ſon père, & malgré ſa faute & ſon amour, elle fera le bonheur de ſon époux & le ſien.

Et on ſera fort étonné qu'un homme épouſe une jeune fille, dont il ſait que le cœur appartient à un autre; & les Philoſophes ſeront étonnés que ce mari ſoit un honnête homme, & que cet honnête homme ſoit un Athée.

Et les gens raiſonnables ſeront ſurpris de la contradiction de ces Philoſophes, qui ayant établi qu'un Athée peut être honnête homme, nient que le mari de cette jeune fille le ſoit, parce qu'il eſt Athée.

Et l'Amant, pour diſſiper ſon chagrin, ira voyager; & il aura beaucoup vu dans le tour du Monde, & il reviendra en Europe.

Et de retour, il ſera reçu dans la maiſon de ſa maîtreſſe,

qui ſautera à ſon cou à ſon arrivée; & le mari, qui ſait toute leur intrigue, n'en ſera point jaloux; ce que bien des gens ne pourront concevoir.

Et on croira que, parce que l'Amante a eu une foibleſſe étant fille, elle doit néceſſairement continuer à en avoir étant femme.

Et l'on ſera étonné que le jeune homme & cette tendre épouſe ſachent conſerver leur vertu, & ſe reſpecter en demeurant enſemble, & que le mari plaiſante ſur leurs aventures.

Et les honnêtes gens croiront aiſément que tout cela peut ſe concilier; mais les méchans ſeront dans l'étonnement, & ne pourront jamais y rien comprendre.

Et les plaiſirs de l'époux, de l'épouſe & de l'Amant ſeront ſimples & innocens. La maîtreſſe veillera ſur ſes domeſtiques, & s'en fera aimer : dans le temps de vendange, elle jouera au milieu des vendangeurs, & en ſera reſpectée : elle teillera du chanvre avec eux, & le jeune homme prendra plaiſir à l'imiter; & ceux qui ne connoiſſent pas ces innocens plaiſirs s'en moqueront.

Et l'Amant préſidera à l'éducation des enfans, il leur apprendra ſur-tout à ne parler qu'à propos dans les compagnies; & on ne les inſtruira dans leur religion que dans l'âge mûr, afin qu'ils la ſachent mieux; ce qui ne plaira pas à tout le monde.

Et les repas ſeront frugals, on ſaura s'y priver de certains mets qui pourront faire plaiſir, pour mieux les goûter enſuite; & les méchans appelleront cela gourmandiſe.

Et la maîtreſſe aura beaucoup de raiſon, de bon ſens & de jugement, & les beaux eſprits en ſeront courroucés.

Et le Philosophe remarquera que les gens faux doivent être sobres, & que la trop grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles.

Et l'ami ira pêcher dans un lac avec sa maîtresse, & il rejettera dans les eaux les petits poissons dont ils n'auront pas besoin pour leur dîner; ce qui révoltera les gloutons.

Et dans un voyage qu'il fera chez les Valaisans, il boira un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; il sera choqué de l'énorme ampleur de la gorge des jeunes Valaisanes, & les sots en riront.

Et lorsque sa maîtresse lui aura promis un rendez-vous, la violence de son amour lui fera regretter d'être obligé de manquer au rendez-vous pour faire une bonne action, & il fera cependant cette bonne action.

Et l'amie de sa maîtresse deviendra amoureuse de lui, & lui ne sera point amoureux d'elle, quoiqu'il lui donne un baiser sur la main; ce qui étonnera encore.

Et enfin sa maîtresse mourra.

Et avant que de mourir, elle écrira à son Amant, que la vertu qui les sépara sur la terre, les unira dans le ciel, qu'elle est trop heureuse d'acheter au prix de sa vie, le droit de l'aimer toujours sans crime.

Et le mari enverra cette lettre à l'Amant.

Et on ne saura jamais ce que l'Amant est devenu.

Et les méchans ne se soucieront guères de le savoir.

Et les honnêtes gens le rechercheront, & desireront de connoître un pareil Amant.

Et tout le livre sera moral, utile & honnête, puisqu'il

prouvera que les pères ne ſont point en droit de diſpoſer du cœur de leurs filles, ſans les conſulter, & que, pour faire des mariages heureux, on ne doit pas toujours avoir égard à l'égalité des conditions.

Et que, pourvu qu'on pratique la vertu, il eſt inutile d'en parler.

Et qu'une jeune fille peut avoir une foibleſſe avec un homme, & être enſuite forcée par ſes parens d'en épouſer un autre.

Et qu'en ſe livrant au bien, on n'a jamais de remords de l'avoir fait.

Et qu'un mari, sûr de la vertu de ſa femme, peut recevoir ſon ancien Amant dans ſa maiſon.

Et que la femme peut embraſſer quelquefois ſon ancien Amant, ſans que le mari en conçoive de jalouſie.

Et elle dira que deux époux peuvent être heureux ſans amour.

Et le livre ſera écrit d'un beau ſtyle, pour en impoſer aux Philoſophes.

Et l'Auteur preſſera les raiſonnemens, pour mieux les convaincre.

Et il accumulera les preuves, & ne les convaincra pas.

Et ſon ſtyle ſera orné, fleuri, ſublime, nerveux, & on dira qu'il a des endroits ſi pleins de feu, qu'ils *brûlent le papier*.

Et il connoîtra la ſimplicité, la juſteſſe, le naturel, & il n'emploiera la force que pour détruire le vice, & quelquefois le ſarcaſme, dans les choſes indifférentes.

Et le talent de l'Auteur ſera de faire briller la vertu, & de faire parler la raiſon & le bon-ſens. Il contemplera toujours la nature, & donnera rarement carrière à ſon imagination.

Et, ſemblable aux Médecins qui ordonnent un remede pour prévenir le mal, il produira ſon livre ſous le titre de Roman; &, par cet innocent artifice, il réuſſira à guérir des cœurs corrompus, & à faire aimer la vertu.

Et il ne ſe vantera point d'avoir fait un livre utile : & comme il aura mis à la tête de ſon livre un titre décidé, pour qu'une fille chaſte ſache à quoi s'en tenir en l'ouvrant, il dira : *Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre, le mal étoit fait d'avance : puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de le lire ; elle n'a plus rien à riſquer.* Et il auroit pu ajouter : *Elle ne peut même qu'y profiter.*

Et après que dans ſon Roman il aura fait triompher les mœurs en détruiſant la philoſophie, il dira qu'il faut laiſſer les Romans aux Peuples corrompus.

Et il pourra dire auſſi qu'il y a des fripons chez les Peuples corrompus.

Et on le laiſſera tirer la conſéquence.

Et les Philoſophes voudront le forcer de ſe juſtifier d'avoir fait un livre où reſpire la vertu.

Et il aura ſoin de menacer de ſon mépris tous ceux qui n'eſtimeront pas ſon livre.

Et les gens vertueux le liront avec attendriſſement; & on ne l'appellera plus le *Philoſophe* ; & il ſera reconnu comme un des plus éloquens & des plus vertueux des hommes.

Et on ne ſera point étonné comment, avec une ame pure & honnête, il a fait un livre qui le ſoit.

Et les Philoſophes qui l'avoient loué, le calomnieront.

Et ceux qui ne croient pas à la vertu, trouveront que le livre les ennuie.

Et ceux qui croient en lui, y croiront plus que jamais.

FIN.



...é de la ſageſſe, on ſe ſauve de l'amour dans les bras de la raison.

LETTRES DE DEUX AMANS, HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui? Comment m'y prendre? Vous m'avez promis de l'amitié; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

VOUS savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité: j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins

la consolation de souffrir seul ; & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

CEPENDANT je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que, sans y songer, vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte, en pareil cas, la prudence au défaut de l'espoir ; & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder, en cette occasion, la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maison, dont la maitresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite ? & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

JE ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins, par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens ; faites-moi refuser votre porte ; chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

VOUS, me chasser ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ; vos attraits avoient ébloui mes yeux ; jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur ; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme ; non, Julie, il n'est pas possible.

J'OSE me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité ſécrette entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de ſentir & de voir, & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent; quelques ſoupirs nous échappent en même temps; quelques larmes furtives...... ô Julie! ſi cet accord venoit de plus loin...... ſi le ciel nous avoit deſtinés....... toute la force humaine.......ah! pardon! je m'égare: j'oſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir: l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

JE vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal; je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez, s'il ſe peut, la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

OUI, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître; mais, par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes; trompez l'avide imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion: ſoyez, hélas! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

VOUS le dirai-je ſans détour? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer: vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah! ſi du moins je l'euſſe

pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes.

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine ſe poſe-t-elle ſur la mienne, qu'un treſſaillement me ſaiſit; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire; je ne vois, je ne ſens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'eſt un autre inconvénient. Si je vous vois un inſtant ſans votre mere ou ſans votre couſine, vous changez tout-à-coup de maintien; vous prenez un air ſi ſérieux, ſi froid, ſi glacé, que le reſpect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la préſence d'eſprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer, en tremblant, quelques mots d'une leçon que toute votre ſagacité vous fait ſuivre à peine. Ainſi l'inégalité que vous affectez, tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me déſolez & ne vous inſtruiſez point, ſans que je puiſſe concevoir quel motif fait ainſi changer d'humeur une perſonne ſi raiſonnable. J'oſe vous le demander, comment pouvez-vous être ſi folâtre en public, & ſi grave dans le tête-à-tête ? Je penſois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit compoſer ſon maintien à proportion du nombre des ſpectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ſerai-je moins tourmenté.

Si la commiſération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eſtime, de légers changemens dans votre conduite rendront ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement & ſon ſilence & ſes maux : ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranſport indiſcret qui le rendit coupable à vos yeux.

Enfin, quoi que vous ordonniez de mon ſort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pû former un eſpoir téméraire, & ſi vous avez lû cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A JULIE.

QUE je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere lettre! Au lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter, en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir;

E poi ch'amor di me vi fece accorta,
Fur' i biondi capilli allor velati,
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto,

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévère dans le particulier, & votre ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus.

QUE ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eſt cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiſer, dire que je m'abuſois moi-même? Faut-il proteſter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous?..... Moi, je prononcerois cet odieux parjure! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous

regnez ? Ah ! que je ſois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne ſerai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le déſavouer.

JE ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me conſume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins diſpoſer de mon ſort ; dites quelle eſt votre volonté. Quoi que vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel ? Je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre préſence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer ; encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit poſſible.

CENT fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'oſent fléchir ; la parole expire ſur mes lèvres, & mon ame ne trouve aucune aſſurance contre la frayeur de vous irriter.

EST-IL au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur ſent trop combien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert, & ſans ſavoir quel ſera mon deſtin, je flotte dans un doute inſupportable entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

MAIS non, je n'eſpere rien, je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même ? Puniſſez-moi, vous le devez : mais ſi vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au déſeſpoir ; quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiſelle; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

QUAND je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! Je ne ſentis d'abord que celui d'un amour ſans eſpoir, que la raiſon peut vaincre à force de temps; j'en connus enſuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible; mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations ſecrettes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent ſur moi; vos vives couleurs ſe fanent; une pâleur étrangère couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

SOIT ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir, qui devroit en naître, ne peut me flatter; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

CEPENDANT en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, ſera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans

mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede, & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'IMPORTE ; qui ne peut se rendre heureux, peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner, par d'autres feux, l'autel où Julie fut adorée.

PREMIER BILLET DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux sauroit se vaincre ou se taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous .... vous pouvez rester.

RÉPONSE.

JE me suis tû long-temps ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

SECOND

SECOND BILLET DE JULIE.

NON, Monfieur; après ce que vous avez paru fentir, après ce que vous m'avez ofé dire, un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point; il fait plus.

RÉPONSE.

JE n'ai rien feint qu'une paffion modérée, dans un cœur au défefpoir. Demain vous ferez contente, & quoi que vous en puiffiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

TROISIEME BILLET DE JULIE.

INSENSÉ! fi mes jours te font chers, crains d'attenter aux tiens. Je fuis obfédée, & ne puis ni vous parler, ni vous écrire jufqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal fecret trop mal déguifé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne fortiroit de mon cœur qu'avec la vie! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur eft perdu. Hélas! j'ai trop tenu parole; eft-il une mort plus cruelle que de furvivre à l'honneur?

QUE dire, comment rompre un fi pénible filence? Ou plutôt

n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste. Entraînée par degrés dans les pieges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah! malheureux, je t'estimois, & tu me déshonores! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient cheres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servis des soins que le ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré; ma mere est foible & sans autorité; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer, moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entiere semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le

reſte de ſa foibleſſe? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me ſens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre auſſi malheureuſe qu'il te plaira.

Tel eſt l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que, pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenſeur contre toi. Je pouvois, je le ſais, différer cet aveu de mon déſeſpoir; je pouvois quelque temps déguiſer ma honte, & céder par degrés pour m'en impoſer à moi-même. Vaine adreſſe qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas ſauver ma vertu! Va, je vois trop, je ſens trop où mène la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois ſi tu n'es pas le dernier des hommes, ſi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reſte encore quelque trace des ſentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire aſſez vil pour abuſer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien, tu ſoutiendras ma foibleſſe, tu deviendras ma ſauve-garde, tu protégeras ma perſonne contre mon propre cœur. Tes vertus ſont le dernier refuge de mon innocence; mon honneur s'oſe confier au tien, tu ne peux conſerver l'un ſans l'autre: ame généreuſe, ah! conſerve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! ſuis-je aſſez humiliée? Je t'écris à genoux; je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides ſupplications. Et ne penſe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre, avec art, mépriſable. Ami, prends ce vain empire, & laiſſe-moi l'honnêteté: j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de reſpect ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon retour à la vie? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures! Tes deſirs vaincus ſeront la ſource de ton bonheur, & les plaiſirs dont tu jouiras, ſont dignes du ciel même.

JE crois, j'eſpere qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la généroſité que j'attends de lui. J'eſpere encore que, s'il étoit aſſez lâche pour abuſer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raiſon que j'ai perdue, & que je ne ſerois pas aſſez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu ſeras vertueux ou mépriſé ; je ſerai reſpectée ou guérie ; voilà l'unique eſpoir qui me reſte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A JULIE.

PUISSANCES du ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame! viens ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! force invincible de la voix de ce qu'on aime, bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignans! qui peut en ſoutenir l'atteinte? O! comment ſuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur? Comment expier les allarmes d'une craintive amante? Julie.... non! ma Julie à genoux : ma Julie verſer des pleurs!... celle à qui l'univers devroit des hommages, ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe déshonorer lui-même! ſi je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent. Juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire. Eh! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſurtout pour l'empreinte de cette ame ſans tâche qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites? Mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terrre pour oſer être téméraire avec toi?

PERMETS, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé... aimé de celle... Trône du monde, combien je te vois au-deſſous de moi! Que je la reliſe mille fois cette lettre adorable, où

ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien, dans une ame honnéte, les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractère de la vertu. Quel monſtre, après l'avoir lû cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte; & tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi!.... L'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect; c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs? A quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine à celui qu'il goûte? Nous ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des paſſions; mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? A-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur, comme tu m'appelles dans ton déſeſpoir; mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aiſément ce qu'il ſent, & ne ſent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu; & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis

pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs!

LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te faſſent oublier les vivans? Tes regrets ſont juſtes, & je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand ſoin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inſpira jamais que des principes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne-femme étoit peu prudente avec nous; qu'elle nous faiſoit, ſans néceſſité, les confidences les plus indiſcrettes; qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des aventures de ſa jeuneſſe, du manége des amans; & que pour nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit, au moins, de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes; & le ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus long-temps. Souviens-toi de tout ce que tu me diſois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chere? As-tu plus de raiſon de la regretter?

Reviens, ma chere, elle n'a plus besoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton temps en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? Comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins ; mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sûreté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

RÉPONSE.

JE t'entends, & tu me fais trembler; non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne sur le présent, mais l'avenir m'épouvante; & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie! Ah! cousine! si jeune encore, faut-il voir déja ton sort s'accomplir! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris; & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là!

QUAND je dis *nous*, tu m'entends; c'est sur-tout de toi que je parle : car pour moi, la bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous :

nous

nous le sommes, parce que nous voulons l'être; & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

CEPENDANT sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile; deux mots à ta mere, & tout est fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine!..... encore si la moindre lueur.... Le Baron d'Etange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune! L'esperes-tu?.... qu'esperes-tu donc? que veux-tu?... pauvre, pauvre cousine!... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raison. Pour moi, qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans!

JE ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiette est, que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont

destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine ? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

NE va pas ici rougir & baisser les yeux, prendre un air grave : il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours ; mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrette avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule : car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes ; je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. DE peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

LETTRE VIII (1).

A JULIE.

QUELS ſont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'eſpéroit, & n'eſt pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non : mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûrent qu'à moi, que vous, qui vous prétendiez ſi foible, êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

QUE vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abattement; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous; les ſaillies ont recommencé; vous avez de l'eſprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai, que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

DITES, dites, volage. Eſt-ce-là le caractère d'une paſſion violente réduite à ſe combattre elle-même? Et ſi vous aviez le moindre deſir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? O que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiſcrette ſanté que vous avez recou-

(1) On ſent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera ſouvent dans la ſuite de cette correſpondance. Pluſieurs lettres ſe ſont perdues, d'autres ont été ſupprimées, d'autres ont souffert des retranchemens; mais il ne manque rien d'eſſentiel qu'on ne puiſſe aiſément ſuppléer à l'aide de ce qui reſte.

vrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de temps!

MAIS ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plaît maintenant.

QUEL sera donc le prix d'un si pur hommage, si votre estime ne l'est pas; & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en sait aucun gré? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embellissiez impunément, tandis que vous me méprisez! Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux? Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate, ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

JE vous le dis sérieusement; comptez sur vous, ou chassez-moi;

c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi long-temps; je ſais que je le dois toujours; mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber, quand on s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée : mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter un crime dont on auroit horreur de ſang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre eſpoir! j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux ſiecles de ſouffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS; les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un ſort agréable? Eſt-ce là votre morale?.... Eh! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté! Seroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? Ou bien, comptiez-vous de me reſpecter auſſi long-temps que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois ſupportable? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

VOUS me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas aſſez. Penſez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette diſſimulation qui n'eſt pas dans votre caractère. Quoi

que vous puiſſiez dire, votre cœur eſt plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat! vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous. Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué ; & vous n'auriez pas tant d'eſprit ſi vous étiez moins tranquille. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent ; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

JE le ſens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois, ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente ; & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vue au déſeſpoir, vous me trouvez à préſent trop paiſible ; de-là, vous accuſez mes ſentimens d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah! mon ami! ne le jugez-vous point trop ſévérement? Il faut plus d'un jour pour le connoitre. Attendez, & vous trouverez peut-être, que ce cœur qui vous aime, n'eſt pas indigne du vôtre.

SI vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſévères, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faiſoit croire, qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion ; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà quelque intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté ; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des deſirs. Je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainſi, ne pouvant plus déguiſer mes ſentimens, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres ; & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéreſſant votre honneur à ma défenſe, me ménager des reſſources dont je me croyois dépourvue.

J'AI reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me

trouvai ſoulagée; vous n'eûtes pas répondu que je me ſentis tout-à-fait calme : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a beſoin d'amour, mais que mes ſens n'ont aucun beſoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuſe découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie : mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe; & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami! que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs ſe joignent pour nous à ceux de l'innocence; nulle crainte; nulle honte ne trouble notre félicité; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu ſans rougir.

Ev' è il piacer con l' oneſtade accanto.

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'éleve dans mon ſein, & me crie que nous jouiſſons du ſeul temps heureux que le ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bien-tôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer

l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un temps précieux, après lequel peut-être nous ſoupirerons un jour. Ah! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit: que manque-t-il à notre bonheur?

LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

JE le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amère alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le temps eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? Ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer? Ah! ſi l'on peut vivre

vre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triftement les jours qu'on aura vécu?

TOUT ce que vous dites du bonheur de notre fituation préfente eft inconteftable; je fens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le fuis pas. La fageffe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eft la plus forte. Le moyen de lui réfifter quand elle s'accorde à la voix du cœur! Hors vous feule, je ne vois rien dans ce féjour terreftre qui foit digne d'occuper mon ame & mes fens: non, fans vous, la nature n'eft plus rien pour moi; mais fon empire eft dans vos yeux, & c'eft là quelle eft invincible.

IL n'en eft pas ainfi de vous, célefte Julie; vous vous contentez de charmer nos fens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il femble que des paffions humaines foient au-deffous d'une ame fi fublime; & comme vous avez la beauté des anges, vous en avez la pureté. O pureté que je refpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiffer ou m'élever jufqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours fur la terre, & vous verrai toujours briller dans les cieux. Ah! foyez heureufe aux dépens de mon repos; jouiffez de toutes vos vertus; périffe le vil mortel qui tentera jamais d'en fouiller une. Soyez heureufe, je tâcherai d'oublier combien je fuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la confolation de mes maux. Oui, chere Amante, il me femble que mon amour eft auffi parfait que fon adorable objet; tous les defirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame; je la vois fi paifible que je n'ofe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je fuis tenté de vous dérober la moindre careffe, fi le danger de vous offenfer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité fi pure: dans le prix des biens où j'afpire je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter; & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime! c'eft au mien que j'ai renoncé.

QUE d'inexplicables contradictions dans les fentimens que vous m'infpirez! Je fuis à la fois foumis & téméraire, impétueux & retenu; je ne faurois lever les yeux fur vous fans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur, avec

l'amour, l'attrait touchant de l'innocence; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous, s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

CEPENDANT je languis & me conſume; le feu coule dans mes veines, rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens; je ne me plains point de mon ſort; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

DE JULIE.

MON ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

AINSI mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur à ſu prendre, du délire d'une imagination échauffée; & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux, pour un véritable amant, de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même ſi, connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue? Mais non; je ſuis

injuste, & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

IL faut que je vous dise, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

DÉFAITES-VOUS donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas de pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connnoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

JE voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même, & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que, si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier

âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement; & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir, comme ſur celle de ſentir; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

Ma Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés: diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez

plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons guères fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guères de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu, (ah! Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) J'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir.

Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien, car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est, dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admira-

teurs. (2) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que, quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres; c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons : mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares, qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible, & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même; & ſouvent après la leçon, j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir; & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer aſſez de leur fond, ſans ſonger que, de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous

(2) C'eſt ainſi que penſoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage.

abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes; la pareſſe & le vice s'appuient ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire, ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les conſidérer on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'ALLONS donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'AI toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon! combien de ces je ne ſais quoi qui re-

viennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide! Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection, comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

VOILA, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

NE ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je ſuis convaincu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algèbre & de géométrie. Nous quitterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle nous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes : car ne vous laiſſez pas éblouir par ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun, eſt celle de ſon pays; cela n'eſt pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens; cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire & faites les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie, auxquels il ne faut point de peintres : il y a des gouvernemens ſans caractère, auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où, ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent;

quent; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices; qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens : cela n'eſt pas vrai, non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'AI laiſſé, par égard pour votre inſéparable couſine, quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Pétrarque, le Taſſe, le Métaſtaſe, & les maîtres du Théatre François, je n'y mêle ni Poëtes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante!

LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux; rien ne nous l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une abſence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis *nous;* car je ſais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

NOUS ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir; il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon composée des intervalles du temps & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence.

J'AI apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore, dans la partie la plus ſenſible de votre cœur, faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme, eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des romans, eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'euſſiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je ſentois bien que c'eſt de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu, comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux; les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon pere, qui ſe retire enfin tout-à-fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs

d'un vieux Gentilhomme brufque, mais plein d'honneur, qui vous aimera fans vous careffer, & vous eftimera fans le dire.

J'AI interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui font près de notre maifon. O mon doux ami! je t'y conduifois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon fein. Je choififfois les lieux que nous devions parcourir enfemble; j'y marquois des afyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieufes; elles ajoutoient aux plaifirs que nous goûtions d'être enfemble; elles recevoient à leur tour un nouveau prix du féjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué feule les beautés que j'y trouvois avec toi.

PARMI les bofquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eft un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raifon, je deftine une petite furprife à mon ami. Il ne fera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de générofité.

C'EST-LA que je veux faire fentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne, vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au refte, de peur que votre imagination vive ne fe mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point enfemble dans le bofquet fans l'*inféparable coufine.*

A propos d'elle, il eft décidé, fi cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra fa calèche à ma coufine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera : vous pafferez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enfemble le lendemain après le dîner.

J'EN étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas, pour vous la remettre, les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord penfé de vous renvoyer un de vos livres par Guftin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inféré ma lettre. Mais outre qu'il n'eft pas sûr que vous vous avifaffiez de la chercher, ce feroit une imprudence impardonnable d'expofer à de pareils hafards le deftin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer, fimplement par un

billet, le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Auſſi-bien j'aurois un peu de ſouci qu'il n'y eût trop de commentaires ſur le myſtère du boſquet.

LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie? Tu voulois me récompenſer, & tu m'as perdu. Je ſuis ivre, ou plutôt inſenſé. Mes ſens ſont altérés, toutes mes facultés ſont troublées par ce baiſer mortel. Tu voulois ſoulager mes maux : cruelle, tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes lèvres ; il fermente, il embraſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement ! Jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie.

HÉLAS! je jouiſſois d'une apparente tranquillité; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes ſaillies d'une imagination téméraire; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes deſirs n'oſoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine ; nous nous rendons à Clarens ; je t'apperçois, & mon ſein palpite : le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.



J. M. Moreau le J.ne del. *N. le Mire sculp.*

En approchant du bosquet, j'apperçus, non sans une émotion secrette, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis....... la main me tremble....... un doux frémissement.... ta bouche de roses.... la bouche de Julie.... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans tes bras ? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté.... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur..... c'est un tourment horrible !... Non ; garde tes baisers, je ne les saurois supporter..... ils sont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & sévere ; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein, comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds...... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

DE JULIE.

IL eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelque temps, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéiſſance que vous m'avez promiſe. Si je l'exige en cette occaſion, croyez que j'en ai des raiſons très-fortes : il faut bien, (& vous le ſavez trop,) que j'en aie pour m'y réſoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas beſoin d'autre que ma volonté.

IL y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puſſiez l'entreprendre à préſent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne ſoit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la Dent-de-jamant (3), & dans ſix ſemaines je ne vous laiſſerois pas faire ce voyage dans un pays ſi rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adreſſe que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ſerez arrivé à Sion.

VOUS n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je ſais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

JE vous défends, non-ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtère.

(3) Haute montagne du pays de Vaud.

Adieu, mon ami; n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne; j'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne savez pas; non, barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible. C'est un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

VOUS recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissé maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissé l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas! qui me reste!) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne sera chargé que moi seul.

LETTRE XVII.

RÉPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'OFFENSE donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur, ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le-moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi, se tient outragé de

mes dons! Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte?... Mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre : on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune.... Et qui le mépriſe? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

SANS doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir; or sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (4). Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paie; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir : & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant?

SUPPOSERIEZ-VOUS que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine pourvoir aux vôtres? Je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une penſion modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout; ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu;

(4) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

ſuperflu ; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpoſer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

VENONS à l'eſſenciel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement & ſans vaine ſubtilité ; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprends ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

MAIS comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point-d'honneur ; ſi vous me renvoyez encore une fois la boîte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu ; penſez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi ?

JE ne puis vous parler de mon voyage : à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions, que je viens d'éprouver coup-ſur-coup, m'ont jetté dans des diſtractions continuelles ; je me ſentois toujours où je n'étois point ; à peine avois-je aſſez de préſence d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arrivé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'EST ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur & de

vous voir ſans vous déſobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos lèvres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes; il pénètre par-tout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'AI ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter: voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier, m'eſt ſeule inſupportable. Je vais faire mal & vite, pour être promptement libre & pouvoir m'égarer à mon aiſe dans les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai paſſés ont ſuffi & au-delà pour mes affaires; ſi toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

JE commence à être fort inquiet du ſort de ma premiere lettre; elle fut écrite & miſe à la poſte en arrivant; l'adreſſe en eſt fidelement copiée ſur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même ſoin, & ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſible & funeſte de ſon retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie! que d'imprévues cataſtrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux

liens du monde! Je frémis de ſonger qu'il n'y a pour moi qu'un ſeul moyen d'être heureux, & des millions d'être miſérable (5). Julie! m'auriez-vous oublié? Ah! c'eſt la plus affreuſe de mes craintes. Je puis préparer ma conſtance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis; ils ſe raniment dans la tranquille ſolitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon ſein, & la douleur ne s'eſt fait ſentir que longtemps après la bleſſure.

Cent fois, en liſant des romans, j'ai ri des froides plaintes des amans ſur l'abſence. Ah! je ne ſavois pas alors à quel point la vôtre un jour me ſeroit inſupportable! Je ſens aujourd'hui combien une ame paiſible eſt peu propre à juger des paſſions, combien il eſt inſenſé de rire des ſentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant? Je ne ſais quelle idée conſolante & douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement, en ſongeant qu'il s'eſt fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me ſont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils ſervent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point ſentir; ils ſont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver, je n'en murmure plus; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne, en un mot, des biens que vous me réſervez. Dieu! ſi c'étoit-là votre

(5) On me dira que c'eſt le devoir d'un éditeur de corriger les fautes de langue. Oui bien, pour les éditeurs qui font cas de cette correction; oui bien, pour les ouvrages dont on peut corriger le ſtyle ſans le refondre & le gâter; oui bien, quand on eſt aſſez sûr de ſa plume pour ne pas ſubſtituer ſes propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t on gagné à faire parler un Suiſſe comme un Académicien?

idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah! non, pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre, que quand l'imagination prend les devants, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Pensâtes-vous, en arrivant à Sion, qu'un courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le courier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine (6), n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain temps pour diſtribuer les lettres; il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance, & prévenir vos perplexités. [illegible] vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

NE parlons plus de peines, mon bon ami; ah! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des peres. Il arriva jeudi au ſoir; & je n'ai ſongé qu'à lui (7) depuis cet heureux moment. O toi, que j'aime le

(6) Il paſſe à préſent deux fois.

(7) L'article qui précède prouve qu'elle ment.

mieux au monde, après les auteurs de mes jours! pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrifter mon ame, & troubler les premiers plaifirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi fans ceffe; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée, à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du fang, & que les plaintes d'un amant rendroient infenfible aux careffes d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoifonne point par d'injuftes reproches l'innocente joie que m'infpire un fi doux fentiment. Toi, dont l'ame eft fi tendre & fi fenfible, ne conçois-tu point quel charme c'eft de fentir dans ces purs & facrés embraffemens le fein d'un pere palpiter d'aife contre celui de fa fille? Ah; crois-tu qu'alors le cœur puiffe un moment fe partager, & rien dérober à la nature?

Sol che fon figlia io mi rammento adeffo.

Ne penfez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impreffions plus vives, qu'on fuit quelques inftans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eft point fans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eft point fans plaifir que je vous verrois de retour. Mais.... prenez patience ainfi que moi, puifqu'il le faut, fans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il fera poffible, & penfez que fouvent tel qui fe plaint bien haut de l'abfence, n'eft pas celui qui en fouffre le plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

Que j'ai fouffert en la recevant, cette lettre fouhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le courier à la pofte. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun: on me dit qu'il y a une lettre, je treffaille; je la demande, agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de

ta main adorée. La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif! je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore; & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs; là je partage ton attendrissement; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous. Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre; & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien! daignez le remarquer. Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naitre, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise, si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne

ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcrettes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi, quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidèle.

nodo piu forte,

Fabricato da noi, non dalla ſorte.

Je me tais donc, & juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles ſont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des ſpectateurs qui le ſachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obſervations dignes de vous plaire. Pour amuſer une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le ſais bien, le tableau d'un peuple heureux & ſimple eſt celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

DE JULIE.

ENFIN le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la muſique & dans le deſſein (8), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (9), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas ſans maître ; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuſe de toutes les ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner, hors une. Il s'eſt rappellé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

ENSUITE il s'eſt informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre : de votre naiſſance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un Gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere, prenant la parole, a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne : & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous ſeriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une converſation, qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble écoliere

(8) Voilà, ce me ſemble, un ſage de vingt ans qui ſait prodigieuſement des choſes. Il eſt vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus ſi ſavant.

(9) Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le temps d'y réfléchir. Auſſi-tôt que vous aurez pris votre réſolution, ne manquez pas de m'en inſtruire; car cet article eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'APPRENDS avec peine vos courſes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit fort agréable à moi-même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guères en état de ſupporter. D'ailleurs la ſaiſon eſt fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en conſolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voiſinage. Il n'eſt pas temps encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un ſéjour moins rude, & que nous ſoyons plus à portée d'avoir aiſément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiſſe le maître du choix de votre ſtation. Tâchez ſeulement qu'on ne ſache point ici où vous êtes, & ſoyez diſcret ſans être myſtérieux : je ne vous dis rien ſur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le ſoyez.

ADIEU, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous ſavez de quelles précautions j'ai beſoin pour vous écrire. Ce n'eſt pas tout : mon pere a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu de rechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervations : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du courier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joie : ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement, & à pied, des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercénaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes rochers pendoient en ruines au-deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu. Quelquefois, en ſortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouiſſoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature ſauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maiſons; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces; des

vignes dans des terres éboulées ; d'excellens fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges ſi biſarrement contraſtés ; la nature ſembloit encore prendre plaiſir à s'y mettre en oppoſition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu ſous divers aſpects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hyver : elle réuniſſoit toutes les ſaiſons dans le même inſtant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires ſur le même ſol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illuſions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obſcur du ſoleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en réſultoient le matin & le ſoir ; vous aurez quelque idée des ſcènes continuelles qui ne ceſſerent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perſpective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois, & bien plus puiſſamment que celle des plaines, qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai, durant la premiere journée, aux agrémens de cette variété, le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives, les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes moins élevées ; &, parcourus enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un ſéjour plus ſerein, d'où l'on voit, dans la ſaiſon, le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi ; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut-là que je démêlai ſenſiblement, dans la pureté de l'air où

je me trouvois, la véritable caufe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis fi long-temps. En effet, c'eft une impreffion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obfervent pas tous, que fur les hautes montagnes où l'air eft pur & fubtil, on fe fent plus de facilité dans la refpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de férénité dans l'efprit, les plaifirs y font moins ardens, les paffions plus modérées. Les méditations y prennent je ne fais quel caractère grand & fublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne fais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de fenfuel. Il femble qu'en s'élevant au-deffus du féjour des hommes, on y laiffe tous les fentimens bas & terreftres, & qu'à mefure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque chofe de leur inaltérable pureté. On y eft grave fans mélancolie, paifible fans indolence, content d'être & de penfer : tous les defirs trop vifs s'émouffent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laiffent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eft ainfi qu'un heureux climat fait fervir à la félicité de l'homme les paffions qui font ailleurs fon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil féjour prolongé, & je fuis furpris que des bains de l'air falutaire & bienfaifant des montagnes, ne foient pas un des grands remèdes de la médecine & de la morale.

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un abeto, un faggio, un pino,
Trà l' erba verde e'l bel monte vicino,
Levan di terra al ciel noftr' intelletto.

SUPPOSEZ les impreffions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la fituation délicieufe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans fpectacles; le plaifir de ne voir autour de foi que des objets tout nouveaux, des oifeaux étranges, des plantes bifarres & incon-

nues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'AUROIS paſſé tout le temps de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guères imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zèle hoſpitalier pour tous les étrangers que le haſard ou la curioſité conduiſent chez eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon, que j'étois embarraſſé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroiſſoit ſi content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir uſé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a par-tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, communément aſſez tiéde, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du grain. Leur déſintéreſſement fut ſi complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (10). En effet, à quoi dépenſer de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domeſtiques celui de leurs ſoins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant

(10) Ecu du pays.

l'argent eſt fort rare dans le haut-Valais, mais c'eſt pour cela que les habitans ſont à leur aiſe : car les denrées y ſont abondantes ſans aucun débouché au-dehors, ſans conſommation de luxe au-dedans, & ſans que le cultivateur montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils ſeront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'ÉTOIS d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces deux uſages avec ceux du bas-Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſez durement les paſſagers ; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes sûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé ; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

AU reſte, ajouta-t-il, en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être ! j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

CE qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils

me firent, après avoir ſu que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la ſincérité de leurs offres, ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maiſons & dans la république, & la famille eſt l'image de l'État.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté, étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y falloit reſter une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suiſſe, n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens que précèdent l'ivreſſe; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guères poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guères moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire; elles ſont jolies, puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

POUR moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a, dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer : modele unique & voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

NE soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vista ;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non aresta.

JE remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derriere qu'elles en paroissoient bossues; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires, & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espere qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

TANDIS que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? Etiez-vous

Etiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inſtinct je place en divers lieux notre exiſtence commune ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triſte, elle ſe réfugie auprès de la vôtre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes; c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaiſir, je n'en ſaurois jouir ſeul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voilà ce qui m'eſt arrivé durant toute cette courſe, où, la diverſité des objets me rappellant ſans ceſſe en moi-même, je vous conduiſois par-tout avec moi. Je ne faiſois pas un pas que nous ne le fiſſions enſemble. Je n'admirois pas une vue ſans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous ſervoient de ſiége. Tantôt, aſſis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt, à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencontrois-je un pas difficile : je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un faon qui bondit après ſa mere. Falloit-il traverſer un torrent : j'oſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge; je paſſois le torrent lentement, avec délice, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre, & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs. Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe. Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers

feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes, nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat juſqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

Je réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée : le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion ; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie, & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe ; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi : cependant comme aucun homme ne peut tirer

ſa ſubſiſtance abſolument de ſoi-même, & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés ; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée ; vous ne m'en eſtimerez pas moins, & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

MAIS ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que ſerois-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'eſt-à-dire, de ma perſonne ? Un mercénaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet ; & il aura de ma part, pour garant de ſa confiance, & pour ſûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

OR quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fut-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices ? Fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle ? Ah ! tu ſais ſi cela ſe peut ! ou bien, ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur, offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité ? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (11), un traître, un ſéducteur domeſtique que les loix condamnent très-juſtement à la mort. J'eſpère que celle à qui je parle ſait m'entendre ; ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

QUAND les lettres d'Héloïſe & d'Abailard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe ; elle avoit un cœur

(11) Malheureux jeune homme ! qui ne voit pas qu'en ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire, il corrompt ; au lieu de nourrir, il empoiſonne ; il ſe fait remercier par une mere abuſée, d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincèrement la vertu : mais ſa paſſion l'égare ; & ſi ſa grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne ſeroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre ; la mere ſeule eſt inexcuſable.

fait pour aimer; mais Abailard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé, faudra-t-il que je l'imite? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentimens auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi, bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement, l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouiſſent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proſcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus ſévères ne peuvent leur impoſer d'autre peine que le prix même de leur amour; la ſeule punition de s'être aimés, eſt l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il eſt quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare briſe ces innocentes chaînes, il en eſt puni, ſans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voila mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie; elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais ç'en eſt aſſez pour vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus, & que, malgré la répugnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet, dans le véritable honneur, de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'hon-

neur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie! pour vous conſerver à ce prix.

LETTRE XXV.

DE JULIE.

LA relation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rempart. Eh! comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance? Pouviez-vous ignorer que ce ſtyle n'eſt pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voilà déja trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne falloit point relever. Je ſuis, d'ailleurs, trop occupée de votre ſeconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainſi, mon ami, laiſſons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous ſerons aſſez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez-moi, dans les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices (12). Le premier mouvement aux attaques vives, eſt de réſiſter; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes: mais c'eſt, ſur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir: ce

(12) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande ; mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le temps du bonheur eſt paſſé comme un éclair ; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'eſpérance, & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas ! d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied ?

Je le ſens, mon ami, le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens ; c'eſt ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enſemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure paſſe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préſence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah ! ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore ſi j'oſois gémir ! ſi j'oſois parler de mes peines, je me ſentirois ſoulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques ſoupirs exhalés en ſecret dans le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut ſourire quand je me meurs.

Sentirſi, ó Dei ! morir ;

E non poter mai dir :

Morir mi ſento !

Le pis eſt que tous ces maux aggravent ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille chofes; mais outre qu'il vaut mieux attendre de favoir pofitivement où vous êtes, il ne m'eft pas poffible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

BILLET.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois pas, ce billet, à l'adreffe ordinaire, pour donner avis que j'ai choifi mon afyle à Meillerie fur la rive oppofée; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ofe approcher.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

QUE mon état eft changé en peu de jours! Que d'amertumes fe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triftes réflexions m'affiègent! Que de traverfes mes craintes me font prévoir! O Julie! que c'eft un fatal préfent du ciel qu'une ame fenfible! Celui qui l'a reçue doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur fur la terre. Vil jouet de l'air & des faifons, le foleil ou les brouillards, l'air couvert ou ferein régleront fa deftinée, & il fera content ou trifte, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abfurdes maximes un obftacle invincible aux juftes vœux de fon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des fentimens droits de chaque chofe, & d'en juger par ce qui eft véritable plutôt que par ce qui eft de convention. Seul il fuffiroit pour faire fa propre mifere, en fe livrant indifcrettement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les péfantes chaînes de la néceffité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité fuprême fans fe fouvenir qu'il eft homme: fon cœur & fa raifon feront inceffamment en

guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

TELLE est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élèvent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame, & de bassesse dans ma fortune; j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble..... ô Julie, à qui je ne puis renoncer! ô destinée que je ne puis vaincre! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance!

QUEL effet bizarre & inconcevable! Depuis que je suis rapproché de vous, il ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis, contribue-t-il à cette mélancolie; il est triste & horrible; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles bordent la côte, & environnent mon habitation que l'hyver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie! s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

DANS les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, & trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (13) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

PARMI les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire

(13) Vent du Nord-Est.

litaire une petite esplanade, d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se porterent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un télescope avec lequel je vis, ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asyle, à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin, & n'en reviens qu'à la nuit Des feuilles & quelques bois secs, que j'allume, servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'EST-LA, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de-là qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie: je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délice sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent,

elle lui fait peut-être une exhortation secrette, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre temps, elle s'occupe sans ennui de travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles ; elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin ; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah ! pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres, je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne serions pas unis ; & nos jours ne couleroient pas ensemble ; & nous pourrions être séparés pour toujours ! Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit. En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur, la rage me fait courir de caverne en caverne, des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée, je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non, rien que je fasse pour te posséder ou mourir.

J'EN étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre, pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente ; la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je ? des pertes ! Eh ! qui les pourroit supporter ? Non ; connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la premiere loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de

s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets, tu veux forcer des barrières insurmontables, & négliger les seuls moyens possibles; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, & ta vertu n'est plus qu'un délire.

AH! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent, je ne demanderois au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête; il vole & le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; & moi cependant je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah! quel trésor nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste: le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah! tendre & chere amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

JE n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez

l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrémité, & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere, y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accrû ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son pere autant qu'il est possible; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille, effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

VENEZ donc, sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment, si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

LETTRE XXVIII.

DE JULIE A CLAIRE.

Que ton abſence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fièvre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer..... & de quel ton !..... m'enfuir ! le ſuivre ! m'enlever !..... le malheureux !.... De qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que feroit-ce, s'il ſavoit tout ?..... il en deviendroit furieux, je ſerois entraînée, il faudroit partir.... je frémis.....

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de ſa fille une marchandiſe, une eſclave, il s'acquitte à mes dépens ! il paie ſa vie de la mienne !..... car je le ſens bien, je n'y ſurvivrai jamais..... Pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il..... Quoi ! mériter ? c'eſt le meilleur des Peres ; il veut unir ſa fille à ſon ami, voilà ſon crime. Mais ma mere, ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ?....Ah ! beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne ſais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives.... avant que tu ſois de retour...... qui ſait ?...... fugitive, errante, déshonorée...... C'en eſt fait, c'en eſt fait, la criſe eſt venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être...... qui eſt-ce qui ſait éviter ſon ſort ?...... O dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque aſyle obſcur que je traîne ma honte & mon déſeſpoir, Claire, ſouviens-toi de ton amie.. ... Hélas ! la miſère & l'opprobre changent les cœurs......, Ah ! ſi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé.

LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah! reſte, ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment ſoutiendrois-je ta vue ?

OU étois-tu, ma douce amie, ma ſauve-garde, mon Ange tutélaire? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi! ce fatal voyage étoit-il ſi néceſſaire ou ſi preſſé? pouvois-tu me laiſſer à moi-même dans l'inſtant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence! Ils ſeront éternels ainſi que mes pleurs. Ta perte n'eſt pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'eſt pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

QU'AI-JE dit, miſérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que ſert le ſilence quand le remords crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? Ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets? Si je ne verſe mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah! que ne me trahiſſois-tu? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

QUEL démon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe? qu'il fuye à jamais, le barbare! qu'un reſte de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas! il n'eſt point coupable ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis ; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah! ſans

doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire; les ſiens étinceloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup; une barrière inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée; ô ma couſine! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulût ſe couvrir pour me ſéduire du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit déſoler le meilleur des peres; c'étoit plonger le poignard dans le ſein maternel; je réſiſtai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impoſſibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le myſtère qu'il falloit lui faire de cette impoſſibilité; le regret d'abuſer un amant ſi ſoumis & ſi tendre après avoir flatté ſon eſpoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foibleſſe, tout aliénoit ma raiſon. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans ſavoir ce que je faiſois, je choiſis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me ſouvins que de l'amour. C'eſt ainſi qu'un inſtant d'égarement m'a perdue à jamais. Je ſuis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point; & ſi je vis, c'eſt pour être plus malheureuſe.

Je cherche en gémiſſant quelque reſte de conſolation ſur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie; ne me prive pas d'une ſi charmante reſſource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus ſi grand beſoin. Que la pitié ſupplée à l'eſtime. Viens, ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il ſe peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puiſque ton cœur me reſte encore,

LETTRE XXX.

RÉPONSE.

FILLE infortunée! hélas! qu'as-tu fait? Mon Dieu! tu étois ſi digne d'être ſage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta ſituation, & dans l'abattement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des conſolations qui ſe refuſent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils ſont, ou tels qu'il te convient de les voir? Sainte & pure amitié! porte à mon eſprit tes douces illuſions; & dans la tendre pitié que tu m'inſpires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'AI craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée!...... il eſt l'effet d'une téméraire confiance...... Ah! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi: mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis, dans ce cœur palpitant d'amour, qu'il falloit être heureuſe ou mourir, &, quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort! N'accuſe ni ton amant ni toi d'une faute dont je ſuis la plus coupable, puiſque je l'ai prévue ſans la prévenir.

IL eſt vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il fallut obéir; ſi je t'avois crue ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foible & languiſſante encore, tu me parus en ſûreté contre une ſi courte abſence: je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abattu moins en état de ſe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faiſoit renoncer à moi; je n'aurois

n'aurois pu te perdre ſans un mortel déſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

MAIS pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penſes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? Si rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour; je ſaurai toujours réſiſter aux tranſports qu'il inſpire; mais j'aurois fait moins de réſiſtance à un amour pareil au tien, & ſans avoir été vaincue, je ſuis moins chaſte que toi.

CE langage te choquera; mais ton plus grand malheur, eſt de l'avoir rendu néceſſaire; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions (14). Si la faute étoit à commettre, que j'euſſe la baſſeſſe de te parler ainſi, & toi celle de m'écouter, nous ſerions toutes deux les dernières des créatures. A préſent, ma chere, je dois te parler ainſi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue; car il reſte en toi mille adorables qualités, que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le ſuit détruiroient infailliblement, & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

GARDE-TOI donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-deſſus de toi-même. Une tache paroît-elle au ſoleil? combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée! En ſeras-tu moins douce, moins ſincère, moins modeſte, moins bienfaiſante?

(14) Ce ſentiment eſt juſte & ſain. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

En feras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en feront-ils moins chers à ton cœur? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle fait, elle fent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiffe encore fortir de ton ame. Ah! crois-moi; tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre, plus fage que toi, te valût jamais!

Enfin tu me reftes; je puis me confoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût prefque fait defirer la feconde, fi je ne l'avois reçue en même-temps. Vouloir délaiffer fon amie! projetter de s'enfuir fans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne fonge qu'à fon amour.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

JE compte avec une mortelle impatience les momens que je fuis forcée à paffer loin de toi. Ils fe prolongent cruellement. Nous fommes encore pour fix jours à Laufanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la confoler ou m'affliger avec elle, effuyer ou partager fes pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raifon que la tendre amitié. Chere coufine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, & s'il fe peut, effacer à force de vertus, une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI.

A JULIE.

QUEL prodige du ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art, connu de toi feule, peux-tu raffembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la trifteffe; je fouffre & languis de douleur au fein de la félicité fuprême, & je me reproche, comme un crime, l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'ofer fe livrer tout

entier à nul ſentiment, de les combattre inceſſamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaiſir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miſérable.

Que me ſert, hélas! d'être heureux? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiégent, & ta triſteſſe voilée d'un doux ſourire, n'en eſt que plus amère à mon cœur.

Il n'eſt plus temps de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénètre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'univers, aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes? Ah! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré? Mon bonheur devint mon ſupplice; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes lèvres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mere; il faut retourner bruſquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je ſuis humilié! que je ſuis avili de ton repentir! Je ſuis donc bien mépriſable, ſi notre union te fait mépriſer de toi-même, & ſi le charme de mes jours eſt le tourment des tiens? Sois plus juſte envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les ſacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas ſuivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus ſaint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiſſent & ne doivent autoriſer? Que manque-t-il au nœud qui nous joint

qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouſe! ô ma digne & chaſte compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non ce n'eſt point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter : ce n'eſt qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenſer l'honneur. Sois ſans ceſſe à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeule qui la romproit ſeroit blâmable, & c'eſt déſormais à l'amour d'être garant de la vertu.

MAIS quand ta douleur ſeroit raiſonnable, quand tes regrets ſeroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? Pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe.

MAIS je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpèces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je l'avoue; mon ame aliénée eſt toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobe pas à toi-même.

LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un temps, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes; le ſentiment qui les diɛtoit couloit avec une élégante ſimplicité; il n'avoit beſoin ni d'art, ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux temps n'eſt plus; hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

TES yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource; tu veux me conſoler par de vains diſcours, & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaiſir, & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'uniſſoient d'autant mieux que nous nous reſpeɛtions davantage, où la paſſion tiroit, de ſon propre excès, la force de ſe vaincre elle-même, où l'innocence nous conſoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état ſi charmant à notre ſituation préſente: que d'agitations! que d'effrois! que de mortelles allarmes! que de ſentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur! Qu'eſt devenu ce zèle de ſageſſe & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les aɛtions de notre vie, & qui rendoit à ſon tour l'amour plus délicieux? Notre jouiſſance étoit paiſible & durable, nous n'avons plus que des tranſports: ce bonheur inſenſé reſſemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres careſſes. Un feu pur & ſacré brûloit nos cœurs; livrés aux erreurs des ſens, nous ne ſommes plus que des amans vulgaires: trop heureux ſi l'amour jaloux daigne préſider encore à des plaiſirs que le plus vil mortel peut goûter!

VOILA, mon ami, les pertes qui nous ſont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien ſur les miennes, ton cœur eſt fait pour les ſentir. Vois ma honte, & gémis ſi tu ſais aimer. Ma faute eſt irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de ſi juſtes douleurs : tout mon eſpoir eſt de les rendre éternelles : le pire de mes maux ſeroit d'en être conſolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui nous la fait aimer.

JE connois mon ſort, j'en ſens l'horreur, & cependant il me reſte une conſolation dans mon déſeſpoir ; elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'oſe plus porter mes regards ſur moi-même, je les porte avec plus de plaiſir ſur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix ; tu t'éleves quand je me dégrade ; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier, s'il ſe peut, ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes ſentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excuſable, à force de vertus, la perte de celle que tu me coûtes. Sois tout mon être à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

QUELQUE regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus long-temps. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons, & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'avoue : ce fier Gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille ; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions ; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma

mere tandis qu'il en eſt encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois : car ſi l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y préſenter ; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, &, avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

DE JULIE.

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne ſe point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être ſi différent de ſoi-même ? Comment ſonger à tant d'objets quand on n'eſt occupé que d'un ſeul ? Comment contenir le geſte & les yeux quand le cœur vole ? Je ne ſentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adreſſoit ; je m'imaginai que tout le monde m'obſervoit de concert ; je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma couſine, qui veilloit ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtère à cette chucheterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'allarmes, je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

CLAIRE prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure

figure ; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder, ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Bélon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette manière de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens, qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtère : les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Bélon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une manière de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude ; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un temps où je ſerois forcée à une plus grande retraite. Fût-il déja venu, ce temps deſiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah ! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux eſpoir d'être un jour...... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtère, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût

doux

doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour, qui fit nos maux, doit nous en donner le remède. Raiſonne, commente, ſi tu veux, dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-deſſus.

LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi ondè imparai
A ſoſpirar d'amor.

QUE je dois l'aimer, cette jolie Madame Bélon, pour le plaiſir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le-moi, divine Julie, j'oſai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui ſe portoient ſur nous à la dérobée, & ſe baiſſoient auſſitôt pour éviter les miens! Que faiſoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Bélon? Ah! ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme ſon cœur ſuivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ſes yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté rempliſſoient, raviſſoient ſon ame; elle pouvoit ſuffire à peine à tant de ſentimens délicieux. Mon ſeul regret étoit de goûter, aux dépens de celle que j'aime, des plaiſirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps me dit Madame Bélon? Sais-je ce que je lui répondis? Le ſavois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le ſavoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer, & répondoit ſans entendre?

Com' huom che par ch' aſcolti, e nulla intende.

AUSSI m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi, peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est, pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

AH! crois qu'il n'appartient ni à Madame Bélon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le soleil entre les astres qu'il éclipse? N'apperçus-je pas les cavaliers (15) se rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger, qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus apperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

REPRENONS-LA donc cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amère,

(15) *Cavaliers*, vieux mot qui ne se dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

& il préfère la fouffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en eft, il en peut être de plus folides à la contrainte où nous vivons, & tu fembles les oublier! Quoi! paffer quinze jours entiers fi près l'un de l'autre fans fe voir, ou fans fe rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour faffe durant tant de fiècles? l'abfence même feroit moins cruelle. Que fert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que fert de prolonger fa vie avec fon fupplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois fe voir un feul inftant, & puis mourir?

JE ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable fecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreffant pour nous; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je faurai pourtant garder le filence que tu m'impofes, & contenir une indifcrette curiofité; mais en refpectant un fi doux myftère, que n'en puis-je au moins affurer l'éclairciffement? Qui fait, qui fait encore fi tes projets ne portent point fur des chimères? Chere ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réalifer.

P. S. J'OUBLIOIS de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été fenfiblement touché de l'eftime de ce brave officier; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le fervice, & que ma paffion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auffi active. En cela je n'ai point fait un facrifice à l'amour. Je penfe que chacun doit fa vie & fon fang à fa patrie, qu'il n'eft pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de fe vendre & de faire du plus noble métier du monde, celui d'un vil mercénaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ferois bienheureux d'imiter dans fon amour pour fes devoirs & pour fon pays. Il ne voulut jamais entrer au fervice d'aucun Prince étranger : mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie; il fe trouva dans plufieurs combats, à l'un defquels il fut bleffé; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi fous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dit en riant ſur Madame Bélon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire ; & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne ſont guères pointilleux, & les tracaſſeries des amans ſur des riens, ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

JE ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie ; ſujet malheureuſement trop important pour moi.

JE vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions ; le moindre refroidiſſement ſeroit bien-tôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui ſuccéderoient à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-temps vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

AUTANT que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité, je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté long-temps en-dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur auteur ; & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe

ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien, & non pour un autre. Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre, & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ferment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allégue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'eſpère; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi, dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords : ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins amères les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit, & par la probité qui l'aſſure: voilà l'uſage de cette règle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment; voilà comment la vertu ſévère ſait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant ſans principes, dût-il m'aimer éternellement, où ſeroient pour moi les garans de cette conſtance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'aſſurer de n'être point abuſée ou par ſa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & reſpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguiſement; tu me garderas, je

le ſais, la ſincérité que tu m'auras promiſe. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite ſur le devoir de tenir ta parole; & ſi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois...... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie! je ne...... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

QUE penſes-tu de mon expédient? C'eſt le ſeul, j'en ſuis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout ſentiment de jalouſie. Il y a je ne ſais quelle délicateſſe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne lui apprendrois pas toi-même. Voilà, mon chér, l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaiſir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je ſens ſi bien l'impoſſibilité! quel charme de parler de jalouſie avec un amant ſi fidèle! Ah! ſi tu pouvois ceſſer de l'être, ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi. Mon pauvre cœur ne ſeroit pas ſi ſage au beſoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

VOILA, mon très-honoré maître, matière à diſcuſſion pour ce ſoir; car je ſais que vos deux humbles diſciples auront l'honneur de ſouper avec vous chez le pere de l'inſéparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grâce devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon claveſſin; le pere a feuilleté Lamberti; moi, je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens. O docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque ſcience de miſe! Monſieur d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, comme vous pouvez penſer, a le mot pour entamer une ſavante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſſerons tous trois dans la chambre de la couſine. C'eſt-là, mon féal, qu'à genoux devant votre dame & maîtreſſe, vos deux mains dans les ſiennes, & en préſence de ſon chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre; mais vé-

rité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant aurez l'accollade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal chevalier.

ADIEU, mon bon ami : l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce, quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

BAISE cette lettre & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que, pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere, obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de-là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté; eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me conſoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la triſteſſe, & le faux rôle, que je me vois contrainte à jouer, m'en donne une ſi véritable, que le remords m'a preſque diſpenſé de la feinte.

PENDANT l'abſence de mes parens, je ne reſterai point maîtreſſe de la maiſon; mais on me dépoſe chez le pere de la couſine, en ſorte que je ſerai tout de bon durant ce temps inſéparable de l'inſéparable. De plus, ma mere a mieux aimé ſe paſſer de femme-de-chambre & me laiſſer Babi pour gouvernante; ſorte d'Argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni ſe faire des confidens, mais qu'on écarte aiſément au beſoin, ſur la moindre lueur de plaiſir ou de gain qu'on leur offre.

TU comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant

une quinzaine de jours ; mais c'eſt ici que la diſcrétion doit ſuppléer à la contrainte, & qu'il faut nous impoſer volontairement la même réſerve à laquelle nous ſommes forcés dans d'autres temps. Non-ſeulement tu ne dois pas, quand je ſerai chez ma couſine, y venir plus ſouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'eſpère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne aſyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'OU vient cet air mécontent & cet œil attriſté ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe ? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs, & ne devroit ſervir que d'aſyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelques chalets (16), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcrettes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes. Les ruiſſeaux, qui traverſent les prairies, ſont bordés d'arbriſſeaux & de boccages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des aſyles plus déſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio riposto, ombroſo e foſco,

Ne mai paſtori appreſſan, ne biſolci.

L'ART ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la mere commune. C'eſt-là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe,

(16) Sorte de maiſons de bois où ſont les fromages & diverſes eſpèces de laitages dans les montagnes.

d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'elle avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chaſſe de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inſéparables. Ces inſéparables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un, repréſentant le maître de la maiſon, en fera naturellement les honneurs; l'autre, avec moins d'éclat, pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet, conſacré par l'amour, ſera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & sûrement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangemens qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte bruſquement, de peur de ſurpriſe. Auſſi-bien, je ſens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. TOUT bien conſidéré, je penſe que nous pourrons ſans indiſcrétion nous voir preſque tous les jours; ſavoir chez ma couſine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

ILS ſont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au-dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuſe joie. Hélas! qu'eſt devenu ce temps heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvois les quitter d'un ſeul pas ſans déplaiſir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentimens ſe dépravent & je me conſume en vains & ſtériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrette angoiſſe étouffoit

mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, & j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah! tyran! tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

PARDONNE, ô mon doux ami! ces mouvemens involontaires; & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines, ni t'en accabler; il faut que tu les connoisses, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je, si je n'osois les verser dans le tien? N'es-tu pas mon tendre consolateur? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussé-je pas déja succombé sous le plus mortel abattement! Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O triſteſſe enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrenés des amans! paiſible & pure jouiſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieu quel raviſſant ſpectacle, ou plutôt quelle extaſe, de voir deux beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pancher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre & baigner ce ſein charmant comme la roſée du ciel humecte un lys fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi chères, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

AH! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards, enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivreſſe, tu m'ôterois le plaiſir de

la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire ; & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi ! tu peux te croire avilie ! quoi ! la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espèce plus pure, si ce feu dévorant qui pénètre ma substance, ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie ! ah ! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

DIS-MOI comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours sur-tout que ton image, plus belle que jamais, me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si desiré m'a paru plus agréable.

JE trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein ; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté ; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens ; on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chere & précieuse moitié de mon ame ! hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidèles : portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours

d'attente! trois jours encore! Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah! qu'on feroit heureux ſi le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans.

LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais ne me parle plus de plaiſir tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amère confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant, je la protégeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque manière ſous ma garde, & pour n'avoir ſû me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir d'elle, & je l'expoſe à des dangers pires que ceux où j'ai ſuccombé. Je frémis en ſongeant que deux jours plus tard ç'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la ſéduction perdoient une fille modeſte & ſage, qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami! comment y a-t-il dans le monde des hommes aſſez vils pour acheter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour?

DIS-MOI, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe? Ne ſeras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti? Ah! ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils

jamais en attendre ? Pour moi, j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire en ſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpère que le ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchatel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

JE ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; Doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je perſiſte ; car il faut que ce mot de *vertu* ne ſoit qu'un vain nom ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus ; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci, nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces diſcours ſuperflus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même : malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité !

LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ à une pauvre fille au déſeſpoir, qui, ne ſachant plus que devenir, oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez pas de conſoler les affligés, & je ſuis ſi malheureuſe qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentiſſage où vous m'aviez miſe; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hyver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que ſa paralyſie retient toujours dans ſon lit.

JE n'ai pas oublié le conſeil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît ſoin de la famille. Claude Anet, que Monſieur votre pere avoit ramené du ſervice, eſt un brave garçon, rangé, qui ſait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'oſois plus vous êtes incommode, & c'eſt lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hyver. Il devoit m'épouſer ce printemps; il avoit mis ſon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne ſachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'eſt engagé de rechef, ſans m'en rien dire, dans la compagnie de Monſieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de ſon engagement. Monſieur de Merveilleux n'eſt plus à Neufchatel que pour ſept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour ſuivre la recrue: ainſi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si par votre crédit, ou celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier, ou pour rembourſer ce pauvre garçon; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la ſavoit déja. Que Dieu le conduiſe; il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres, mais on eſt ſi mépriſé qu'il vaut mieux pâtir : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle : je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'oſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'Ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien eſt impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient; & l'après-dînée nous irons te voir, ma couſine & moi; car je ſais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine, mon pere eſt abſent; mais en attendant ſon retour, on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi, ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant; que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah cruelle ! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſé-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII.

RÉPONSE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchatel, j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chaſſe, & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque manière que ce pût être, j'euſſe obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

VOILA, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

JUGEZ, à la joie que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle

que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis; je ſens renaître à leur place, au fond de mon ame, un contentement inconnu; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie! ſans doute avec tant d'autorité ſur mon ame, la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puiſque ton règne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore?

P. S. SUIVANT mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au chalet?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſis. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivis que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue. Il auroit fallu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir ; te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit sû que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on sû que nous y étions enſemble, du moins on l'auroit ſoupçonné ; c'en étoit aſſez. L'indiſcrette avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée, nous eût tourmentés toute la vie.

COMPARE à préſent notre état à notre ſituation réelle. Premièrement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine, elle ſait ton voyage & le ſujet ; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner, le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance ? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens : c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, en ſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amans déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon ; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout

ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits; & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami; je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même, j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer.

Ma couſine a ſu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions, en offices de l'amitié, n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu! mon ami, que je ſuis une heureuſe fille, que je ſuis aimée, & que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou ſurpaſſée. Il ſemble que tous les plus doux ſentimens du monde viennent ſans ceſſe chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une viſite pour demain matin. C'eſt Milord Bomſton, qui vient de Genève où il a paſſé ſept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à ſon retour d'Italie. Il te trouva

fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres, de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (17). Adieu, mon Ami.

LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre, quand Milord Édouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t-on de songer à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en sais, maintenant que tu parois le desirer.

AYANT passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue; & le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois, naturellement peu prévenant, peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de

(17) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher, & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

huit heures, pour tout le temps qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science, & par les effets plus que par les règles; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne, il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre; car il mène un virtuose avec lui : son valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bisarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune, impossibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hyver à Genève, l'été suivant à Lausanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer, de beaux raisonnemens, le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manières; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de re-

pouſſant. Quoique ſon abord ne ſoit pas auſſi ouvert que ſon cœur, & qu'il dédaigne les petites bienſéances, il ne laiſſe pas, ce me ſemble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politeſſe réſervée & circonſpecte qui ſe règle uniquement ſur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces eſt un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois dans ſa vie.

PUISQUE je ſuis en train de ſincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne; mais, quoi que tu puiſſes dire, le chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HÉ bien donc! mon ami, toujours le chalet? L'hiſtoire de ce chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'Amour qui fit le Palais d'Armide au fond d'un déſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville? Écoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous ſerons tous: cette noce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtère a ſû tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami: ne ſeroit-il pas doux de retrouver, dans l'effet de nos ſoins, les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés?

TU t'animes, ce me ſemble, d'un zèle aſſez ſuperflu ſur l'apolo-

gie de Milord Édouard, dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guères être plus avancé; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues, dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami! la patience est amère; mais son fruit est doux.

POUR revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumières que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à-peu-près la même chose; & puis, avec cet air de supériorité masculine, qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être? Te souvient-il qu'en lisant ta république de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manières de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus

plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi-bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente, les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même, mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se taît, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Édouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière; ne le connoîtriez-vous point? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le *decorum*

philoſophique un peu mieux qu'à ſon ordinaire. J'aurai ſoin d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

LETTRE XLVII.

A JULIE.

AH! mauvaiſe! Eſt-ce-là la circonſpection que tu m'avois promiſe? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits? Que de contraventions à tes engagemens! Premièrement ta parure, car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que François, plut à Milord Édouard même. Ton regard timide, & tes yeux baiſſés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta manière d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut, pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret

ou de mes plaisirs, & quoi que l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie!......, des conditions sortables..... Le préjugé de ton pere..... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique Italienne, car il s'est trouvé des *duo*, & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause, qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire? N'es-tu pas la premiere source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté, pour tout éloge, de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complette; il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates Françoises, & nous verrons.

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon sommeil; mais soit que ton

image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A JULIE.

AH! ma Julie! qu'ai-je entendu? Quels sons touchans! Quelle musique! Quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs! Ne perds pas un moment; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique Françoise, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propiciatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-temps, pour le langage du cœur, un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant! Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois: la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille, & n'agit qu'indirectement & légérement sur l'ame. L'impression des accords est purement méchanique & physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas, dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers, dont les sentimens animent la voix parlante, donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'EST ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art.

L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans la musique proprement dite, aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, & de la grace au chant. Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart-heure. De beaux chants, sans aucune harmonie, sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus sensibles, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'EST en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyans; & ils sont si malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent, leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage, ils se gâtent l'oreille, & ne sont plus sensibles qu'au bruit; en sorte que la plus belle voix pour eux, n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modèles, & depuis leur célèbre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déja pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante airs copier, gâter nos vieux auteurs, & faire à-peu-près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils savoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est

plus propre aux chanſons qu'aux opéra ; & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux opéra qu'aux chanſons.

Ensuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcènes Italiennes, il me fit ſentir les rapports de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoutent à l'expreſſion. Enfin, après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à-dire, de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt, aux émotions qu'elle me cauſoit, que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur ; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame ; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit ; le chanteur, maître de ſa voix, en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent guères moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand, après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir ; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique, qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport : c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que ſi-tôt qu'elle pouvoit

agir, elle agiſſoit avec toute ſa force. Non, Julie, on ne ſupporte point à demi de pareilles impreſſions ; elles ſont exceſſives ou nulles, jamais foibles ou médiocres ; il faut reſter inſenſible ou ſe laiſſer émouvoir outre meſure ; ou c'eſt le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'eſt une impétuoſité de ſentiment qui vous entraîne, & à laquelle il eſt impoſſible à l'ame de réſiſter.

Je n'avois qu'un regret ; mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des ſons dont j'étois ſi touché, & de voir ſortir de la bouche d'un vil *Caſtrato* les plus tendres expreſſions de l'amour. O ma Julie! n'eſt-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au ſentiment ? Qui ſentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & ſentir une ame attendrie ? Qui ſaura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato ?* Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, ſi jamais nous chantons enſemble un de ces *duo* charmans qui font couler des larmes ſi délicieuſes! Je te conjure premièrement d'entendre un eſſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'inſéparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout ſon monde, & je ſuis sûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation Italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du Virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours ; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait ; & en ceci, comme en bien d'autres choſes, l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille Françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne, naturellement ſi légere & ſi douce, prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique Italienne.

E'l cantar che nell' anima ſi ſente.

LAISSE donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant François, qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères ſenſibles.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

TU ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſenciel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai, ſur-tout aujourd'hui, que deux mots au ſujet de Milord Édouard me font oublier le reſte de ta lettre.

MON ami, tu crains de me perdre & me parles de chanſons! belle matière à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment! tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ſerai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame, & ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus allarmé.

JE ne ſais, ni ne veux ſavoir, ſi Milord Édouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les perſonnes de mon âge; ce n'eſt point de ſes ſentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens; ils ſont auſſi d'accord ſur ſon compte que ſur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que

tu

tu ne dis rien. Si ſon excluſion & la leur ſuffiſent à ton repos, ſois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du conſentement du pere ni de la fille, Julie d'Étange ne ſera Ladi Bomſton. Voilà ſur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela queſtion de Milord Édouard, je ſuis sûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſe même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſais à cet égard la volonté de mon pere, ſans qu'il en ait parlé ni à moi, ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà aſſez pour calmer tes craintes, c'eſt-à-dire, autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité, & tu ſais que j'ai réſolu de ne la pas ſatisfaire. Tu as beau me reprocher cette réſerve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs : ſi je l'avois toujours eue, elle me ſeroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiſcret que je te rendis d'un diſcours de mon pere, tu n'aurois point été te déſoler à Meillerie ; tu ne m'euſſes point écris la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aſpirer au bonheur. Juge, par ce que me coûte une ſeule indiſcrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres. Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes paſſions que les déguiſer. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos ſecrets dans ton ame, tu détruirois à force de zèle tout le ſuccès de mes ſoins. Laiſſe-moi donc les ſoucis de l'amour, & n'en garde que les plaiſirs; ce partage eſt-il ſi pénible, & ne ſens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obſtacle ?

Hélas! que me ſerviront déſormais ces précautions tardives ? eſt-il temps d'affermir ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé ? Ah ? miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où règnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir ; d'être aſſiégé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas

même de l'horrible tranquillité du déſeſpoir! Je ſuis déſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force, ni de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence; & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie; mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidère cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zèle.

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier, en vous quittant, la cauſe de la triſteſſe que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

JE ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tîntes hier au ſoir, & des manières dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureuſement j'en ſuis trop indignée pour pouvoir les oublier aiſément. De pareilles expreſſions avoient quelquefois frappé mon oreille en paſſant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme; je ſuis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Ah Dieux! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi ſes plaiſirs! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays. aux excès qu'on y peut faire: c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête, où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid, eût été le dernier de notre vie.

MAIS ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui

ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien, vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir ? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui, ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe, mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſiez les ſentimens honnêtes, ſeriez-vous tombé dans cette erreur cruelle, que l'amour heureux n'a plus de ménagemens à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah ! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter, & je ne ſerois pas ſi malheureuſe! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde : tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix, les viles maximes d'un commerce abject, qui bien-tôt aſſouvi de lui-même, a recours aux monſtres de l'imagination, & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe ; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait, qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? Un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah! qu'il eſt un être bien plus ſublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : ſon amant eſt plus ; tous les autres ſont moins; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpèce. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non il n'y a rien d'obſcène que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le myſtère, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la dé-

cence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux deſirs ſans rien ôter à la pudeur. Ah! dites, vous qui connûtes les vrais plaiſirs; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection, ſous laquelle on ſe plaît à contempler l'objet aimé? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſitôt qu'on ne s'aime plus.

MAIS quand vous ſeriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ſi mal à propos, & à prendre avec celle qui vous eſt chere un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eſt cette volupté barbare qui ſe plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être reſpectée; mais ſi je l'oubliois jamais, eſt-ce à vous de me le rappeller? Eſt-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce ſeroit à lui plutôt à m'en conſoler. Tout le monde a droit de me mépriſer hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs verſés ſur ma foibleſſe méritoient que vous me la fiſſiez moins cruellement ſentir. Je ne ſuis ni prude ni précieuſe. Hélas! que j'en ſuis loin, moi qui n'ai pas ſû même être ſage! Vous le ſavez trop, ingrat, ſi ce tendre cœur ſait rien refuſer à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui céde, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris ſon langage, pour lui en pouvoir ſubſtituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de ſemblables careſſes. Ou renoncez à Julie, ou ſachez être eſtimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour ſans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conſerver à ce prix.

IL me reſte beaucoup de choſes à dire ſur le même ſujet; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fauſſes maximes ſur l'uſage

immodéré du vin. Votre cœur n'eſt point coupable, j'en ſuis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, &, ſans ſavoir ce que vous faiſiez, vous déſoliez comme à plaiſir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'eſt indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me faſſe glacer le ſang; & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce ſoit à moi qu'elle eſt adreſſée. Qui? moi, moi, j'aurois offenſé Julie! J'aurois profané ſes attraits! Celle, à qui chaque inſtant de ma vie j'offre des adorations, eût été en bute à mes outrages! Non; je me ſerois percé le cœur mille fois avant qu'un projet ſi barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & ſe proſterne ſous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal! ô Julie! ſi tu l'accuſes de manquer envers toi à ce reſpect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour ſa maîtreſſe! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les diſcours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le rediſe après toi, que je renchériſſe ſur ta juſte indignation; quand je ſerois le plus vil des mortels, quand j'aurois paſſé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaiſirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes; oh! dis-moi! Julie, ange du ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'eſt pas poſſible. Un ſeul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes deſirs emportés des charmes de ta modeſtie; il l'eût vaincue ſans l'outrager; & dans la douce union de nos ames, leur ſeul délire eût produit les erreurs des ſens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, ſi, dans toutes

les fureurs d'une paſſion ſans meſure, je ceſſai jamais d'en reſpecter le charmant objet. Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis ſi j'abuſai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte ; ſi d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis ſi jamais une témérité brutale oſa les profaner. Quand un tranſport indiſcret écarte un inſtant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y ſubſtitue-t-elle pas auſſi-tôt le ſien ? Ce vêtement ſacré t'abandonneroit-il un moment, quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union ſi touchante & ſi tendre ne ſuffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours ? Connoiſſons-nous au monde quelques plaiſirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu ſe détruire ; comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible reſpect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas : ce n'eſt point moi qui pus t'offenſer. Je n'en ai nul ſouvenir ; & ſi j'euſſe été coupable un inſtant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un ſort trop heureux pour un mortel, a pris ma figure pour le troubler, & m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus miſérable.

J'ABJURE, je déteſte un forfait que j'ai commis, puiſque tu m'en accuſes ; mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ſerment ; dès aujourd'hui je renonce pour ma vie, au vin comme au plus mortel poiſon ; jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens ; jamais elle ne ſouillera mes lèvres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je ſerai digne ; puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie, ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir.

NE penſe pas que je veuille expier mon crime par une peine

ſi légère. C'eſt une précaution, & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que je mérite. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévère ; il le faut, j'y conſens ; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami! renoncer au vin pour ſa maîtreſſe! Voilà ce qu'on appelle un ſacrifice. Oh! je défie qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Meſſieurs franciſés qui boivent de l'eau par air : mais tu ſeras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'eſt un exemple à citer dans les faſtes galans de la Suiſſe. Je me ſuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que, ſoupant hier chez M. de Vueillerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours ſont au moins ſix repas. Or ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajouter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire! Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

VOILA plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu m'as tenu de mauvais propos; il eſt temps d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance que Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta ſouveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois.

Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses, tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que, si j'attendois trop long-temps, ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent guères à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh ! mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance ? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de manière de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te relève d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Édouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait, de quelques gouttes, une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, &, comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Régianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un air Italien, & même un *duo* avec lui ? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers ; mais il y a dans ce *duo* de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une

d'une mere quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique, à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie Italienne ; & que j'ai si bien entretenu avec toi, que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Régianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scène du Métastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes ; exercice que les éclats, auxquels j'étois accoutumée, me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure ; de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes : tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant François, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre : hélas ! que ne m'es-tu point ? Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. SAIS-TU qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fimes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rusé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah ! l'hypocrite !....... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

DE JULIE.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente; tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement desirée devoit se faire à Clarens; le mauvais temps nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même temps, & le moment où l'un des deux se dérobe, est celui où il est impossible à l'autre de le joindre. Enfin, un favorable instant se présente; la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

CONSULTE-TOI bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre; mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Écoute.

BABI, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la

ſalle à manger. Enfin la nuit, dans cette ſaiſon, eſt déja obſcure à la même heure ; ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

CECI ſuffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon, je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : que ſi je ne le puis, je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci : car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge pourtant que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort ; que l'abord eſt ſujet à mille haſards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi ; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque, ſi je n'étois ſûre de le partager?

PENSE encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage; il n'y faut pas ſonger ; & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi-bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi ; plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'ESPÈRE qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens, au moins, qu'il nous eſt dû, & que la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer,

même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet aſyle. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la ſeconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma conſtance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaiſirs du plus fidèle & du plus heureux des hommes !

Que ce myſtérieux ſéjour eſt charmant ! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il eſt plein de toi, & la flamme de mes deſirs s'y répand ſur tous tes veſtiges. Oui, tous mes ſens y ſont tous enyvrés à la fois. Je ne ſais quel parfum preſque inſenſible, plus doux que la roſe, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparſes, préſentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer : ce déshabillé élégant & ſimple qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte, ces mules mignonnes qu'un pied ſouple remplit ſans peine ; ce corps ſi délié qui touche & embraſſe..... quelle taille enchantereſſe !.... au-devant deux légers contours.... ô ſpectacle de volupté !.... la baleine a cédé à la force de l'impreſſion...... empreintes délicieuſes, que je vous baiſe mille fois !.... Dieux : que ſera-ce quand ?.... Ah ! je crois déja ſentir ce tendre cœur battre ſous une heureuſe main. Julie ! ma charmante Julie !

je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu pénètres toute ma ſubſtance; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi! Qu'il eſt terrible à mon impatience!... O! viens, vole, ou je ſuis perdu.

QUEL bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me ſeroit horrible! Mon déſeſpoir ſeroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs! ô craintes! ô palpitations cruelles!....... on ouvre!......... on entre!........ c'eſt elle! c'eſt elle! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah! cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable.

LETTRE LV.

A JULIE.

O! mourons, ma douce amie! mourons, la bien-aimée de mon cœur! Que faire déſormais d'une jeuneſſe inſipide dont nous avons épuiſé tous les délices? Explique-moi, ſi tu le peux, ce que j'ai ſenti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaiſir, & croyois concevoir le bonheur. Ah! je n'avois ſenti qu'un vain ſonge, & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! mes ſens abuſoient mon ame groſſière; je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie! poſſeſſion délicieuſe, à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine! Non, ce ne ſont point ces tranſports que je regrette le plus: ah! non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour leſquelles

je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as ſi bien fait goûter. Rends-moi cet abattement ſi doux rempli par les effuſions de nos cœurs. Rends-moi ce ſommeil enchanteur trouvé ſur ton ſein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces ſoupirs entre-coupés, & ces douces larmes, & ces baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui.

DIS-MOI, Julie, toi qui, d'après ta propre ſenſibilité, ſais ſi bien juger de celle d'autrui ; crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te ſouvient-il de cette heure entiere, que nous paſſâmes à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible ; de cette heure, hélas! trop courte, dont une légère empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continue, univerſelle! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame ; il n'en ſortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant juge du changement étrange que j'éprouve ; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement (18). Julie, dis-moi donc ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus?

(18) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée? Examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour! ſi je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la jouiſſance ; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

Si je ne t'aime plus? Quel doute! Ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes eſpèces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe! ô mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurois peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime tes graces, qui règne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans; c'eſt lui qui, par ta ſeule préſence, communique aux autres cœurs, ſans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des tranſports, & toi de la paſſion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit, eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleſte; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule es propre à le ſentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chere coufine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au foir, ton ami eut avec Milord Édouard un démêlé qui peut devenir férieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit préfent, & qui, inquiet des fuites de cette affaire, eft venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux foupé chez Milord, & après une heure ou deux de mufique ils fe mirent à caufer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un feul verre, mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas fi fobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réferve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La converfation tomba naturellement fur ton compte; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaifent, les reçut avec fi peu d'aménité, qu'enfin Édouard, échauffé de punch & piqué de cette féchereffe, ofa dire, en fe plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas fi générale qu'on pourroit croire, & que tel, qui n'en difoit mot, n'étoit pas fi mal traité que lui. A l'inftant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce difcours avec un emportement infultant qui lui attira un démenti, & ils fauterent à leurs épées. Bomfton à demi-ivre fe donna, en courant, une entorfe qui le força de s'affeoir. Sa jambe enfla fur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les foins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui fe paffoit, il vit ton ami s'approcher, en fortant, de l'oreille de Milord Édouard, & il entendit qu'il lui difoit à demi-voix: *fi-tôt que vous ferez en état de fortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai foin de m'en informer. N'en prenez pas la peine,* lui dit Édouard, avec un fouris moqueur, *vous en faurez affez tôt. Nous verrons,* reprit froidement ton ami, & il fortit. M. d'Orbe, en te remettant cette lettre, t'expliquera le tout plus en détail. C'eft à ta prudence à te fuggérer des moyens d'étouffer cette fâcheufe

affaire,

affaire, ou à me prefcrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur eft à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter fur le fecret.

Tu te perds, ma chere ; il faut que mon amitié te le dife. L'engagement où tu vis ne peut refter long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eft un miracle de bonheur que, depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne fois pas encore le fujet des difcours publics. Tu le vas devenir, fi tu n'y prends garde ; tu le ferois déja, fi tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance fi générale à mal parler de toi, que c'eft un mauvais moyen de fe faire fête, & un très-sûr de fe faire haïr. Cependant tout a fon terme ; je tremble que celui du myftère ne foit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les foupçons de Milord Édouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chère enfant. Le guet dit, il y a quelque temps, avoir vû fortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureufement celui-ci fut des premiers ce difcours, il courut chez cet homme, & trouva le fecret de le faire taire ; mais qu'eft-ce qu'un pareil filence, finon le moyen d'accréditer des bruits fourdement répandus ? La défiance de ta mere augmente auffi de jour en jour : tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière affez dure, & fi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déja parlé à lui-même ; mais elle l'ofe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiffance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; fonge à toi tandis qu'il en eft temps encore. Écarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des foupçons naiffans, que fon abfence fera sûrement tomber ; car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans fix femaines, dans un mois, fera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réfulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de fa maifon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer : mais il faut commencer par vuider, de manière ou d'autre, l'affaire de Milord

Édouard, car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juſte refus, ſi tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me ſuis inſtruite avec ſoin de ce qui s'eſt paſſé entre vous & Milord Édouard. C'eſt ſur l'exacte connoiſſance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occaſion, d'après les ſentimens que vous profeſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

JE ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a, dans l'Europe, la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que, dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté, mais ſon courage, & que la bonne manière de ſe venger d'un brave qui vous inſulte, eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

COMMENÇONS par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours, où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout-à-l'heure : en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un

autre ne l'efface point, & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé; c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'aggresseur est le seul criminel, & où celui qui tue ou blesse, en se défendant, n'est point coupable de meurtre.

VENONS maintenant à moi; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Édouard, quoi qu'il ne fît que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion? Vous aggravez son outrage; vous prouvez qu'il avoit raison; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur, soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas un amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Édouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

VOILA des raisons trop solides pour que vous ayez rien, qui le puisse être, à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que, dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais: & que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

VOUS souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme, & le témoignage d'une ame adroite, & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable,

dont toutes les racines vont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement, périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre, prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte, ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & qu'elle raiſon peut la juſtifier? A ce compte un fripon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un fripon; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſi-tôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée; & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai? Ainſi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat; une ſalle d'armes eſt le ſiége de toute juſtice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé! Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes ſi j'exagère leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occaſion où vous mentiez en effet. Penſez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appellez le ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'arbitre des combats: viens ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge? Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur!

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de Héros. Les plus vaillans hommes de l'antiquité, ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles

par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grece, fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un temps ſont celles qu'exige le ſolide honneur? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la règle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe règle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où règne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue, & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

GARDEZ-VOUS donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode puiſſe fournir, ſi l'on veut, un ſupplément à la probité, partout où la probité règne, ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile? Et que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en furie infernale, une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends graces au moins à

celui qui ſonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

RENTREZ donc en vous-même, & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer, de propos délibéré, la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix? A plus forte raiſon contre leur défenſe. O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient. Ce mot de *vertu* n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

MAIS quels ſont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui, & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! Si le philoſophe & le ſage ſe règlent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave.

Ma verace valor, benche negletto,

E' di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire, & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint rien que d'en être digne: car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang; il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les recusent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous, ce qui rend cette modération si pénible à un

homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'EST par ces principes que vous devez concilier les éloges, que j'ai donné dans tous les temps à la véritable valeur, avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi;

dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-deſſus des événemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Telle eſt, mon ami, la ſorte de courage que j'ai ſouvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Édouard, votre honneur n'eſt point intéreſſé; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes; que cette voie n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion; qu'elle ne convient qu'à de mal-honnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément, aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne ſe battent point par honneur, mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens, auxquels on s'expoſe en la rejettant, ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs, & plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir, ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire, ni accepter un appel, ſans renoncer en même temps à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaira, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez que mon pere, dans ſa jeuneſſe, eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit ſon ami; ils ſe bat-

tirent à regret, l'insensé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit, son corps pâle & sanglant; il contemple en frémissant la plaie mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule; l'effroi le saisit, il s'écrie : ce cadavre affreux ne cesse de me poursuivre! Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté, m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre; & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent, par degrés, cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état? Réponds; veux-tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse?

P. S. J'emploie, dans cette lettre, une autorité à laquelle

jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai ; c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins jusques-là.

LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

CE n'est point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime.

CETTE lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé ; il est maître de mon cœur & de ma personne ; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui-même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je sais que sa valeur même le perdra ; je sais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré ; j'ai fait parler ma raison. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en sentois l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami ; mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non ; j'en jure par

l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; ſoyez témoin d'un ſerment qui ne ſera point vain ; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau, d'un ſeul coup, deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils, quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte, va livrer à d'éternelles douleurs !

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Édouard, que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreſſement ; il m'a paru ému en la liſant : il a rêvé quelque temps, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les affaires d'honneur ont leurs règles dont on ne peut ſe départir : vous avez vû ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci ; il faut qu'elle ſoit vuidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous ſaurez alors ma réſolution.* Je lui ai repréſenté que l'affaire s'étant paſſée entre nous, il ſeroit mieux qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête, quel peut être ſon biſarre deſſein ; quoi qu'il en ſoit, j'aurai

l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chere Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer, connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'ÉTOIS si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter; l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même : mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me démandois; l'accident de Milord Édouard, & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai néceſsaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'AVOIS repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vu entrer Milord Édouard sans épée, appuyé sur une canne; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrette-

ment. Je l'ai promis, ſans balancer; à peine avois-je achevé, que j'ai vu, avec l'étonnement que tu peux concevoir, Milord Édouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promeſſe, il m'a parlé dans ces termes : » je viens, Monſieur, rétracter hautement les diſcours injurieux que l'ivreſſe m'a fait tenir en votre » préſence : leur injuſtice les rend plus offenſans pour moi que pour » vous, & je m'en dois l'authentique déſaveu. Je me ſoumets à toute » la punition que vous voudrez m'impoſer, & je ne croirai mon » honneur rétabli que quand ma faute ſera réparée. A quelque prix » que ce ſoit, accordez-moi le pardon que je vous demande, & » me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit auſſi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuſe; & je ſais bien diſtinguer en vous les diſcours que le cœur dicte, de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils ſoient à jamais oubliés. A l'inſtant, je l'ai ſoutenu en ſe relevant, & nous nous ſommes embraſſés. Après cela Milord, ſe tournant vers les ſpectateurs, leur a dit : *Meſſieurs, je vous remercie de votre complaiſance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *ſentent que celui qui répare ainſi ſes torts, n'en ſait endurer de perſonne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Enſuite il nous a tous quatre invités à ſouper pour ce ſoir, & ces Meſſieurs ſont ſortis.

A peine avons-nous été ſeuls qu'il eſt revenu m'embraſſer d'une manière plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'aſſeyant à côté de moi : heureux mortel! s'eſt-il écrié, jouiſſez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie eſt à vous; puiſſiez-vous tous deux !.... Que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le ſens? Non, m'a-t-il dit en ſouriant : mais peu s'en eſt fallu que je ne le perdiſſe, & c'en étoit fait de moi, peut-être, ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en écrit jamais à d'autre homme (19) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſentis à ſa lecture! Je voyois une amante incomparable

(19) Il en faut, je penſe, excepter ſon pere.

vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

TANDIS que mon ame ſe livroit à ces réflexions amères, Édouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en diſoit plaiſoit à mon cœur, & n'excitoit plus ma jalouſie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'oſant te porter les excuſes qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme ſon repréſentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant, ſans la compromettre, m'adreſſer à ſa perſonne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les ſentimens dont on ne peut ſe défendre en te voyant avec trop de ſoin, mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inſpiré ni prétention ni eſpoir; il les a tous ſacrifiés aux nôtres à l'inſtant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eſt échappé, étoit l'effet du punch & non de la jalouſie. Il traite l'amour en philoſophe, qui croit ſon ame au-deſſus des paſſions : pour moi, je ſuis trompé s'il n'en a déja reſſenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie, & renoncer à elle, n'eſt pas une vertu d'homme.

IL a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami. J'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie; je remarquois ſur-tout l'impreſſion puiſſante que

tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zèlé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens, ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les sentimens suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes! Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les règles communes; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route, ni de la même espèce que celui des autres hommes: ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour, une émulation de vertu qui vous élève; & vous vaudriez moins l'un & l'autre, si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, osa-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'ignorance de son cœur;) l'amour passera, dit-il, & les vertus resteront. Ah! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie! le ciel n'en demandera pas davantage.

ENFIN je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

CET entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré. Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage; qu'il la falloit complette ou nulle; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez

ſortiez ſi net de la premiere affaire, qu'elle ne tente perſonne de vous en ſuſciter une ſeconde. Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt-à-dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur, comme vous, la néceſſité de châtier ſans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont beſoin de leçons, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu pluſieurs : mais en avoir une, eſt toujours une ſorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

VOILA l'abrégé de ma longue converſation avec Milord Édouard. J'ai cru néceſſaire de t'en rendre compte, afin que tu me preſcrives la manière dont je dois me comporter avec lui.

MAINTENANT que tu dois être tranquilliſée, chaſſe, je t'en conjure, les idées funeſtes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh ! ſi bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré... Eſpoir déja trop déçu, viendrois-tu m'abuſer encore ?... ô deſirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le ciel diſpoſe du reſte.

P. S. J'OUBLIOIS de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive reſter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue; car, quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie beſoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMENE demain Milord Édouard; que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur! quelle générosité! O que nous sommes petits devant lui! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins, s'il étoit plus tempérant; jamais homme sans défauts eût-il de grandes vertus?

MILLE angoisses de toute espece m'avoient jettée dans l'abattement; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs, elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus, & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

NE manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir long-temps. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble; vivons pour nous aimer. Ah! il falloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentimens nous sont communs, tu le sais bien; & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déja senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter;

ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ? Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

HIER après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai, par la suite du discours, qu'Édouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit ; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné, l'ame saine ; que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai, s'il le faut, jusqu'à la moitié. La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

LA-DESSUS ton pere s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi ! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous, peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un quidam sans asyle, & réduit à vivre d'aumônes ?.... Arrêtez,

interrompit Édouard ; vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les houbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même ? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ? Jugeons du passé par le présent ; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille, & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (20). On voit, je l'avoue, beaucoup, de mal-honnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un Gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger ; son pere les a portées gratuitement pour sa patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Édouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des

(20) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilège de n'être pas pendu.

pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la tyrannie & l'oppreſſion des peuples? Oſez-vous dans une République vous honorer d'un état deſtructeur des vertus de l'humanité? D'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme? Liſez les annales de votre patrie (21); en quoi votre Ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quel nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs? Les *Furſt*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils Gentilshommes? Quelle eſt donc cette gloire inſenſée dont vous faites tant de bruit? Celle de ſervir un homme & d'être à charge à l'État.

CONÇOIS, ma chère, ce que je ſouffrois de voir cet honnête homme nuire ainſi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit ſervir. En effet, ton pere, irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, ſe mit à les repouſſer par des perſonnalités. Il dit nettement à Milord Édouard que jamais homme de ſa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cauſe d'autrui, ajouta-t-il d'un ton bruſque; tout grand ſeigneur que vous êtes, je doute que vous puiſſiez bien défendre la vôtre ſur le ſujet en queſtion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, ſans ſavoir ſi vous-même ſeriez bon pour elle, & je connois aſſez la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la vôtre.

PARDIEU! dit Milord, quoi que vous penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince, mais ſes amis; ni les tyrans du peuple, mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons

(21) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suiſſe: c'eſt une conquête des Bernois; & ſes habitans ne ſont ni citoyens, ni libres, mais ſujets.

un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation ? le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté, mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même Législateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe : *Dieu & mon épée*, mais ſeulement *Dieu & mon droit.*

Voila, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'une autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet Ordre illuſtre, & je crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier : elle eſt noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter, avec rien pour mon beau-frere, celui que je vous propoſe pour gendre avec la moitié de mon bien.

Je connus, à la réplique de ton pere, que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir ; &, quoique pénétrée d'admiration pour la généroſité de Milord Édouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui, n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna, comme de raiſon, du parti de ſon beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis, s'ils fuſſent reſtés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que, les choſes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vît ſi

ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpèce d'affront à M. d'Orbe, dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Édouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux, pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Édouard, & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe, ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décèlent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public, la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation, c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit, avec plaiſir, l'union d'un ſi charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays & n'y eſt guères moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colère. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme, qu'il ne croit pas digne de ſon épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti; il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela; tandis qu'il en eſt temps encore, mets le ſceau de la prudence au myſtère de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille événemens peuvent, avec le temps, offrir des reſſources ineſpérées; mais quant à préſent, (je te le dit, & le répète plus fortement;) éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chère, est arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincelans, le visage enflammé, dans un état, en un mot, où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

IL commença par apostropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiscrettement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction Ma mere, qu'elle vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle; mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois au contraire qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez, ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre;



N. Le Mire, sculp.

ordre ; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

ALORS commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles, étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne couſine eût voulu être à cent pieds ſous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abuſée des meres, faiſant l'éloge de ſa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expreſſions offenſantes, & qui dans tout ſon emportement n'en laiſſe pas échapper une qui marque le moindre doute ſur la ſageſſe de celle que le remords déchire, & que la honte écraſe en ſa préſence. O quel incroyable tourment d'une conſcience avilie, de ſe reprocher des crimes que la colère & l'indignation ne pourroient ſoupçonner! Quel poids accablant & inſupportable que celui d'une fauſſe louange, & d'une eſtime que le cœur rejette en ſecret! Je m'en ſentois tellement oppreſſée, que, pour me délivrer d'un ſi cruel ſupplice, j'étois prête à tout avouer, ſi mon pere m'en eût laiſſé le temps ; mais l'impétuoſité de ſon emportement lui faiſoit redire cent fois les mêmes choſes, & changer à chaque inſtant de ſujet. Il remarqua ma contenance baſſe, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conſéquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes ſi odieux & ſi mépriſans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laiſſer pourſuivre ſans l'interrompre.

JE ne ſais, ma chere, où je trouvai tant de hardieſſe, & quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir & la modeſtie ; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſez rudement la peine. Au nom du ciel, lui dis-je, daignez-vous appaiſer; jamais un homme digne de tant d'injures, ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon pere qui crut ſentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un ſoufflet qui ne fut pas le ſeul ; & ſe livrant

à ſon tranſport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté; il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mere ſe fût jettée entre deux, m'eût couverte de ſon corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant, pour les éviter, je fis un faux pas, je tombai, & mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

ICI finit le triomphe de la colère, & commença celui de la nature. Ma chûte, mon ſang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreſſement, & m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légère contuſion au front, & ne ſaignois que du nez. Cependant, je vis, au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careſſes, la dignité paternelle ne ſouffroit pas un changement ſi bruſque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuſes, & je voyois ſi bien, aux regards qu'il jettoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreſſée. Non, ma chere, il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre pere, qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un pere ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

IL étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre; & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon déſordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas! cette pauvre maman! déja languiſſante & valétudinaire, elle ſe feroit bien paſſée d'une pareille ſcène, & n'avoit guères moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat, pour dire à ma mere de m'en ſervir; & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de me nommer ſa fille, & non pas Julie, comme à l'ordinaire.

APRÈS le ſouper, l'air ſe trouva ſi froid, que ma mere fit faire

du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de temps en temps ses bras se presser contre mes flancs, avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quel mauvaise honte empêchoit ses bras paternels, de se livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille, ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-temps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jettai, pour me retenir, un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis, à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence! tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scène de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte m'ayant retenu au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois, en m'appellant sa chere fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela, prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier, & m'a ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Édouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer; mais quand je n'aurois perſonne en vue, & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sûreté de la ſienne, que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais, ſur-tout à préſent, pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, & preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah! ma couſine, quels monſtres d'enfer ſont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature!

Voila, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi; mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux, avec plus de regret ſur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle, dis-le-moi ſi tu l'oſes; le temps de l'amour ſeroit-il paſſé, & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain. Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit, & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de

me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne, & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi ; je remets mon ſort en tes mains ; quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort, s'il faut que je meure : mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laiſſe ! Auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée ! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénètre le tien de la tendre commiſération de l'amour ; conſole un infortuné ! Dis-lui cent fois...... Ah ! dis-lui...... Ne crois-tu pas, ma chere amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en ſuis ſûre ; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée ; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander, en mon nom, amour & fidélité : encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames ? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpere, & que, ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour ; car je le ſens, ma couſine, il guérira de manière ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps ſéparés.

P. S. APRÈS ma lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal, que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même.... je crains.... ah ! ma chere ! je crains bien que ma chûte d'hier,

n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même temps.

LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin, l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaiſir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'eſpere, vous le ſavez, d'y trouver auſſi le mien; l'eſtime & l'amitié vous ſont acquiſes, & tout ce que mon cœur peut nourrir de ſentimens plus tendres eſt encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je ſuis en femme une eſpèce de monſtre, & je ne ſais par quelle biſarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi ſur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'eſt plus chere que vous, vous n'en faites que rire; & cependant rien n'eſt plus vrai. Julie le ſent ſi bien qu'elle eſt plus jalouſe pour vous que vous-même, & que, tandis que vous paroiſſez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas aſſez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui eſt cher, que ſon amant & vous, êtes à-peu-près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle eſt plus vive; je crois ſentir un peu d'amour pour vous, mais il eſt plus poſé. Quoique tout cela pût paroître aſſez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne penſe pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

QUE les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouir, & que notre contentement a mauvaiſe grace, tandis que nos amis ſont au déſeſpoir! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent; voici l'inſtant, peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert, étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la dernière fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune: dans la

ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas ! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

JE compte ſur vous en cette occaſion, & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zèle de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Édouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'ESPERE beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger que courent ſa vie & ſon honneur, ſont des motifs auxquels il ne réſiſtera pas. Quoi qu'il en ſoit, je vous déclare qu'il ne ſera point queſtion de noce entre nous, que Julie ne ſoit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroſeront le nœud qui doit nous unir. Ainſi, Monſieur, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occaſion avec votre générosité ; & ce n'eſt pas ici tellement l'affaire d'autrui, que ce ne ſoit auſſi la vôtre.

LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT est fait; &, malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considère, en frémissant, les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le ciel, trop aveugle amante, ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

JE voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puisqu'il le faut; mais prends courage & tiens-toi ferme.

TOUTES les mesures que j'avois prises, & dont je te rendis compte hier, ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Édouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela, & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zèle inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire, à son insu, les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit

ſeroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, & propoſa de l'emmener d'abord, ſous un autre prétexte, pour le déterminer plus à loiſir. Cet expédient ne me parut pas aſſez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'expoſer loin de nous au premier effet d'un déſeſpoir, qui pouvoit plus aiſément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raiſon, la propoſition qu'il fit de lui parler lui-même, & d'obtenir ſon conſentement. Je prévoyois que cette négociation ſeroit délicate, & je n'en voulus charger que moi ſeule; car je connois plus ſûrement les endroits ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il règne toujours entre hommes une ſéchereſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux, les diſcours d'un homme ſenſible, qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'ENGAGEAI donc Milord Édouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage, ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légère ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zèle, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu: car, quoiqu'au fond je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie parliere, je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe, vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec

eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme ſi particulier, eſt une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave. Il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin, peut-être, de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'AI paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocens de notre premiere jeuneſſe, la douceur d'une ancienne familiarité, la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi, par la difficulté qu'il avoit de te voir, tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſéparation. Je ſentois que j'allois perdre, avec la moitié de toi-même, une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître ſans effroi celui qui devoit décider de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à réfléchir ſur l'impreſſion qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure eſt venue, & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta ſcène avec ton pere, il avoit ſu que tu étois malade, & Milord Édouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus les détails, je lui ai dit auſſi-tôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait

des réponſes ſuccintes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'AI commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Grace au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par degrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagination fougueuſe, qui, ſur un mot, porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime ſoit un effort au-deſſus de l'humanité ? A l'inſtant il s'eſt levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à ſon front ainſi jointes : je vous entends, s'eſt-il écrié, Julie eſt morte. Julie eſt morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le ſens à vos ſoins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

QUOIQU'EFFRAYÉE d'un mouvement ſi ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire, l'avoient pu jetter dans de fauſſes allarmes. Je voyois bien auſſi quel parti je pouvois tirer de ſon erreur en l'y laiſſant quelques inſtans ; mais je n'ai pu me réſoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eſt ſi affreuſe, qu'il n'y en a point qui ne ſoit douce à lui ſubſtituer, & je me ſuis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit, mais elle vit & vous aime. Ah ! ſi Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque choſe à vous dire ? Rendez grace au ciel qui ſauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit ſi étonné, ſi ſaiſi, ſi égaré, qu'après l'avoir fait raſſeoir, j'ai eu le temps de lui détailler par

ordre, tout ce qu'il falloit qu'il sût, & j'ai fait valoir, de mon mieux, les procédés de Milord Édouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

VOILA, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir ; ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

IL m'écoutoit sans m'interrompre ; mais si-tôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage ; son œil morne & sa contenance effarée annonçoient l'abattement de son cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir ! m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : ah ! qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse.... s'il est possi-

ble. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir. Hélas! vos adieux ſont faits, & vous êtes déja ſéparés! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant ; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif ; tremblez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une eſpèce de fureur, je partirois ſans la revoir! Quoi! je ne la verrois plus! Non, non, nous péririons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi! je ne la verrai plus!* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Penſez-vous qu'elle pût ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle préfere ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpere, puiſqu'elle conſent à vivre : croyez que les ſoins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne ſemble, & qu'elle ne ſe reſpecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres eſpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les ſiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes ſembloit diſtiller un baume ſalutaire ſur ſa bleſſure envenimée. J'ai vu ſes regards s'adoucir & ſes yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendriſſement ſuccéder par degrés au déſeſpoir ; mais ces derniers mots ſi touchans, tels que ton cœur les ſait dire, *nous ne vivrons pas long-temps ſéparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baiſant la lettre ; nous ne vivrons pas long-temps ſéparés ; le ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'ÉTOIT-LA l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſéche & ſombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit; mais ſi-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le déſeſpoir. Dans cet inſtant il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur; il a diſparu comme un ſonge qui n'eut jamais de réalité.

IL me reſtoit à exécuter la derniere partie de ta commiſſion, & je n'ai pas cru, qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif, ni myſtère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce léger ſujet pour éluder celle qui pourroit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-temps il ne fût pas plus ſoigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de ſe conſerver pour toi, de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger à cet effet du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a paru ni humilié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranſports, mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre à Grandſon (22), reſte de ſon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poſſédé de ſa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des reſſources. Je ſerai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverſion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près

(22) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qu'il ſera dit ci-après n'avoir encore que 24 ans, a pu vendre une maiſon, n'étant pas majeur. Ces lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités, que je n'en parlerai plus; il ſuffit d'en avoir averti.

l'ufage que Julie fait de fon fuperflu, je le regarde comme le tréfor facré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé fon voyage du Valais, ta lettre & la précifion de tes ordres. Les mêmes raifons fubfiftent.... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laiffe donc refter, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refufe, que me fera-t-elle de pis?....... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle eft prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me féparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ferrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire, d'un air riant; vous avez encore befoin d'un tuteur; & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci; & pour en difpofer à propos dans le commerce que nous allons avoir enfemble, je veux être inftruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainfi fes idées funeftes par celle d'une correfpondance familiere continuée entre nous; & cette ame fimple, qui ne cherche, pour ainfi dire, qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aifément le change. Nous nous fommes enfuite ajuftés pour les adreffes des lettres, & comme ces mefures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jufqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait figne que tout étoit prêt.

TON ami a facilement compris de quoi il s'agiffoit : il a inftamment demandé à t'écrire, mais je me fuis gardé de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriffement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine feroit-il au milieu de fa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais font dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere ftation, d'où vous pourrez lui écrire à votre aife. En difant cela, j'ai fait figne à M. d'Orbe; je me fuis avancée, & le cœur gros de fanglots, j'ai collé mon vifage fur le fien; je n'ai plus fu ce qu'il devenoit; les larmes m'offufquoient la vue, ma tête commençoit à fe perdre, & il étoit temps que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le paillier pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jetter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scène à toute la maison.

A quelques instans de-là M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit; ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Édouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré; *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

LETTRE LXVI.

A JULIE (23).

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre; je ne sais par où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps, où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés. Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux

(23) Je n'ai guères besoin, je crois, d'avertir que les deux amans séparés ne font que déraisonner & battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

yeux daigneront-ils les parcourir? Les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel! de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misère! Hélas! je commençois d'exister, & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raison; je remplirois les devoirs d'un homme, & semerois, peut-être de quelques vertus, mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue, & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non; que le ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que pour toi: suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Tou-

jours ce cœur infortuné ſera ton ſanctuaire inviolable, d'où le ſort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je ſuis mort au bonheur, je ne le ſuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eſt invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

MAIS toi, Julie, ô toi qui ſus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs céleſtes que toi ſeule étoit capable de ſentir & de rendre? Tu me chaſſes ſans pitié; tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah! Julie! crois-moi; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien. Mille t'adoreront, ſans doute; le mien ſeul te ſavoit aimer.

RÉPONDS-MOI maintenant, amante abuſée ou trompeuſe; que ſont devenus ces projets formés avec tant de myſtère? Où ſont ces vaines eſpérances, dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive, & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéiſſance, de docilité, de diſcrétion? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes? J'ai tout fait pour te plaire, & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié; rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du ciel, j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres.... Hélas! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des plai-

ſirs aux regrets éternels. Je touche encore au bonheur qui m'échappe.... j'y touche encore & le perds pour jamais!..... Ah! ſi je le pouvois croire! ſi les reſtes d'une eſpérance vaine ne ſoutenoient..... O rochers de Meillerie que mon œil égaré meſura tant de fois, que ne ſervîtes-vous mon déſeſpoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas ſenti le prix.

LETTRE LXVII.

DE MILORD ÉDOUARD A CLAIRE.

NOUS arrivons à Beſançon, & mon premier ſoin eſt de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'eſt fait, ſinon paiſiblement, du moins ſans accident, & votre ami eſt auſſi ſain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auſſi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une ſorte de tranquillité. Il a honte de ſon état, & ſe contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ſes ſecrettes agitations, & ſi je feins de m'y tromper, c'eſt pour le laiſſer aux priſes avec lui-même, & occuper ainſi une partie des forces de ſon ame à réprimer l'effet de l'autre.

IL fut fort abattu la premiere journée: je la fis courte, voyant que la viteſſe de notre marche irritoit ſa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui; les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles; mais la triſteſſe & le ſilence ſont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va ſuccéder infailliblement à cette léthargie: à la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un ſouris amer? Pourquoi reſtons-nous un moment ſi près d'elle? Le ſoir il affecta de parler beaucoup, ſans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queſtions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut ſavoir ſi nous étions déja ſur terre de France, & puis il demanda ſi nous arriverions bientôt à

Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons, sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entière.

L'EMPORTEMENT qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir; & quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

JE me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié, qui n'y sera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut guères s'occuper fortement & long-temps d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie, doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'OSE compter aussi sur son cœur; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un temps, pour toujours, peut-être, une partie de ses facultés; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse; car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

SOYEZ-EN sûre, aimable Claire; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné; non par un sentiment de commisération, qui peut n'être qu'une foiblesse; mais par la con-

ſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la manière la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces, & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumière ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui: Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre, ainſi que le plus ſacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun qui ſait commander aux cœurs, & qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (24).

QUE ſignifie ce ſacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choiſit mal; le pere qui n'a de règle que l'opinion, choiſit plus mal encore. Qu'une fille manque de raiſon, d'expérience, pour juger de la ſageſſe & des mœurs, un bon pere y doit ſuppléer ſans doute. Son

(24) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, ſans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui ſont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider, au Parlement de Paris, une cauſe célèbre, où l'honneur du rang attaquoit inſolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere gagna ſon procès, oſa déshériter ſon fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne ſauroit dire à quel point, dans ce pays ſi galant, les femmes ſont tyranniſées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent ſi cruellement par leurs mœurs?

droit, ſon devoir même eſt de dire ; ma fille, c'eſt un honnête homme, ou, c'eſt un fripon ; c'eſt un homme de ſens, ou, c'eſt un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainſi l'ordre de la ſociété, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang ſe règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix ; voilà le véritable ordre ſocial : ceux qui le règlent par la naiſſance ou par les richeſſes, ſont les vrais perturbateurs de cet ordre : ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés ; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire, vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maitreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union, qu'a formé la ſageſſe, doit croître avec l'âge, & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacles à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels, malgré lui, pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'EXEMPLE de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour nerégne pas, la raiſon choiſira ſeule; c'eſt le cas où vous êtes; ſi l'amour régne, la nature a déja choiſi; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

QUOIQUE l'hyver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai au moins de faire qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon, que par l'organe du ſentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie, ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

I.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? Cœur pitoyable! raſſurez-vous. Je me porte bien.... je ne ſouffre pas.... je vis encore.... je penſe à vous.... je penſe au temps où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu ſerré.... la voiture m'étourdit.... je ne pourrai long-temps vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force.... ou n'en aurai-je plus beſoin....

II.

Ou m'entraînent ces chevaux avec tant de vîteſſe ? Où me conduit avec tant de zèle cet homme qui ſe dit mon ami ? Eſt-ce loin de toi, Julie ? Eſt-ce par ton ordre ? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas ?.... Ah ! fille inſenſée !... je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous eu peur, cruels, que je ne coure pas aſſez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! eſt-ce-là votre accord ? Sont-ce-là vos bienfaits ?.....

III.

As-tu bien conſulté ton cœur, en me chaſſant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais.... Non, non, ce tendre cœur m'aime ; je le ſais bien. Malgré le ſort, malgré lui-même, il m'aimera juſqu'au tombeau...... Je le vois, tu t'es laiſſé ſuggérer (25)..... quel repentir éternel tu te prépares !.... hélas ! il ſera trop tard.... Quoi ! tu pourrois oublier.... quoi ! je t'aurois mal connue !....... Ah ! ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à.... Écoute, il en eſt temps encore.... Tu m'as chaſſé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent.... Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être ;.... nous le ſerons.... Ah ! l'air emporte mes plaintes !.... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle..... vivre loin d'elle !.....

(25) La ſuite montre que ces ſoupçons tomboient ſur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

LETTRE

LETTRE LXVIII.

DE MILORD ÉDOUARD A JULIE.

VOTRE cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

JE connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué, dont on puisse, au premier coup-d'œil, assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est par cela même qui vous distingue, qu'il est possible de vous distinguer, & que les traits d'un modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la considérer long-temps pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif, que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami ; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous ; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai

jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentimens. Je connus que je n'étois point jaloux, ni par conſéquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne ſeroit pas digne de vous.

DÈS ce moment je pris, pour votre bonheur mutuel, un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiſcrette, dont le mauvais ſuccès n'eſt qu'une raiſon de plus pour exciter mon zèle. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

SONDEZ bien votre cœur, ô Julie! & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré? Il fut un temps, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais ſi Julie pure & chaſte a pourtant ſuccombé, comment ſe relevera-t-elle après ſa chûte? Comment réſiſtera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuſe image de tous les plaiſirs paſſés? Jeune amante, ne vous en impoſez plus, & renoncez à la confiance qui vous a ſéduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous ſerez avilie & vaincue, & le ſentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corroſive; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion ſans effacer à la fois tous les ſentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous reſtera plus d'amour, il ne vous reſtera plus rien d'eſtimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une ſeule choſe, Julie; c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui nous reſte; profitez-en, tandis qu'il eſt temps encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le ciel vous fit dépoſitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'AI, dans le Duché d'YORCK, une terre aſſez conſidérable, qui fut long-temps le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & commode; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe, qui paſſe au bout du parc, offre à la

fois une perſpective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entretien du maître, & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrite avec des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui; c'eſt-là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

VENEZ, modèle unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidele, prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'aſyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ſerrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer, de l'exemple de vos vertus, un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais, dans les ſentimens qui vous uniſſent, le bonheur des ames pures: puiſſe le ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble; puiſſiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfans; puiſſent nos neveux, en parcourant avec un charme ſecret, ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur: *ce fut ici l'aſyle de l'innocence; ce fut ici la demeure de deux amans!*

VOTRE ſort eſt entre vos mains, Julie; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge auſſi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à

toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche, ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle, que ſous ſa conduite de votre époux.

Je vous laiſſe à vos réflexions : mais je vous le répete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules, qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera, ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entrainera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénère quelquefois en timidité: vous ſerez ſacrifiée à la chimère des conditions (26). Il faudra contracter un engagement déſavoué par le cœur. L'approbation publique ſera démentie inceſſamment par le cri de la conſcience : vous ſerez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire, en un inſtant, tout l'effet de mes ſoins.

LETTRE LXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

Ô Ma chere! dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumière de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie, & toujours vaincue, je ne fais

(26) La chimère des conditions! C'eſt un Pair d'Angleterre qui parle ainſi; & tout ceci ne ſeroit pas une fiction! Lecteur, qu'en dites-vous?

que flotter entre des paſſions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que, ſi je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel époux mon pere me deſtine; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés. Veux-je être vertueuſe : l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur : qui préférer d'un amant ou d'un pere? Hélas! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir; en me ſacrifiant au devoir, je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

AH! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource, & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidère aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis! tu viens de voir, au prix du bonheur de ma vie, ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puiſque tu as commencé; ſupplée à mon courage abattu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

RELIS la lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon ange. Ah! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore. Douce & raviſſante union des ames, délices inexprimables, même au ſein des remords; Dieu! que ſeriez-vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence ſeroient encore en mon pouvoir! Quoi! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de ſa tendreſſe!.... & j'héſite un ſeul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre! & je ne ſuis pas déja femme vertueuſe, & chaſte mere de famille!... Oh! que les auteurs

de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement? Que ne peuvent-ils être témoins de la manière dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi!.... Et les tiens, fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre.... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays: déshonorer sa famille, abandonner à la fois, pere, mere, amis, parens & toi-même! & toi, ma douce amie! & toi, la bien-aimée de mon cœur! toi, dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir! ah! non: que jamais..... Que de tourmens déchirent ta malheureuse amie! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.

LETTRE LXX.

RÉPONSE.

Tes perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie, je les ai prévues, & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis appaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoit, peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la na-

ture l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe tait ou s'oppoſe à lui-même ; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni reſter indéciſe, ni bien choiſir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur. Je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien, par ce qu'il me coûte, que ce ſera le dernier ; mais je trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule règle à ſuivre, eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le temps. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime, connoît ces timides précautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme auſſi froid que M. de Wolmar s'attendriſſe en te voyant, pour la premiere fois de ſa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu ſois chere à mon pere, cet homme ſi peu ſenſible, autant & plus, peut-être, que ſes propres enfans ; que les amis, les connoiſſances, les domeſtiques, les voiſins & toute une ville entière, t'adorent de concert, & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chere, un concours moins vraiſemblable, & qui n'auroit point lieu, s'il n'avoit en ta perſonne quelque cauſe particulière. Sais-tu bien quelle eſt cette cauſe ? Ce n'eſt ni ta beauté, ni ton eſprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de

plaire : mais c'eſt cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réſiſter à tout, hors à la bienveillance : il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi ; pluſieurs ont autant de graces ; toi ſeule as, avec les graces, je ne ſais quoi de plus ſéduiſant qui ne plaît pas ſeulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche, le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec ſurpriſe, l'incroyable affection de Milord Édouard pour ton ami ; tu vois ſon zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ſes offres généreuſes ; tu les attribues à la ſeule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante couſine ! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Édouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais, crois-moi, ce zèle, tout pur qu'il eſt, ſeroit moins ardent, ſi, dans la même circonſtance, il s'adreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami, qui, ſans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement, ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voila ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphère d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte : on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi, ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils ſeront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, couſine ; à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs, avec des tempéramens contraires, unit à toi dès l'enfance.

Congiunti

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma'l pensier più conforme.

QUE penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie, que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas, dans mon cœur attendri, le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune? & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse? Ce moment fut critique, ma Julie; je sais ce que vaut, dans ton cœur modeste, le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente, si j'eusse été ton amie à demi, & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

QU'EST-CE qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour; c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes. Or, si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette division seroit déja faite; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-temps à se louer de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plût au ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure, j'en puis avoir tant qu'il

me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse; car enfin les charmes de ton visage, n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guères à faire peur pour mon compte: mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison: mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même temps pour ton amie, & quel que soit ton destin, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je quitte un pere assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendresse: car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure? *Manco male*, ma chere; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement

pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnéte-homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe? En vérité je ne le ſens guères à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari; & de ceux-là, libre encore, & paſſable comme je ſuis, j'en puis trouver un par tout le monde.

PRENDS bien garde, couſine, que, quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance: je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelque lien à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ſerai pas en tout indigne de toi.

LETTRE LXXI.

DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

VOTRE lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami, que vous daignez protéger, n'y ſera pas moins ſenſible*, quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bien-

ſaiſantes. Nous ne ſavons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

QU'IL me ſeroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refuſé! Mais, Milord, je le vois avec déſeſpoir, elle trompe vos bons deſſeins; mon ſort cruel l'emporte ſur votre zèle, & la douce image des biens que vous m'offrez, ne ſert qu'à m'en rendre la privation plus ſenſible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans perſécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union ſolemnelle, & je ſais que ſous votre garde, j'échapperois aiſément aux pourſuites d'une famille irritée. C'eſt beaucoup pour l'amour, eſt-ce aſſez pour la félicité? Non; ſi vous voulez que je ſois paiſible & contente, donnez-moi quelque aſyle plus sûr encore, où l'on puiſſe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos beſoins, &, par une généroſité ſans exemple, vous vous privez, pour notre entretien, d'une partie des biens deſtinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah! Milord! ſerai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

VOILA la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au déſeſpoir? Hélas! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il, avec tant de ſoin, les bornes de la reconnoiſſance? N'eſt-pas être déja coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir; & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui? moi j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plai-

ſir qu'en moi ſeule; un pere preſque ſexagénaire, une mere toujours languiſſante ! Moi, leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt temps de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigué ! Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ! La terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation, & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore. Non, Milord ; la vertu que j'abandonnai, m'abandonne à ſon tour, & ne dit plus rien à mon cœur : mais cette idée horrible me parle à ſa place ; elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin, qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue ; je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié : ne ſentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conſeiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti eſt pris ; mes parens me rendront malheureuſe, je le ſais bien ; mais il me ſera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce chimère d'une ame ſenſible, félicité ſi charmante & ſi deſirée ; va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins, mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez ; ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentiment qui caractériſe les ames nobles,

& c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire ; s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

NON, non ; cette affection ſecrette qui prévint en vous une eſtime éclairée, ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous avez fait pour lui, ſans le bien connoître ; vous ferez plus encore, s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere ; c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah ! Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage !

LETTRE LXXII.

DE JULIE.

ET toi auſſi, mon doux ami ! & toi, l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe ! j'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés ; je les aurois ſupportés avec patience : mais toi pour qui je les ſouffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me ſont ſeuls inſupportables ; & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines, par celui qui devoit me les rendre cheres. Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouiſſent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes amères en me diſant : je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne ; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux ; mille ennuis m'aſſiegent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes : vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit ! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu ? Où ſont ces fieres

maximes ? Qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes ? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maîtreſſe ? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite, qu'un homme ſans courage, amolli par les plaiſirs; qu'un cœur lâche, abattu par le premier revers; qu'un inſenſé, qui renonce à la raiſon ſitôt qu'il a beſoin d'elle ? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe ?

REGARDE à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abaiſſe juſqu'à la cruauté! tu m'oſes faire des reproches! tu t'oſes plaindre de moi!.... de ta Julie!... barbare!.... Comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager ? Ah! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable!.... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet inſtant même où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colère que j'éprouvai de ma vie.

PEUX-TU t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi ? Que tu rougirois de tes duretés, ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances! Quelque jour, j'oſe m'en flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre, il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

JE t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire ? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe ? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre ? *Eſperes*-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon

déshonneur? Viens, cruel, si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation, avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer, à la face du ciel & des hommes, tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

FINISSONS pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont insupportables. O Dieu! comment peut-on se quereller quand on s'aime, & perdre, à se tourmenter l'un l'autre, des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas? Plaignons-nous du sort, & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés! Combien, si tu partageois mes maux, ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

TU trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre. Dans la force des passions affecter d'être insensible; en proie à mille peines, paroître joyeuse & contente; avoir l'air serein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent; être fausse par devoir, & mentir par modestie: voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échappe à l'esclavage; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le

ciel n'impoſe pas, on n'aſſervit qu'un corps ſans ame : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité.... Il en eſt de plus ſages.... ah ! je le ſais : elles n'ont point aimé. Qu'elles ſont heureuſes !.... Elles réſiſtent.... J'ai voulu réſiſter..... Elles ſont plus vertueuſes..... Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus ?..... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole !...... mais moi, que vais-je devenir ?.... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me conſolera donc dans mes peines ? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui, pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables ! Où trouverai-je aſſez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je cede ? Où trouverai-je aſſez de force pour réſiſter dans l'abattement où je ſuis ? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déja ſentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiſſant déchirer mon cœur. Privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir ; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai rien fait que nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie, eſt ſans dédommagement.

C'EST à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le temps même, qui guérit tout, ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes : mais toi, qui n'a nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens ; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur, & jouis au moins de tes premières vertus, comment t'oſes-tu dégrader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux ? N'eſt-ce pas aſſez du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune, & ſois

homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aie ceſſé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

NON, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déja déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image régne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

HEUREUX dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le ciel, dans ton malheur, te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux, qui daigne, aux dépens de ſon repos, prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE LXXIII.

DE CLAIRE.

VOUS avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt? Et parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. O que de pareils amans ſont

à craindre ! & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; ç'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible ; vous lui devez les plus tendres conſolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi, qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juſte ; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Édouard ; je vous ai empêché d'être heureux : mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le vôtre ; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parens à la honte & au déſeſpoir, & j'ai peine à comprendre, par rapport à vous-même, quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du ſien.

Quoi qu'il en ſoit, voilà ma conduite & mes torts, & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule ; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque manière que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous ; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a toujours guidée, me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois, ce me ſemble, vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de

Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE LXXIV.

DE MILORD ÉDOUARD A JULIE.

NOUS l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche, lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare, qu'à celui qui les pardonne.

J'AI profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſſaires avant de nous ſéparer : car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théatre digne des grands talens, & où leur carrière eſt la plus étendue. (27) Les ſiens ſont ſupé-

(27) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va guères demander aux autres, l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? Dans quel pays, hors le leur, vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

rieurs à bien des égards, & je ne désespere pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès, on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'AI écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, & le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, sur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE LXXV.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant ; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité ; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou com-

ment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle que je ne ſuis pas digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rampant & ſi bas! Qu'elle doit de dédain & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante couſine (28), connoiſſez mon crime & mon repentir; ſoyez mon juge & que je meure; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort, daigne encore en être l'arbitre.

JE ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie; & l'amertume de ce ſentiment, jointe à l'étonnante générosité de Milord Édouard, me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

EN rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Milord avec le Baron d'Étange; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté; la querelle qui en dériva; la défenſe de me voir; la réſolution priſe de me faire partir; la diligence & le ſecret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené; tout me ſembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie; & le retour que je ſavois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit, ſelon moi, de me déceler le but de ſes ſoins. Je réſolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deſſein je me bornai à examiner les choſes avec

(28) A l'imitation de Julie, il l'appelloit ma couſine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit mon ami.



J. M. Moreau le Jne del. 1774 N. De Launay sculp.

plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules ſoupçons, & le zèle de l'humanité ne lui inſpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalouſie ne tirât quelque indice de trahiſon. A Beſançon je ſus qu'il avoit écrit à Julie ſans me communiquer ſa lettre, ſans m'en parler. Je me tins alors ſuffiſamment convaincu, & je n'attendis que la réponſe, dont j'eſpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciſſement que je méditois.

HIER au ſoir nous rentrâmes aſſez tard, & je ſus qu'il y avoit un paquet venu de Suiſſe, dont il ne me parla point en nous ſéparant. Je lui laiſſai le temps de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah! Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe. . . . . je reſpecte votre vertu. . . . mais je plains votre erreur. . . . . A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne ſouillerai point ce papier, ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma couſine! c'eſt-là ſur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles, quand ils veulent écouter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire: mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſſeins ſecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois ſans ceſſe, lui firent connoître enfin le ſujet de ma fureur. Il ſourit; puis il me dit froidement: vous avez perdu la raiſon, & je ne me bats point contre un inſenſé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux; eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir? Je ſentis dans l'accent de ce diſcours je ne ſais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le ſon de ſa voix me remua le cœur; je n'eus pas jetté les yeux ſur les ſiens que tous mes ſoupçons ſe diſſiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

IL s'apperçut à l'inſtant de ce changement; il me tendit la main.

Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eût précédé ma juſtification ; je ne vous aurois vu de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire; mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi, le lui fit exiger d'un ton d'autorité, que, malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'appuyoit que trop.

IMAGINEZ en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'oſois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regret & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il faſſe déſormais ce qu'il lui plaira ! ſon ame ſublime eſt au-deſſus de celle des hommes, & il n'eſt pas plus permis de réſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

ENSUITE il me remit les deux lettres qui s'adreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la ſienne, & d'être inſtruit de la réſolution de votre couſine. Je vis, en les liſant, quelle amante & quelle amie le ciel m'a données ; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites; quelle eſt donc cette mortelle unique, dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles, ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle ! & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe, ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature, me déſole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

ET vous, digne & charmante couſine ; vous, unique & parfait

fait modèle d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre, oſeront traiter de chimere: ah ! ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours ; ce fantôme qui n'eſt qu'un ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions, & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les deſire plus ardemment & en a plus beſoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens ranimer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brûlé; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter ſans ceſſe. O chere amante dont je dois honorer le choix ! ô mes amis dont je veux recouvrer l'eſtime ! mon ame ſe réveille & reprend dans les vôtres ſa force & ſa vie. Le chaſte amour & l'amitié ſublime me rendront le courage qu'un lâche déſeſpoir fut prêt à m'ôter : les pures ſentimens de mon cœur me tiendront lieu de ſageſſe ; je ſerai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chûte, ſi je puis m'en relever un inſtant. Je ne ſais, ni ne veux ſavoir quel ſort le ciel me réſerve ; quel qu'il puiſſe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi, me ſervira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas aſſez vécu pour mon bonheur ? C'eſt maintenant pour ſa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour en les admirant : pouvoit-il moins faire ? il fut aimé de Julie.

P. S. Des nœuds abhorrés, & *peut-être inévitables !* que ſignifient ces mots ? Ils ſont dans ſa lettre. Claire, je m'attends à tout; je ſuis réſigné, prêt à ſupporter mon ſort. Mais ces mots. . . jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE LXXVI.

DE JULIE.

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore! Hélas! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennui & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

MON ami, quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment, qui convient au courage d'un homme! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource, qui pouvoit nous reſter dans l'uſage des tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le ciel t'a donné; ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience, que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi; tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi; vois quel ſuccès tu dois eſpérer dans une carrière où tout concourt à favoriſer ton zèle. Le ciel t'a prodigué ſes dons; ton heureux naturel, cultivé par ton goût, t'a

doué de tous les talens : à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans :

Frutto ſenile in ſu'l giovenil fiore.

L'ÉTUDE n'a point émouſſé ta vivacité, ni appéſanti ta perſonne : la fade galanterie n'a point rétréci ton eſprit, ni hébété ta raiſon. L'ardent amour, en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le pere, t'a donné cette élévation d'idée & cette juſteſſe de ſens (29) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur j'ai vu ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune, & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit, pour obtenir les honneurs du monde, que d'y daigner prétendre, & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zèle dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami! tu vas t'éloigner de moi! ..... O mon bien-aimé! tu vas fuir ta Julie! ..... Il le faut; il faut nous ſéparer ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre, eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chere idée t'animer, te conſoler durant cette amère & longue ſéparation ! puiſſe-t-elle te donner cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & dompte la fortune ! Hélas! le monde & les affaires ſeront pour toi des diſtractions continuelles, & feront une utile diverſion aux peines de l'abſence. Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule ou livrée aux perſécutions : & tout me forcera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi, avec mes propres maux, je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer!

JE frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah! mon

(29) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

ami! pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'eſt pas à moi, jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Milord Édouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que, ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtiles que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais ſentis ni donnés! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame; c'eſt-là que tu trouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus; c'eſt-là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe, ſans pouvoir jamais l'effacer (30) Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu? Songe à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſeras-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes deſirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point, & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus

(30) La véritable philoſophie des amans, eſt celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

de plaiſir ? Deſquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois, au fond de ton cœur, la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce ſentiment fût particulier à toi ſeul ; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

PARDONNE-MOI ces tranſports, mon aimable ami ; tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour, dont je les tiens, à te les rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu ſais dire. S'il n'eſt pas queſtion d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer ſon pays, être intègre & courageux, tenir ſa foi, même aux dépens de ſa vie. Les vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même, & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'Univers. Tu ſentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime ; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même ?

JE ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des piéges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats : mais je crains les maximes & les leçons du monde, je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice ; je crains les ſophiſmes

adroits dont il se colore : je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner, si notre union n'en pouvoit être le fruit.

JE t'avertis, mon ami, de ces dangers ; ta sagesse fera le reste ; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir sû les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fières erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet desiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un & de l'autre ; & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre, à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête ; n'écoute que tes propres desirs ; ne suis que tes inclinations naturelles ; songe sur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux ; que le charme du beau moral s'efface

dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point; car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentimens sublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle : si-tôt qu'il s'éteint, elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous si nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, & pourrois-tu te résoudre, à trainer sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge, encore plus que ton mérite, tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs : tu les goûteras séparés de lui, & ne les pourras reconnoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver, auprès d'une autre, ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré toi. Mon image, cent fois plus belle que je ne fus jamais, viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami! ah! si jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne sera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne, le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs; mon esprit égaré ne les connoit plus : mais mon cœur, derniere règle de

qui n'en sauroit plus suivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon pere; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole; elle me sera sacrée, quoi qu'il arrive; & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer. Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un sort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE LXXVII.

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,

Scorrer sento per tutte le vene,

Alma grande, parlando con te!

JULIE, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? Crois que, si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part; ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferai le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

JE pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont

dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne ſans mon conſentement, n'eſt-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne ſera point violée; j'ignore, dans la carrière où je vais m'eſſayer pour te complaire, à quel ſort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Étange; je ne vis, je n'exiſte que pour elle, & mourrai libre ou ſon époux. Adieu, l'heure preſſe & je pars à l'inſtant.

LETTRE LXXVIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier au ſoir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre ſéparé de toi par deux rues, en eſt maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon ſang en longs ruiſſeaux auroit tracé cette route immenſe, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas ſenti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah! ſi du moins je connoiſſois le moment qui doit nous rejoindre, ainſi que l'eſpace qui nous ſépare, je compenſerois l'éloignement des lieux par le progrès du temps, je compterois, dans chaque jour ôté de ma vie, les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carrière de douleurs eſt couverte des ténèbres de l'avenir. Le terme qui doit la borner ſe dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô ſupplice! mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe leve & ne me rend plus l'eſpoir de te voir; il ſe couche & je ne t'ai point vue; mes jours vuides de plaiſir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte; elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé?

QUE cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure; elle eſt

l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie; &, puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées, qui ſont le fruit de ta derniere lettre, eſt que je me trouve à préſent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laiſſerois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me ſoutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me ſoutenir moi-même. Je ſuis convaincu qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié! c'eſt-là ton triomphe. Mais qu'eſt-ce que la ſeule amitié auprès de cette union parfaite, qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus ſacrés? Où ſont-ils ces hommes groſſiers qui ne prennent les tranſports de l'amour que pour une fievre des ſens, pour un deſir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils obſervent, qu'ils ſentent ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire, des vertus que tu lui as inſpirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon ame. Julie, eh! qu'aurois-je été ſans toi? La froide raiſon m'eût éclairé, peut-être; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je ſaurai le pratiquer avec zèle, &, pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus; ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſuſſent aimer.

En méditant en route ſur ta derniere lettre, j'ai réſolu de raſſembler, en un recueil, toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y

en ait pas une que je ne ſache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire ſans ceſſe, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie, qui ſeule peut faire mon bonheur. Mais inſenſiblement le papier s'uſe, & avant qu'elles ſoient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choiſir exprès pour cela. Il eſt aſſez gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſez jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer, il ſera pour moi le contrepoiſon des maximes qu'on y reſpire; il me conſolera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'inſtruira durant ma jeuneſſe, il m'édifiera dans tous les temps, & ce ſeront, à mon avis, les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet uſage.

Quant à la derniere que j'ai préſentement ſous les yeux; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'eſt que cet article eſt préciſément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même ſongé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de conſtance? Autrefois tu connoiſſois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah! Julie! inſpires-tu des ſentimens périſſables; &, quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je ceſſer jamais d'être à toi? Non, non; c'eſt du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier tranſport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſé-je vue que ce premier inſtant, c'en étoit déja fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur paſſé, ſon ſeul ſouvenir ſuffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppreſſé du poids de tes charmes, je ne reſpire qu'en eux? Maintenant que ma premiere ame eſt diſparue, & que je ſuis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie! que je me dépite contre moi, de t'exprimer ſi mal tout ce que je ſens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me ſéduire; en eſt-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conſpire à l'arracher de mon cœur;

qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie ; sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame ; mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

MILORD Édouard s'est chargé de te rendre compte, à son passage, de ce qui me regarde, & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donne sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici, où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma manière, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie ; les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

LETTRE LXXIX.

A JULIE.

(31) J'ENTRE avec une secrette horreur dans ce vaste désert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se

(31) Sans prévenir le jugement du lecteur, & celui de Julie sur ces relations, je crois pouvoir dire que si j'avois à les faire & que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter & d'en substituer de ma façon ; enfin je les laisse, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, entrant dans le monde, ne doit pas le voir, comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que, sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant

trouve par-tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien ; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi, ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté : il voudroit répondre ; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenance, & que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui, qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelque important service à lui demander, & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre ; mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées ; mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne-foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire : comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie ; le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau,

plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont. Que les lieux communs usés restent ; que les observations triviales restent ; c'est un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que, jusqu'à la fin de sa vie, ses passions ne souillent point ses écrits.

& Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne ſeroient à Paris. Au lieu de cela, c'eſt peut-être la ville du monde où les fortunes ſont les plus inégales, & où règnent à la fois la plus ſomptueuſe opulence & la plus déplorable miſere. Il n'en faut pas davantage, pour comprendre ce que ſignifie cette apparente commiſération, qui ſemble toujours aller au-devant des beſoins d'autrui, & cette facile tendreſſe de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces ſentimens ſuſpects & de cette confiance trompeuſe, veux-je chercher des lumières & de l'inſtruction ? C'en eſt ici l'aimable ſource, & l'on eſt d'abord enchanté du ſavoir & de la raiſon qu'on trouve dans les entretiens, non-ſeulement des ſavans & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la converſation y eſt coulant & naturel ; il n'eſt ni peſant ni frivole ; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoque. Ce ne ſont ni des diſſertations ni des épigrammes ; on y raiſonne ſans argumenter ; on y plainſante ſans jeux de mots ; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale auſtere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire ; on n'approfondit point les queſtions, de peur d'ennuyer ; on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance ; chacun dit ſon avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le ſien ; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute ; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes ? A juger ſainement des choſes du monde, à bien uſer de la ſociété, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler, à force de philoſophie, tous les principes de la vertu, à colorer, de ſophiſmes ſubtils, ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la

mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractère des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt, pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zèle les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacun prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois (32). Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zèle apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

VOUS croiriez que les gens iſolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un eſprit à eux, point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoiſſent: là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur, ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, ſur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

IL y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes, qui pen-

(32) On doit paſſer ce raiſonnement à un Suiſſe, qui voit ſon pays fort bien gouverné, ſans qu'aucune des trois profeſſions y ſoit établie. Quoi! l'Etat peut-il ſubſiſter ſans défenſeurs? Non: il faut des défenſeurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être ſoldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient officiers au camp, Magiſtrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoiſſoit pas ces biſarres préjugés d'État qui les ſéparent & les déshonorent.

sent pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison, est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & cirsconscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte, en entrant, son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même en sortant, & reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus : c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduire sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde & rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé, & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier ; le Financier fait le seigneur ; l'Évêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle philosophie ; l'homme d'État de bel-esprit ; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme

de

de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur, & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété; mais ce qui étoit vrai de ſon temps, ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer; & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (33).

AINSI les hommes à qui l'on parle, ne ſont point ceux avec qui l'on converſe; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumières ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant, où le ſpectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

TELLE eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particuliere qu'au véritable état des choſes, & ſe réformera ſans doute ſur de nouvelles lumières. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où les amis de Milord Édouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches ſont preſque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, juge ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un déſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentimens & de vérités, qui change à chaque inſtant & ſe détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on les veut ſaiſir. Juſqu'ici j'ai vu beaucoup de maſques; quand verrai-je des viſages d'hommes?

(33) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des ſubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manières que l'on contracte, entre faire campagne en temps de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

LETTRE LXXX.

DE JULIE.

OUI, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement; nous ferons heureux en dépit du fort. C'eft l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoît point la loi des diftances, & les nôtres fe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le fentiment de l'abfence, & de fe rapprocher en un moment. Quelquefois même on fe voit plus fouvent encore que quand on fe voyoit tous les jours; car fi-tôt qu'un des deux eft feul, à l'inftant tous deux font enfemble. Si tu goûtes ce plaifir tous les foirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus folitaire; je fuis environnée de tes veftiges, & je ne faurois fixer les yeux fur les objets qui m'entourent, fans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente, e qui s'affife:
Qui fi rivolfe, e qui ritenne il paffo;
Qui co' begli occhi mi trafiffe il core:
Qui diffe una parola, e qui forrife.

MAIS toi, fais-tu t'arrêter à ces fituations paifibles? Sais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur fans émouvoir les fens, & tes regrets font-ils aujourd'hui plus fages que tes defirs ne l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne fens pas; non, ton cœur peu délicat ne fent pas combien l'amour s'offenfe d'un vain hommage; tu ne fonges ni que ta vie eft à moi, ni qu'on court fouvent à la mort en croyant fervir la nature. Homme fenfuel, ne fauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce fentiment fi calme & fi doux que tu connus une fois,

& que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés; & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autres. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir? Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour! les tiennes sont vives: c'est l'union des ames qui les anime, & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend.

DIS-MOI, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta derniere lettre? Ne seroit-ce point là par hasard du bel-esprit? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures? Au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déja donner à ton esprit la teinte de celui du pays? Prends garde, mon bon ami; j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis, les *Traslati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas suer le feu (34) dans un sonnet?

OBSERVER en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville; assigner le caractere des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François

(34) *Sudate, o fochi, à preparar mettalli.* Vers d'un Sonnet du Cavalier Marin.

de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que, sans y songer, il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées, & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

TU ne l'ignores pas, mon ami; l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif, & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment; je parle de cette gentillesse de style qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh! Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime, n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, si l'on anime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le temps de se montrer dans nos tête-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume, & où le cœur parle avec plus d'attendrissement, le pourroient-elles supporter? Quoique toute grande passion soit sérieuse, & que l'excessive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste; mais je veux que sa gaieté soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces, & non de la parure du bel-esprit.

L'INSÉPARABLE, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolere; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer : car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne: elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protege & que tu plaiſantes.

MAIS ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur? C'eſt ſon prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour, l'art d'égayer ſa maîtreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui repréſenter la bienſéance, lui dire que ſi près du terme, elle doit prendre un maintien plus ſérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eſt prête à quitter. Elle traite tout cela de ſottes ſimagrées, elle ſoutient en face à M. d'Orbe, que le jour de la cérémonie elle ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaiement à la nôce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges; & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes, qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une manière de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les haſards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoi qu'elle en diſe, comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux ! Ils s'aiment; ils vont s'épouſer ; ils jouiront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. NOUS n'avons vu Milord Édouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens ; mais j'en ai une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE LXXI.

A JULIE.

QUE les paſſions impétueuſes rendent les hommes enfans! Qu'un amour forcené ſe nourrit aiſément de chimeres, & qu'il eſt aiſé de donner le change à des deſirs extrêmes par les plus frivoles objets! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranſports que m'auroit cauſé ta préſence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abſence, & le ſeul auquel la raiſon ne peut rien, c'eſt l'inquiétude ſur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa ſanté, ſa vie, ſon repos, ſon amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eſt pas plus ſûr du préſent que de l'avenir, & tous les accidens poſſibles ſe réaliſent ſans ceſſe dans l'eſprit d'un amant qui les redoute. Enfin je reſpire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O abſence ! ô tourment ! ô biſarre & funeſte état, où l'on ne peut jouir que du moment paſſé, & où le préſent n'eſt point encore !

QUAND tu ne m'aurois pas parlé de l'inſéparable, j'aurois connu ſa malice dans la critique de ma relation, & ſa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne reſterois pas ſans réplique.

PREMIEREMENT, ma couſine, (car c'eſt à elle qu'il faut ré-

pondre,) quant au ſtyle, j'ai pris celui de la choſe; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converſations à la mode, &, ſuivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines ſociétés. D'ailleurs, ce n'eſt pas l'uſage des figures, mais leur choix, que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin de métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres mêmes en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un même jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, grace au ſoin que vous avez pris de les iſoler; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous ſavez ſi bien faire parler, étoient ſéparés l'un de l'autre, & de votre viſage; couſine, que penſez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La premiere choſe qui ſe préſente à obſerver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la ſociété? Hé bien! c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte ſaute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les coteries, moliniſtes dans l'une, janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modeſtie, un grand ſeigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un abbé de religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclure à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce qu'on leur dit?

MAIS c'eſt aſſez plaiſanter avec la couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent répondre; car je ſais diſtinguer la critique badine des reproches ſérieux.

JE ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver : car ſi le caractère des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi, qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne ſerois pas, non plus ſi mal-adroit que de choiſir la capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entre elles que les peuples, & que les caractères nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des cours qui ſe reſſemblent toutes, que par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à-peu-près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractère originel.

SI je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées, où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les obſerver. Je parcourrois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'obſerverois entre elles, me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui ſe trouveroit par-tout appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet, ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la ſociété; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir; & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris, que dans le Valais : que

que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

CETTE méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des peuples, mais par une voie si longue & si détournée, que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve; que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule ou le palmier sur un sapin; & que j'attende, à juger du premier peuple observé, que j'aie observé tous les autres.

VEUILLES donc, ma charmante prêcheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satyre nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne sais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi-bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des usages des peuples; ainsi malgré les préjugés dominans, je sens fort bien ce qui est mal en soi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, sans le savoir, ai-je déja contribué, pour ma part, au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si, pour être digne de toi, je ne gardois l'ame d'un homme libre, & les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zèle de la vérité, par le tableau de la flatterie & du mensonge.

SI j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais; mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas

du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas; & il faudra que j'abandonne tout, ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que, pour vivre d'une manière ſi peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe; &, pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

MALGRÉ ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre eſt arrivée, heureuſement pour le prolonger, & j'admire, en le voyant ſi court, combien de choſes ton cœur m'a ſu dire en ſi peu d'eſpace. Non, je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame ſemblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en liſant tes lettres ? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres, qui te peignent ſi bien, font quelquefois ſur ton idolâtre amant, le même effet que ta préſence. En les reliſant je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & pétille, une fureur me fait treſſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein.... Objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délices & de voluptés, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? Ah ! viens !... je la ſens..... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre..... Il eſt vrai, chere amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careſſes : tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par-tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma misère de n'oſer m'occuper toujours de toi.

ILS ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont

au moment que j'écris. Aimables & dignes époux ! Puiſſe le ciel les combler du bonheur que mérite leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſe le ciel les combler du bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas ! tout ce qu'il nous ôte ! mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre misère n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que, s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & nous regarderions comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'exiſtence préférable à la nôtre; & comme la Divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

LETTRE LXXXII.

A JULIE

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attrait, & que la prodigieuſe

diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir, il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole ; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter. Comme tout n'eſt qu'une vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

AINSI je commence à voir les difficultés de l'étude du monde; & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part; & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne les voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le temps de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que les impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

ON ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon temps par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible ; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprend à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

JE trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même : dans l'école du monde, comme dans celle de l'Amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

QUEL parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce, autant qu'il est possible, à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde, doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi les gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté, & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire, par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides, parmi les connoissances que m'a donné Milord Édouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés, où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paie comme il peut son dîner en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus, ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

JE suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est-là que regnent plus paisiblement des propos plus fins

& plus ſatyriques ; c'eſt-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcrettement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que peignant avec art, & ſelon l'intérêt particulier, les caractères des perſonnages, chaque interlocuteur, ſans y penſer, peint encore beaucoup mieux le ſien ; c'eſt-là qu'un reſte de circonſpection fait inventer, devant les laquais, un certain langage entortillé, ſous lequel feignant de rendre la ſatyre plus obſcure, on la rend ſeulement plus amere ; c'eſt-là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

CEPENDANT à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les appeller ſatyriques ; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris ſur-tout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation, eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu ; il marque juſqu'au vice même, il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupers.

CE qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élites, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles regnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecrettes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix ſans y faire

intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer.

Te ſouvient-il, ma Julie, comment, en ſoupant chez ta couſine ou chez toi, nous ſavions, en dépit de la contrainte & du myſtere, faire tomber l'entretien ſur des ſujets qui euſſent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque illuſion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre.

Si la converſation ſe tourne par haſard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du temps, mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (35). Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſéveres; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence, & l'on ne ſeroit pas

(35) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui trouva ſi plaiſamment une repréſentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrinthiens.

fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut que le ſage même n'y put atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous, inſtruits par l'expérience du monde, & ſur-tout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible, toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

MALGRÉ cette aviliſſante doctrine, un des ſujets favoris de ces paiſibles entretiens, c'eſt le ſentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié ; cela ſeroit d'une fadeur à mourir. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales, & quinteſſencié par tout ce que la métaphyſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie oui tant parler du ſentiment, ni ſi peu compris ce qu'on en diſoit. Ce ſont des rafinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs groſſiers n'ont jamais rien ſu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en ſoit du ſentiment chez les gens du monde, comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépenſent ainſi tout leur ſentiment en eſprit, & il s'en exhale tant dans le diſcours qu'il n'en reſte plus pour la pratique. Heureuſement, la bienſéance y ſupplée, & l'on fait par uſage à-peu-près les mêmes choſes qu'on feroit par ſenſibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi : car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment : la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt reglé parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux, qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres ;* c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

CETTE apparente régularité donne aux uſages communs, l'air du monde

monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer chercher des nouvelles, quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire ſoi-même; quand il eſt permis d'être chez ſoi; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y ſoit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejetter; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (36), combien de temps on doit pleurer à la campagne; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la fois la même choſe dans la même circonſtance: tout va par temps comme les mouvemens d'un régiment en bataille: vous diriez que ce ſont autant de marionnettes clouées ſur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'eſt pas poſſible que tous ces gens, qui font exactement la même choſe, ſoient exactement affectés de même; il eſt clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître; il eſt clair que tout ce jargon n'eſt qu'un vain formulaire & ſert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainſi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut ſervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la ſcène même, qui, depuis Moliere, eſt bien plus un lieu où ſe débitent de jolies converſations, que la repréſentation de la vie civile. Il y a ici trois théatres, ſur deux deſquels on repréſente des êtres chimériques: ſavoir, ſur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; ſur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troiſieme on repréſente ces pieces immortelles dont la lecture nous faiſoit tant de plaiſir, & d'autres plus nouvelles qui paroiſſent de temps en temps ſur la ſcène. Pluſieurs de ces pieces ſont tragiques, mais

(36) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu; ce quelqu'un fût-il même notre Pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors; car il eſt beaucoup plus eſſentiel de fuir la fauſſeté, que de s'aſſervir aux bienſéances.

peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'INSTITUTION de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Bern, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris, Pompée ou Sertorius? Les tragédies Grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois. Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

QUANT à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théatre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cens mille ames dont il n'est jamais question sur la scène. Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans aussi-bien que des Marquis; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordon-

niers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient déshonorés, s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un marchand, ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent, dans le rang de leurs perſonnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitans de la terre; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un carroſſe, un ſuiſſe, un maître-d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde; ce ſont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, & ne valent guères la peine qu'on les compte, ſi ce n'eſt pour le mal qu'ils font. C'eſt pour eux uniquement que ſont faits les ſpectacles. Ils s'y montrent à la fois comme repréſentés au milieu du théatre, & comme repréſentans aux deux côtés; ils ſont perſonnages ſur la ſcène, & comédiens ſur les bancs. C'eſt ainſi que la ſphère du monde & des auteurs ſe rétrécit; c'eſt ainſi que la ſcène moderne ne quitte plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y ſait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſérable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théatre pour rire de leurs folies, que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cauſe Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ſes ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur ſuccéderent.

En général, il y a beaucoup de diſcours & peu d'action ſur la ſcène Françoiſe; peut-être eſt-ce qu'en effet le François parle encore

plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces Françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier, qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes : une sentence leur coûte moins qu'un sentiment, les pieces de Racine & de Moliere (37) exceptées : le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène Françoise que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines, aussi modestes que l'humanité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on.* Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours enchaîné sur le théatre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes; & si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point ; la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

TOUT cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit & des

(37) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers : mais chez Racine tout est sentiment; il a su faire parler chacun pour soi; & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les anciens dramatiques de sa nation.

penſées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit, pourvu qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour amaſſer de quoi fournir au caquet après la piece, & l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde, n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron ; la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mademoiſelle Gauſſin, & ce fier Sauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté, négligent entiérement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens ; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain ; on y voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré en blanc & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces ; comme on ne voit que l'acteur dans le perſonnage, on ne voit, non plus, que l'auteur dans le drame ; & ſi le coſtume eſt négligé, cela ſe pardonne aiſément ; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout ceci n'eſt que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite ? N'a-t-il pas tout fait ? N'eſt-il pas jugé ? L'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes ; & un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient, un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent guères à leurs diſcours, je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours, ſans égard à leurs œuvres ; je vois auſſi que dans une grande ville la ſociété paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes ? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore là que des apparences, & ſous ces dehors ſi ouverts & ſi agréables, les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus

enfoncés en dedans que les nôtres. Étranger, isolé sans affaire, sans liaison, sans plaisirs, & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer!

CEPENDANT je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme, aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier, quelques instans, ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour, en sortant de chez moi, j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés, & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principe, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

FORCÉ de changer ainsi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimères, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs, & de regle à mes actions; je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

CONFUS, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure, où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrette tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentimens que je tiens de lui!... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité! combien je m'ap-

plaudis d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne ; ô Julie! aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprends, avec mon amour, tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.

LETTRE LXXXIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage, la plus aimable des filles, eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire, de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien sûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance ; & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui ; tous les ſentimens qu'elle éprouve, ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations ; & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

NE nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choſes, la voilà ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs ; & ſon cœur, qui n'étoit qu'à nous, ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami ; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zèle ; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que

nous avons d'elle, mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à ſon mari. Nous n'avons pas beſoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix ſeules de l'amitié ſuffiſent. Celui qui, pour ſon intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en avoir ? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ſes intentions ſuffiſoit pour la juſtifier à ſes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deſtinés l'un à l'autre, & ſon cœur ſenſible & pur alliant la plus chaſte pudeur pour elle-même à la plus tendre compaſſion pour ſa coupable amie, elle couvroit ma faute ſans la partager : mais à préſent tout eſt changé ; elle doit compte de ſa conduite à un autre; elle n'a pas ſeulement engagé ſa foi ; elle a aliéné ſa liberté. Dépoſitaire en même temps de l'honneur de deux perſonnes, il ne lui ſuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle ſoit honorée; il ne lui ſuffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle eſt blâmable; &, fut-elle innocente, elle a tort, ſi-tôt qu'elle eſt ſoupçonnée; car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

JE ne vois pas clairement ſi toutes ces raiſons ſont bonnes, tu en feras le juge; mais un certain ſentiment intérieur m'avertit qu'il n'eſt pas bien que ma couſine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le diſe la premiere. Je me ſuis ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnemens, jamais ſur les mouvemens ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

SUR ce principe, j'ai déja pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur, que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu ; elle m'a embraſſée en pleurant; nous ſentions, ſans nous rien dire, combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voie la plus sûre que nous pourrions choisir; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime, ne soit pour l'autre un commencement de corruption ; & qu'en abusant de sa reconnoissance, je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami : j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne, & ne nous donne aucun confident; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino, que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianino lui-même ne saura rien; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier; car Milord Édouard, de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit dans le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui soit permanente & sûre.

QUAND je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt, dont on s'est plaint en France, étoient moins séveres que les tiennes; comme un enfant qui se dépite contre ses maitres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter, est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier, & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une mé-

diſance ou une obſervation. Quoi qu'il en ſoit, j'aime la nation Françoiſe, & ce n'eſt pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle, la plupart des inſtructions que nous avons priſes enſemble. Si notre pays n'eſt plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux François. Henri IV, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'eſt pas le pays des hommes libres, elle eſt celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du ſage. Hoſpitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui paſſent même la vérité qui les bleſſe, & l'on ſe feroit lapider à Londres, ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a paſſé ſa vie en France, ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits; ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays, où mon pere a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, honore au moins la vérité qui loue, auſſi-bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en viſites oiſives le temps qui te reſte à paſſer aux lieux où tu es? Paris eſt-il, moins que Londres, le théatre des talens, & les étrangers y font-ils moins aiſément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne ſont pas des Lords Édouards, & tous les François ne reſſemblent pas à ces beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma couſine dit que tu connois la conſtitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Édouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers ſyſtêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré, eſt celui qui te convient le mieux, & que tu n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme? Eſt-on plus bigot en France

qu'en Allemagne? Et qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne? Si tu considéres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis? Si tu songes... ah! cette mer!... un plus long trajet... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres! Toi qui me parlois des Valaisannes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos, est de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puisse dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris, dont on dit ici des merveilles (38); car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la nôce, il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays Allemand par le coche de Bern. Le premier est une maniere de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa

(38) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractère & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son Amant n'y a pas été trompé. S'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon pere, au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie, laisse durer long-temps celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore : mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers ? Non, non; sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiette donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfairement égales, qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux!

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des Épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas, ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissènt mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (39).

ADIEU, mon trop cher ami; je ne voudrois pas finir si-tôt, mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie, & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble, est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite san-

(39) Si le lecteur approuve cette regle & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

té; il ſemble même qu'un reſte de langueur rende ſa naïve politeſſe encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut ſi bonne, ſi charmante, ſi digne d'être adorée!... Sais-tu qu'elle a demandé pluſieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que, ſi jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien ſeroit ſon premier ouvrage. Ah! ſi ton cœur ſait être ſenſible, qu'il a beſoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE LXXXIV.

A JULIE.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je ſouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penſe. Qui ſera le dépoſitaire de tous mes ſentimens, ſi ce n'eſt toi qui les éclaires; & avec qui mon cœur ſe permettroit-il de parler, ſi tu refuſois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes obſervations & de mes jugemens, c'eſt pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preſſer de t'en inſtruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuſerai point ſur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers, que je ne ſois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi, même dans ma critique, on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés, ne font qu'augmenter ma franchiſe; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honora-

ble que la vérité qui loue; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François, comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes, & qui ſoit bienfaiſant par caractère; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accorder cette admiration générale, à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices, ils ne ſeroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

QUANT aux tentatives dont tu me parles, elles me ſont impraticables, parce qu'il faudroit employer, pour les faire, des moyens qui ne me conviennent pas, & que tu m'as interdits toi-même. L'auſtérité républicaine n'eſt pas de miſe en ce pays, il y faut des vertus plus flexibles, & qui ſachent mieux ſe plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite eſt honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation, ne ſont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de poſſéder ces derniers, Julie ſe réſoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Édouard, eſt d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zèle. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi, eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter; & voilà la noble tâche que l'amour m'impoſe.

TU m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja ſi inquiette avant mon départ, que je n'oſai te dire ce que j'en penſois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la-moi, parce qu'elle m'eſt chere, parce que mon cœur l'ho-

nore, parce que ses bontés sont mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mere de ma Julie.

Je te dirai sur les deux épouseurs, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste, le ton dont tu me parles d'eux, m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va, Julie; va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE LXXXV.

DE JULIE.

Mon ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre, chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre, pour l'ouvrir, que tu sois seul, & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'est une espece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en servir est bisarre : il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure, jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche, & sur son cœur; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans, une vertu électrique très-singuliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience; je sais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

TRANQUILLISE-TOI ſur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller : car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE LXXXVI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie ; il faut donc te les dépeindre, ces aimables Pariſiennes. Orgueilleuſe ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalouſie, avec ta modeſtie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée ſous cette curioſité. Quoi qu'il en ſoit, je ſerai vrai ; je puis l'être ; je le ſerois de meilléur cœur, ſi j'avois davantage à louer. Que ne ſont-elles cent fois plus charmantes ? Que n'ont-elles aſſez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens ?

TU te plaignois de mon ſilence ? Eh ! mon Dieu, que t'aurois-je dit ? En liſant cette lettre tu ſentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaiſannes tes voiſines ; & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappelloient à toi ſans ceſſe, & que les autres .... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte, peu de gens penſent comme moi des Dames Françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi ; car tout le tort en eſt à toi ſeule.

COMMENÇONS par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre ; elles ont un extérieur de caractère auſſi-bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt guères plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là.

par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure, & généralement plutôt mal que bien ; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine : auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent ; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

LEUR démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le tein médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'eſt l'autre extrémité des Valaiſannes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſes à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux ; &, ſuivant le Philoſophe Gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déja raſſaſiée, au moins par un ſens.

LEURS traits ſont peu réguliers : mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la phyſionomie qui ſupplée à la beauté, & l'éclipſe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne ſont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen, tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils ſemblent quelquefois demander un ſentiment tendre, ils ne le promettent jamais (40).

ELLES ſe mettent ſi bien, ou du moins elles en ont tellement

(40) Parlons pour nous, mon cher Philoſophe ; pourquoi d'autres ne ſeroient-ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un ſeul.

la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bisarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les Provinciales, mais les Parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préservent d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue : au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir : j'aime fort à ne voir ni galons ni tâches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise, si la premiere n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville; & il n'en est pas des bourgeoises de Paris, comme des provinciales & des étrangeres, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays, où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles seroient bien-tôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inévitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge,

qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car, le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public : elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu.... oh! bien des choſes, que ma Julie, toute demoiſelle qu'elle eſt, ne verra sûrement jamais. Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leur ajuſtement. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit ton ſexe, leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préférent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'IGNORE juſqu'où va cette imitation de leur part, mais je ſais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles, & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes; & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied, dans un pareil équipage, n'eſt pas trop en sûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

QUANT au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt guères ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint-Germain juſqu'aux Halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard ne ſoient d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable dans ſon pays, & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres, naît cet air gauche qu'on reproche aux étran-

gers. C'eſt encore pis ſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere intrépide & curieuſe de fixer les gens, acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins, ſi elles en déméloient mieux la cauſe.

CEPENDANT, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réſerve ne leur coûte guères; elles ſentent bien leurs avantages; elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus ſenſible & choquante jointe à la laideur, & il eſt sûr qu'on couvriroit plutôt de ſoufflets que de baiſers, un laid viſage effronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle, pour avoir le plaiſir de le lui apprendre..

LA gaieté naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs, ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien, qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entre elles (41); elles y vivent dans une douce

(41) Tout cela eſt fort changé par les circonſtances : ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiècle.

familiarité, &, quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci, jette une eſpece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire, les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires, qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent, comme les eſpeces, ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt-là, qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe, ſérieuſement ou par plaiſanterie on s'occupe d'elle, & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccède à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrette gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire, à y êtres vues; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, eſt de trouver une compagne; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable, ces parties ſont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner, autant qu'on peut, les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opéra? Ne vaut-il pas mieux réſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis?

Il eſt sûr que mille liaiſons ſecrettes doivent être le fruit de

leurs manieres de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut regner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Auſſi, comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées; la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'*amour* & d'*amans* ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes, & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentimens naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaîne; il n'eſt point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eſt réſervé aux ſeules femmes mariées, & n'exclud du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que ſa fille un ſeul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance; les romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le déſordre n'eſt plus blâmable, ſi-tôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie! telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal, oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condamner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne ſurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſacrement n'a pas la force des moindres contrats civils: il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont au ſurplus aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme, n'exciteroit pas moins de murmure que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas

encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'AMOUR même, l'amour a perdu ses droits, & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amans sont des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou par le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir; moins encore, s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel-esprit. A l'égard du physique, il n'exige pas tant de mystère; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler, sur l'instant des desirs, la facilité de les satisfaire : la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence; car pourquoi seroit-on plus fidele à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes sont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guères d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

COMME je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes, l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison; car enfin, c'est encore une espece d'homme. Cette fantaisie ne dure pas; quand elle est passée, on le chasse & l'on en prend un autre; ou, s'il s'obstine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, & ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre. Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé sans doute ; place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour ; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté désavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, sur-tout à Paris, & sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres ; rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guères à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature : mais on ne l'efface jamais entiérement ; elle s'échappe toujours

jours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine adreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente aſſidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plaît ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont; & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée, ſe change en eſtime & en amitié.

VOILA ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie de campagne, où quelques femmes nous avoient aſſez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaiſans & fins, qui, tombant toujours ſans rejaillir, épuiſerent bien-tôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne ſais ſi elles ſe trouverent bien de cette échange, pour moi je m'en trouvai à merveille; je vis avec ſurpriſe que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur eſprit ornoit ſi bien le bon-ſens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perſonnes ne manquaſſent de raiſon, que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auſſi que les graces familieres & naturelles effaçoient inſenſiblement les airs apprêtés de la ville; car ſans y ſonger on prend des manieres aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je ſentis qu'elles n'avoient beſoin pour plaire, que de ne ſe pas déguiſer. J'oſai ſoupçonner ſur ce fondement, que Paris, ce prétendu ſiége du goût, eſt peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puiſque tous les ſoins qu'on y prend pour plaire, défigurent la véritable beauté.

NOUS reſtâmes ainſi quatre ou cinq jours enſemble, contens les

uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de satyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

UNE autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de long-temps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légérement un mot qui fut assez mal reçu ; ce qui me fit juger que, si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame ! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans (42), l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur : enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le temps attribué aux billets doux, étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment ! disois-je tout attendri, quand ce seroit Julie, elle ne seroit pas autrement. Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

SI-TÔT que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai ap-

(42) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

pris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes, que j'avois d'abord trouvé ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde, où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons-nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun; & tu ſais, Julie, ce qu'il en eſt communément de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette fortereſſe, dont, à la vérité, elles n'aiment guères à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne; & l'on croit combattre avec un homme, tant elle ſait s'armer de raiſon & faire de néceſſité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles ſervent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre, qui ſoit de tous les pays: mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont aſſez de conſtance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un ſentiment aſſez vif: celles qui peuvent ſupporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie; & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus ſûrement au moins, que leurs jeunes amans.

UNE remarque aſſez commune, qui ſemble être à la charge des femmes, eſt qu'elles font tout en ce pays, & par conſéquent plus de mal que de bien; mais ce qui les juſtifie eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contrédit point ce que je diſois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes; car la galanterie Françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables poéſies: lit-

térature, hiſtoire, philoſophie, politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elle ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris; non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes, & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

AU reſte, cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime; mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie Françoiſe, de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit, paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité, que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire; & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

QUOI qu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer de méchanceté; elles ſont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi ſur-tout leur bonté de cœur eſt utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires, ſont toujours repouſſans & ſans commiſération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font ſont auſſi les plus durs des hommes. C'eſt donc aux femmes qu'on s'adreſſe pour avoir des graces; elles ſont le ſecours des malheureux, elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les conſolent & les ſervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles ſavent dérober des momens à leurs plaiſirs pour les donner à leur bon naturel, & ſi quelques-unes font un infâme commerce des ſervices qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à ſecourir le pauvre de leur bourſe & l'opprimé de leur crédit. Il eſt vrai que leurs ſoins ſont ſouvent indiſcrets, & qu'elles nuiſent ſans ſcrupule au malheureux qu'elles ne connoiſſent pas, pour ſervir le malheureux qu'elles connoiſſent: mais comment connoître tout le

monde, dans un ſi grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame ſéparée de la véritable vertu, dont le plus ſublime effort n'eſt pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il eſt certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris, le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

VOILA ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de romans & de comédies, leſquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas ; ou qui peignent des chef-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien, en louant celui qu'elles font réellement. Les romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu, pour que tout autre lui ſoit inutile ; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres, ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits ; à des auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſuſſent conduire inſenſiblement.

JE t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus ſéduiſantes, la coquetterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'UN autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractère ; elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, vo-

lages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins; & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcrettes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites, & leur inſtruction profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles ſeroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

CONCLUSION; ſi Julie n'eût point exiſté, ſi mon cœur eût pu ſouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtreſſe; mais je m'y ſerois volontiers fait une amie, & ce tréſor m'eût conſolé, peut-être de n'y pas trouver les deux autres (43).

LETTRE LXXXVII.

A JULIE.

DEPUIS ta lettre reçue, je ſuis allé tous les jours chez M. Silveſtre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu: & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage ſept fois inutilement. Enfin, la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains, que, ſans payer le port, ſans m'en informer, ſans rien dire à perſonne, je ſuis ſorti comme un étourdi, & ne voyant que le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiſſois point, qu'au bout d'une de-

(43) Je me garderai de prononcer ſur cette lettre, mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles mépriſent, & qui leur refuſe les ſeules dont elles font cas, ſoit fort propre à être bien reçu d'elles.

mi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me ſuis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après midi pour quelques viſites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fît négliger l'uſage.

J'ÉTOIS fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la commodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du temps & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiette curioſité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'eſt un miracle de l'amour; plus il paſſe ma raiſon, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaiſirs qu'il me donne, eſt celui de n'y rien comprendre.

J'ARRIVE enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'aſſieds hors d'haleine, je porte une main tremblante ſur le cachet. O premiere influence du taliſman! j'ai ſenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me ſuis bientôt trouvé tellement oppreſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe.... Julie!.... O ma Julie!.... le voile eſt déchiré.... je te vois.... je vois tes divins attraits! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent. .. charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart-d'heure pour le ſentir : une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein

mille ardens soupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne sont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le ciel m'a donnés & ravis dans sa colere ! Hélas ! un instant me désabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puisent dans cet objet si inattendu ! ô comme il ranime, au fond de mon cœur, tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie ! s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens ! . . . Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah ! chere amante ! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adresse à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé de pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embrâser toute entiere du feu de mes lèvres brûlantes ?... Ciel ! Qu'entends-je ? Quelqu'un vient..... Ah ! serrons, cachons mon trésor..... Un importun !.... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux !.... Puisse-t-il ne jamais aimer.... ou vivre loin de ce qu'il aime !

LETTRE

LETTRE LXXXVIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

C'Est à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service ; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugemeut des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'Opéra de Paris passe à Paris, pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout, hors de la musique & de l'Opéra ; il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point ; la musique Françoise se maintient par une inquisition très-sévère, & la premiere chose qu'on insinue par forme de leçon, à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands frais, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues ; & sûrement Pope a voulu désigner ce bisarre théâtre, par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des Bergers, des Fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

CET aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple, on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie Françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revêtir un comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'Opéra ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter ?

L'OPÉRA n'eſt donc point ici comme ailleurs, une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paie & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'eſt une Académie royale de muſique, une eſpece de cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe, & ne ſe pique pas autrement de juſtice, ni de fidélité (44). Voilà, couſine, comment dans certains pays l'eſſence des choſes tient aux mots, & comment des noms honnêtes ſuffiſent pour honorer ce qui l'eſt le moins.

LES membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils ſont excommuniés; ce qui eſt préciſément le contraire de l'uſage des autres pays; mais peut-être ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théatre un Chevalier moderne auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut humilié du ſien (45), quoiqu'il le fit par force & ne récitât que ſes propres ouvrages. Auſſi

(44) Dit en mots plus ouverts, cela n'en ſeroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je dois me taire. Partout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

(45) Forcé par le tyran de monter ſur le théatre, il déplora ſon ſort par des vers très touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête-homme contre ce Céſar ſi vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu ſoixan-*

l'ancien Laberius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie Françoise, parmi la premiere noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

VOILA ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

FIGUREZ-VOUS une gaîne large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion ; cette gaîne est le théatre. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossiérement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre, ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théatre, & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces solives est une planche en travers, sur lequel le Dieu s'assied, & sur le devant

te ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer, Chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir, vil Histrion. Hélas! j'ai trop vécu d'un jour. O fortune! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable : mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulchre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César, piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Laberius; tout cela nous a été conservé par Aulu-Gelle, & c'est, à mon gré, le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes, & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe. Encens digne de la Divinité.

COMME les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'Opéra; ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes augulaires de toile ou de carton bleu qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le cindre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau ; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

LE théatre eſt garni de petites trapes quarrées, qui, s'ouvrant au beſoin, annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théatre, & font voir à l'Opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdeau de Savoyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la bête.

VOILA, ma couſine, en quoi conſiſte, à-peu-près, l'auguſte appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'obſerver du parterre à l'aide de ma lorgnette ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens ſoient fort cachés & produiſent un effet impoſant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſure pour-

tant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au ſervice de l'Opéra eſt inconcevable. L'orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes : il y a des multitudes de danſeurs; tous les rôles ſont doubles & triples (46), c'eſt-à-dire, qu'il y a toujours un ou deux acteurs ſubalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de ne rien faire à ſon tour ; ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques repréſentations, les premiers acteurs, qui ſont d'importans perſonnages, n'honorent plus le public de leur préſence; ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura; &, quel qu'il ſoit, perſonne n'oſeroit ſe plaindre : car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun reſpect au public; c'eſt le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette muſique; vous la connoiſſez. Mais ce dont vous ne ſauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théatre durant la repréſentation. On voit les actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſtomac pantelant; on ne ſait lequel eſt le plus déſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent; & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs battemens de mains, on les prendroit pour des ſourds charmés de

(46) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie; le public ne les ſouffriroit pas : auſſi le ſpectacle eſt-il à beaucoup meilleur marché; il en coûteroit trop pour être mal ſervi.

ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra, comme les tours de force d'un bateleur à la foire; la ſenſation eſt déplaiſante & pénible; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident, qu'on en marque volontiers ſa joie. Concevez que cette maniere de chanter eſt employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muſes, les Graces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe, & jugez de l'effet! Pour les diables, paſſe encore: cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur méſied pas. Auſſi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du ſabat ſont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra François.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très-dignement ceux de l'orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin d'inſtrumens ſans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de baſſes; choſe la plus lugubre, la plus aſſommante que j'aie entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu ſupporter une demi-heure, ſans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une eſpece de pſalmodie, à laquelle il n'y a pour l'ordinaire, ni chant, ni meſure. Mais quand par haſard il ſe trouve quelque air un peu ſaillant, c'eſt un trépignement univerſel; vous entendez tout le parterre en mouvement ſuivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orcheſtre (47). Charmé de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps, pour courir après la meſure (48) toujours prête à leur échapper; au lieu que l'Allemand & l'Italien, qui en ſont intimement affectés, la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie, où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orcheſtre,

(47) Le Bucheron.

(48) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la courſe d'une vache qui galope, ou d'une oie graſſe qui veut voler.

ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce, en ce pays, la dureté de l'organe muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple : les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe, celui qui a le moins d'aptitude à la muſique. Milord Édouard prétend que les Anglois en ont auſſi peu; mais la différence eſt que ceux-ci le ſavent & ne s'en ſoucient guères, au lieu que les François renonceroient à mille juſtes droits, & paſſeroient condamnation ſur toute autre choſe, plutôt que de convenir qu'ils ne ſont pas les premiers muſiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la muſique à Paris comme une affaire d'État; peut-être, parce que ç'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous ſentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en ſoit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle inſtitution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma deſcription.

Les Ballets, dont il me reſte à vous parler, ſont la partie la plus brillante de cet Opéra, & conſidérés ſéparément, ils font un ſpectacle agréable, magnifique & vraiment théatral; mais ils ſervent comme partie conſtitutive de la piece, & c'eſt en cette qualité qu'il les faut conſidérer. Vous connoiſſez les Opéra de Quinault; vous ſavez comment les divertiſſemens y ſont employés, c'eſt à-peu-près de même, ou encore pis, chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant, par une fête qu'on donne aux acteurs aſſis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les perſonnages de la piece, ſont entiérement oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour, de donner le bal aux Rois quand ils ſont de mauvaiſe hu-

meur : ce que je sais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes, ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théatre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les soldats dansent, les Dieux dansent, les diables dansent, on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux arts, employés dans la constitution de la scène lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose, parce que, de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable, que celle du langage ; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scène lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets, qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais, si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, rien de ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que

que par occaſion & n'imite rien. Tout ce qui arrive; c'eſt que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs, pour empêcher que la danſe ne laſſe, eſt de faire en ſorte que la piece ennuie.

CECI me mene inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre, & qui me jetteroient loin de mon ſujet; j'en ai fait une petite diſſertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez cauſer avec Régianino. Il me reſte à vous dire ſur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer, eſt un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en repréſentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, eſt auſſi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement ſur un théatre. J'aurois eu peine à croire, ſi je ne l'avois vu, qu'il ſe trouvât des artiſtes aſſez imbécilles, pour vouloir imiter le char du Soleil, & des ſpectateurs aſſez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'Opéra, pouvoit l'ennuyer à ſi grands frais. Je le conçois bien, moi, qui ne ſuis pas un la Bruyere; & je ſoutiens que, pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la muſique Françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble, feront toujours de l'Opéra de Paris, le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très-en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE LXXXIX.

DE JULIE.

OUI, oui, je le vois bien; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

MAIS j'admire ma simplicité; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour, quand je suis seule, un tressaillement me saisit comme si je te sentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais, & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions! ô chimeres! dernieres ressources des malheureux! Ah! s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

QUANT à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour; mais crois que, s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes, il y a quelque temps ici, un peintre en miniature venant d'Italie; il avoit des lettres de Milord Édouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit secrettement une seconde copie. Ensuite sans m'embarrasser de copie ni d'origi-

nal, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois, pour te l'envoyer. C'est une fripponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guères à ma mere & à ma cousine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, seroient une espece d'infidélité, d'autant plus dangereuse, que mon portrait seroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

LETTRE XC.

A JULIE.

Il faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche, est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art, mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des

temples, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit, deux ou trois petites veines sous la peau, à-peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modele. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux, & l'air plus hardi.

MAIS, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

PASSONS au peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible, que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis..... ô Dieux! cet homme étoit-il de bronze?..... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi azuri, e bruno ciglio.

IL a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere sinuosité qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amou-

geux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien; & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

QUANT à l'ajustement, je le passerai d'autant moins, que, parée ou négligée, je t'ai toujours vu mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé bien! ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisanne, & où ta cousine dit que je dansois en philosophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux, roulée autour de ta tête, & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoises de Berne. Non, le soleil orné de tous ses rayons, n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs; & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coëffée; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache, & que ton teint flétrit. Dis à la cousine, (car je reconnois ses soins & son choix) que ces fleurs, dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un pere; mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois! Ah! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eût point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein : on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître, il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder; & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux disent alors que tu l'oublies, & non que tu l'exposes.

VOILA la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & sur ce qu'il a déja fait, j'espere te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bisarre : il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez aux yeux des autres, & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne sais quel enchantement secret regne dans ta personne; mais tout ce qui la touche semble y participer, il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des graces qui couvre la beauté; & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XCI.

A JULIE.

JULIE! ô Julie! ô toi qu'un temps j'osois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échappe à ma main tremblante, mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler. Viens, honorable & chere image, viens épu-



J. M. Moreau le jeune delin. N. De Launay Sculp. 1776

rer & raffermir un cœur avili par la honte, & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu désormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour, n'a pu garantir mes sens d'un piege sans appas, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion, qu'en recourant à ta clémence je crains même de souiller tes regards sur ces lignes, par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie, que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact, de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincere que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques Officiers aux Gardes & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour, de me voir conserver dans Paris la simplicité des anciennes mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée, qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, &, qui sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, en-

vie de faire connoiſſance avec moi. Aſſez ſot pour donner dans ce perſifflage, je leur repréſentai qu'il ſeroit mieux d'aller premierement lui faire viſite : mais ils ſe moquerent de mon ſcrupule, me diſant que la franchiſe Suiſſe ne comportoit pas tant de façons, & que ces manieres cérémonieuſes ne ſerviroient qu'à lui donner mauvaiſe opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir ſur l'eſcalier ; ce que je n'avois encore obſervé nulle part. En entrant, je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtreſſe de la maiſon me parut jolie, quoiqu'un peu paſſée ; d'autres femmes à-peu-près du même âge & d'une ſemblable figure étoient avec elle ; leur parure, aſſez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déja remarqué que c'eſt un point ſur lequel on ne peut guères juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens ſe paſſerent à-peu-près comme partout ; l'uſage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, ſi-tôt que la converſation devint générale & ſérieuſe. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme ſi ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois, depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarraſſées à ſoutenir un entretien raiſonnable. Pour trouver une matiere aiſée, elles ſe jetterent ſur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoiſſois pas une, chacune dit de la ſienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oui parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays, où l'uſage eſt d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fauſſe dignité fit bien-tôt place à des manieres plus naturelles. On ſe mit à cauſer tout bas, & reprenant, ſans y penſer, un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on ſourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maiſon me queſtionnoit ſur l'état de mon cœur d'un certain ton réſolu qui n'étoit guères propre à le gagner. On ſervit, & la liberté de la table, qui ſemble con-

ſondre

ſondre tous les états, mais qui met chacun à ſa place ſans qu'il y ſonge, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je conſacrai cette ſoirée à ma fonction d'obſervateur, & réſolu d'employer à connoître cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient ſi peu d'idées de leur état préſent, ſi peu de prévoyance pour l'avenir, &, hors du jargon de leur métier, elles étoient ſi ſtupides à tous égards, que le mépris effaça bien-tôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaiſir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reſſentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eût été leur impoſer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

CEPENDANT le ſouper ſe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les diſcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le déſordre de leur ajuſtement, les deſirs qui l'auroient dû cauſer. D'abord, tout cela ne fit ſur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts, pour me ſéduire, ne ſervirent qu'à me rebuter. Douce pudeur! diſois-je en moi-même, ſuprême volupté de l'amour! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoins à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, penſois-je encore, de la groſſiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuſes à ces regards timides & paſſionnés, à ces propos pleins de modeſtie, de grace & de ſentiment, dont.... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons..... je me reprochois comme autant de crimes, les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi.... En quels lieux oſois-je penſer à celle.....

Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point de plaintes, qui ne m'auroient attiré que des railleries : je cessai de boire. Il n'étoit plus temps ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LETTRE XCII.

DE JULIE.

Rassurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée ; votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites, est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois guères en

cette occafion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin, & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

VOTRE premiere erreur eft d'avoir pris une mauvaife route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiffant que vous êtes perdu fi vous ne revenez fur vos pas. Vous vous laiffez conduire infenfiblement dans le piege que j'avois craint. Les groffieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous féduire, mais la mauvaife compagnie a commencé par abufer votre raifon pour corrompre votre vertu, & fait déja fur vos mœurs le premier effai de fes maximes.

QUOIQUE vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris, il eft aifé de juger de vos fociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué fur le même ton, & mon déplaifir n'a fait qu'augmenter. En vérité, l'on prendroit ces lettres pour les farcafmes d'un petit-maître (49), plutôt que pour les relations d'un philofophe, & l'on a peine à les croire de la même main, que celle que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penfez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieufes ou de gens défœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Étoit-ce la peine de recueillir avec tant de foin des ufages & des bienféances qui n'exifteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les refforts éternels du cœur humain, le jeu fecret & durable des paffions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre fur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiffe m'apprendre à les connoître ? Quelque defcription de leur parure, dont tout le monde eft inftruit ; quelques obfervations malignes fur leur maniere de fe mettre & de fe préfenter, quelque idée du défordre d'un

(49) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire fiffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour ? Vous ne favez pas qu'il y a des *petites maîtreffes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maîtres* ? Bon Dieu ! que favez vous donc ?

petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (50)? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir, avec lequel vous louez leur bon naturel, & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général; & dans quel pays du monde, la douceur & la commiſération, ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau, ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu plutôt, que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de ſoin à conſerver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré, dans le commerce d'une jeuneſſe inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété des ſages, qu'à les ſéduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre eſprit, vous vous laiſſez tellement conduire, par ceux avec qui vous vivez, que vous ne ſauriez fréquenter des gens de votre âge, ſans en deſcendre & redevenir enfant. Ainſi vous vous dégradez en penſant vous aſſortir, & c'eſt vous mettre au-deſſous de vous-même, que ne pas choiſir des amis plus ſages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit ſans le ſavoir dans une maiſon déshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers, que vous ne deviez pas connoître, ou du moins, auxquels vous ne deviez pas laiſſer diriger vos amuſe-

(50) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Eſt-ce que ces ſoins les regardent? Eh! que deviendroient le monde & l'Etat? Auteurs illuſtres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui du ménage?

mens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence : ſi vous êtes trop ſérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui, que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une ſeconde faute, plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier inſtanr où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* Comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dût jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire? Quant à la ſécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien : l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous, en ſortant : un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer aux remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivîtes en cette occaſion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte ; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre ; car quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez, vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une légere tranſpoſition de temps, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si, dans ce malheureux ſouper, vous

vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être si-tôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même; est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé, si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger; &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin! quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne serez-vous point curieux aussi d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; il observe & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe, & des discours qu'on y tient? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste; & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes, pour tolérer de semblables lieux; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de

je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, & que, dans l'absence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses, à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations; non de jeunes étourdis qui n'en voient que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théatre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux, vont courant comme vous de maison en maison, de coterie en coterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philosophie en babil.

Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talens & ſoutenir, par leur exemple, des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'EST-IL pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point ; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe, ne vous coûtoient pas aſſez cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Édouard : avec celles-là vous en euſſiez bien-tôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent montrer qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre, &, de votre propre aveu, c'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

JE voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville ſi riche le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la misère extrême eſt ſi rare parmi nous, où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette queſtion, ce me ſemble, eſt bien digne de vos recherches ; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſtères dans la chaumiere du pauvre. C'eſt-là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'eſt-là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecrettes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah! ſi j'en crois nos vieux militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg Saint-Germain, & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes

maximes

maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir!

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources, que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie, au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces rochers arides, qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voila, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que, quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi les gens en place, ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienséance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bien-tôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve & nourrit le génie, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui, sert à mieux en

trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſez être; de peur qu'un ſecond pas vers le déſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le temps de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point: qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe, des copies de pluſieurs de vos lettres à Milord Édouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes cenſures ſur les matieres & le ſtyle de vos obſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de ſujets importans, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes. Mais en revanche, il eſt clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma couſine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre eſtime, en ne nous envoyant que des rélations ſi propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eſt, ce me ſemble, aſſez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt guères du reſſort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eſt pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; ſon utilité eſt trop loin de moi pour

me toucher beaucoup, & ſes lumieres ſont trop ſublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement ſous lequel le ciel m'a fait naître, je me ſoucie peu de ſavoir s'il en eſt de meilleurs. De quoi me ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager? Mais je vous aime; & l'intérêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le vôtre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que, ſi le ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous?

LETTRE XCIII.

DE JULIE.

TOUT eſt perdu! Tout eſt découvert! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon pere les voit, c'eſt fait de ma vie! Eh! que ſerviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer ..... Ah Dieu! ma mere m'envoie appeller. Où fuir? Comment ſoutenir ſes regards? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre!... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas...... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches..... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée!.... ô mon cœur, quels déchiremens!.... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage..... elle voudra ſavoir.... il faudra tout dire.... Régianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel

avis.... qui fait si jamais.... je pourrois.... quoi! mentir!.... mentir à ma mere.... Ah! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus.

LETTRE XCIV.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée, dont vous seul troublez le repos! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes: craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs, tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui, ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines, ne mérite que le nom d'obstination.

VOUS savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-temps aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'ACCABLEMENT de cette pauvre cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, & l'excès des sentimens qui l'oppressent, lui donne un air de stupidité plus effrayant que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement, qui la feroit prendre pour une autre personne. Il

eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de ſa fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zèle, ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille, combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

CETTE contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté, auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille, veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'oſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes, & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui feroient douces, ſi elle oſoit y compter. En recevant celles de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié, qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux: ah! que ne ſuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous!

MADAME d'Étange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ſes réprimandes, & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractère d'un amour exceſſif, une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux réſiſté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille ſage, & de déshonorer ſans ſcrupule toute une famille, pour ſatisfaire un moment de fureur. Mais que ſert de revenir ſur le paſſé? Il s'agit de cacher ſous un voile éternel cet odieux myſtère; d'en effacer, s'il ſe peut, juſqu'au moindre

veftige, & de feconder la bonté du Ciel qui n'en a point laiffé de témoignage fenfible. Le fecret eft concentré entre fix perfonnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au défefpoir, l'honneur d'une maifon refpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous prefcrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & juftifier fa faute en renonçant à elle ; & fi votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel facrifice qui puiffe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée fur l'eftime que j'eus toujours pour vos fentimens, & fur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir ; ofez me démentir fi j'ai trop préfumé de vous, ou foyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtreffe ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

CETTE mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous euffent porté fes plaintes amères ! Que fes touchans reproches vous euffent déchiré le cœur ! Que fes humbles prieres vous euffent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'euffiez jamais fupportée : je n'ai pu fouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le féducteur de fa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, fait pour fléchir des monftres & pour faire mourir de douleur un homme fenfible.

SI c'étoit le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du fuccès, & balancer fur l'eftime qui vous eft due : mais le facrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays, m'eft garant de celui que vous allez faire à fon repos, en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu font toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obftinant à foutenir une vaine correfpondance, dont les rifques font terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne

fait que prolonger ſans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut ſi chere, ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous diſſimulez en vain vos malheurs ; vous la perdîtes au moment que vous vous ſéparâtes d'elle : ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle ſe donnât à vous ; car ſon pere la promit dès ſon retour, & vous ſavez trop que la parole de cet homme inflexible eſt irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible ſort s'oppoſe à vos vœux, & vous ne la poſſéderez jamais. L'unique choix qui vous reſte à faire eſt de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la ſageſſe, la paix, la ſûreté du moins dont vos fatales liaiſons la privent.

Que vous ſeriez attriſté, que vous vous conſumeriez en regrets, ſi vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuſe amie, & l'aviliſſement où la réduiſent le remords & la honte! Que ſon luſtre eſt terni! que ſes graces ſont languiſſantes! que tous ſes ſentimens ſi charmans & ſi doux ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe! L'amitié même en eſt attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas! qu'eſt devenu ce caractère aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des choſes honnêtes, cet intérêt ſi tendre aux peines & aux plaiſirs d'autrui ? Elle eſt encore, je l'avoue, douce, généreuſe, compatiſſante; l'aimable habitude de bien faire ne ſauroit s'effacer en elle ; mais ce n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zèle ; ces ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE XCV.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ÉTANGE.

PÉNÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence, & me plaindrois de ne vous donner qu'une foible preuve de mon zèle : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah! c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir.

OUI, je promets de vivre loin d'elle auſſi long-temps que vous l'exigerez; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore; ſon bonheur peut me conſoler de ma misère, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve! & qu'il m'oſe dire : je ſaurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour, qui rapproche tout, n'éleve point la perſonne; il n'éleve que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois, en vous parlant, ma bouche eût prononcé le doux nom de mere!

DAIGNEZ vous confier à des ſermens qui ne ſeront point vains, &

& à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus temps de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille, cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en sûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume, & dont la mienne s'aigrit encore : eſſuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétabliſſez votre ſanté ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais, le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; ſoyez vous-même heureuſe par elle ; vivez enfin pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſez beau pour ſe féliciter de vivre !

LETTRE XCVI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE,

En lui envoyant la lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponſe. En la liſant, fondez en larmes, ſi vous connoiſſez mon cœur & ſi le vôtre eſt ſenſible encore ; mais ſur-tout ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable, que vous me vendez ſi cher, & dont vous faites le tourment de ma vie.

VOTRE main barbare a donc oſé les rompre, ces doux nœuds formés ſous vos yeux preſque dès l'enfance, & que votre amitié ſembloit partager avec tant de plaiſir ? Je ſuis donc auſſi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoiſſez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez eſt ſans dédommagement, & qu'il

vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être sans le consentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de sa mere! Ah! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit? Insensée & farouche vertu! j'obéis à ta voix sans mérite; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misère, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant; oui, cruelle, j'obérai : je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE XCVII.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelqu'emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, &, malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

RENDEZ grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pau-

vre Julie pour contenir, à cette lecture, ses soupirs & ses pleurs, l'a fait tomber évanouie.

CETTE tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître, par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractère naturel de sympathie, que le temps ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente, pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement (51), peut-être : ah ! s'il ne dépendoit que de moi .... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprima sur sa main, qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

QUOI qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur, qui se fait sentir dans votre amour mutuel, lui a donné une telle opinion de vous, qu'elle se fie à la parole de tous deux, sur l'interruption de votre correspondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille. Effectivement, si Julie ne répondoit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins ; & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre, si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

JE ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnête est aussi le plus sage, & que, s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle est dans le sacrifice que l'honneur & la raison vous imposent. Mere, parens, amis,

(51) Claire, êtes-vous ici moins indiscrette ? Est ce la derniere fois que vous le serez ?

tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage, ſoyez homme, & ſoyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie, ſeroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE XCVIII.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais: ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir: mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter; j'avois trop peu ſu la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes: mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſons. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel? Que lui reſtoit-il à faire au monde, ſinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité; tu vis; & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence: je ne ſens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'eſt plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas! je ſuis bien plus morte que toi!

MON Dieu! quel tranſport égare une infortunée, & lui fait oublier ſes réſolutions! Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes

gémissemens? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie, que j'ose les déplorer! oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous, par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissez des maux qui me viennent de vous, & sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître aussi méprisable que je le suis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit assez les connoître? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis, en frémissant, la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regrets, & pour mon tourment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colère pour me rendre malheureuse & coupable! pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu, qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénètre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle. Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne

vous voyent plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre ſouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'oſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher..... Ah! fille inſenſée !.... adieu pour jamais.

LETTRE XCIX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

ENFIN le voile eſt déchiré, cette longue illuſion s'eſt évanouie ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux, qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

EST-IL donc vrai que j'aï goûté la félicité ſuprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi, ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hélas ! vous avez diſparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le temps a repris ſa lenteur dans les momens de mon déſeſpoir, & l'ennui meſure, par longues années, le reſte infortuné de mes jours.

POUR achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame, il ſe peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes

plaintes, que vous écoutiez avec intérêt, ſont maintenant indiſcrettes. Julie, Julie elle-même ſe décourage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

MAIS qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être? Julie ſouffre, eſt-il temps de ſonger à moi? Ah! ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus amères. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſsât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe..... Ceſſer de m'aimer!..... l'eſpere-t-elle?..... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte; hélas! c'eſt le conſolateur. La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant? O amour! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

NON, non; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

NE croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit : elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux! Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le

ſoit, s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſé. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi.

HÉLAS! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voilà la perte qui ne ſe répare point, & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie, & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remords ſe joint à ſon affliction. O Julie! ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée; je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur, ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre; c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non, j'oſe le croire, un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'amour nous inſpira des ſentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le Ciel, le Ciel ſeroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours, méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE C.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ſerons le reſte de nos jours, & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il

qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous, & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, & quoi qu'en diſe votre philoſophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre; ſi c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

SAVEZ-VOUS pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous? Ce n'eſt pas, croyez-moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même; c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce ſeroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

VOUS faites plus que ſentir cela, mon généreux ami; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'OSE à peine vous dire les biſarres idées qui me viennent là-deſſus; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte, & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre exquis, qui ſait payer toutes les vertus pénibles, mêlera ſon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je ſais aimer, avec un plaiſir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poſſede ce que j'aime. Car celui-ci

s'uſe à force d'en jouir; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

OUTRE cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles, comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du temps, celle de l'abſence, & des peines de toute eſpece; ils ont vaincu tous les obſtacles, hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue? Le temps eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau, prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

SI vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé; &, pour parler comme vous, vous avez épuiſé, durant une année, les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour, & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir ſentis Mon ami, ce fut-là le comble, & quoi que la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre

bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fut auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement inévitable, & vous laiſſer, dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés, un plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

CONSOLEZ-VOUS donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé, & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouis à la fois; vous avez au moins conſervé le ſentiment; on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

SI les reproches que ma déſolée couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ſes douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines, tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez-en sûr; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même. Ah! ſi elle croyoit bien ſincérement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remords? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit ſuivie. La maladie de Madame d'Étange eſt bien connue; c'étoit une hydropiſie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on déſeſpéroit de ſa vie avant même qu'elle eut découvert votre correſpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaiſirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire? Qu'il fut conſolant pour cette tendre mere de voir, en gémiſſant des fautes de ſa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcées d'admirer ſon ame en pleurant ſa foibleſſe! Qu'il lui fut doux de ſentir combien elle en étoit chérie! quel zèle infatigable! quels ſoins con-

tinuels! Quelle aſſiduité ſans relâche! quel déſeſpoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes careſſes, quelle inépuiſable ſenſibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours : vous euſſiez cru voir une autre Julie; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte : les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps. Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute, ou du mal de ſa mere, & confondant ces deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles, ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

BIEN loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez sûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur, a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus long-temps que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ces derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'IL faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Long-temps inconſtant & volage, il prodigua les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible, dont les maris infideles ont coutume d'aggraver leurs torts. Ma pauvre couſine s'en eſt reſſentie. Un vain entêtement de nobleſſe & cette roideur de caractère que rien n'amollit, ont fait vos

malheurs & les ſiens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra ſon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-temps en ſecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de ſa fille, ni l'obſtination de ſon époux, & d'être la premiere cauſe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres ſurpriſes lui eurent appris, juſqu'où vous aviez abuſé de ſa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver, & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois haſarder une confidence entiere, & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir; la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler; lorſqu'elle le voulut, il n'étoit plus temps, les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal ſecret; & moi, qui connois l'humeur de cet homme ſévere, ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire en voyant au moins les jours de Julie en ſûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous; il veut que ſes pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement; il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage, & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien; mais ils n'en ſont pas moins naturels; car votre amour à tous deux, quoiqu'égal en force, n'eſt pas ſemblable en effet. Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre: vos ſentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame, l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur, il affaiſſe & abbat le ſien; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties, mais ſuſpendues: un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement

ment, elle eſt perdue; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément; mais vous croirez en vain poſſéder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE CI.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'Avois acquis des droits ſur ton cœur; tu m'étois néceſſaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement? Je ſuis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche; je pénetre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuies de vivre.

Meurs donc, jeune inſenſé; meurs, homme à la fois féroce & lâche : mais ſache, en mourant, que tu laiſſes dans l'ame d'un honnête-homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.

LETTRE CII.

RÉPONSE.

Venez, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaiſirs ſur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'eſt pas vrai que vous puiſſiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'eſt pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL eſt temps de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe, & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc ma liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

JULIE D'ÉTANGE.

LETTRE CIII.

DU BARON D'ÉTANGE,

Dans laquelle étoit le précédent billet.

S'IL peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie, qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre, en toutes occaſions, les voies de la douceur & de l'honnêteté, quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment ſe venge l'honneur d'un Gentilhomme offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE CIV.

RÉPONSE.

EPARGNEZ-VOUS, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'eſfraient point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge, il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de ſon eſtime.

QUEL ſacrifice oſez-vous m'impoſer, & à quel titre l'exigez-vous? Eſt-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier eſpoir? Je veux reſpecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien, s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monſieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits ſi chers & ſi bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon conſentement. Ah! qu'elle ſoit toujours obéie! Un autre la poſſédera; mais j'en ſerai plus digne d'elle.

SI votre fille eût oſé me conſulter ſur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui euſſe appris à réſiſter à vos prétentions injuſtes. Quel que ſoit l'empire dont vous abuſez, mes droits ſont plus ſacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie eſt la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous oſez reclamer la nature, c'eſt vous ſeul qui bravez ſes loix.

N'ALLÉGUEZ pas, non plus, cet honneur ſi biſarre & ſi délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offenſe que vous-même. Reſpectez le choix de Julie & votre honneur eſt en sûreté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête-homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma préſomption vous offenſe, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au ſurplus, je me ſoucie fort peu

de

de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un Gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je ſais le défendre, & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

ALLEZ, pere barbare & peu digne d'un nom ſi doux; méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur; combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimères, l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le ciel prodigue de ſes dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere.

BILLET

Inclu dans la lettre précédente.

JE rends à Julie d'Étange, le droit de diſpoſer d'elle-même, & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.

LETTRE CV.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la ſcène qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à temps à la poſte; il n'en peut être de même de celle-ci; votre réſolution ſera priſe & votre réponſe partie avant qu'elle vous parvienne, ainſi tout détail ſeroit déſormais inutile. J'ai fait mon devoir; vous ferez le vôtre; mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit; nous ſerons ſépa-

rés à jamais, &, pour comble d'horreur, je vais passer dans les..... Hélas! j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir! à quoi sers-tu? O providence!..... il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée.... la tête & le cœur me font mal...... je me sens défaillir..... le Ciel auroit-il pitié de mes peines?..... Je ne puis me soutenir.... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre.

LETTRE CVI.

DE JULIE A MADAME D'ORBE.

Il est donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres; tes soins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-temps, & quand le desir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher : la maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah! chere cousine! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas

aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit, & non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... l'ingrat!... Il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien?.... L'ai-je fait?.... O Dieu! faut-il que tout me rappelle incessamment un temps qui n'est plus, & des feux qui ne doivent plus être? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie; je l'y sens trop fortement attachée, je le déchire sans le dégager, & mes efforts pour en effacer un si doux souvenir, ne font que l'y graver davantage.

OSERAI-JE te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guérison? Oui, connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, & rends graces au ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus, durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, &, sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect, j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui; on me retint; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

JE ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de mes sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble de le voir dans la

même attitude; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux : je crois ſentir ſes lèvres ſe preſſer ſur ma main ; je la ſens mouiller de ſes larmes; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir; je le vois entraîner loin de moi; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une ſcène imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'AI long-temps héſité à te faire cette confidence; la honte m'empêche de te la faire de bouche; mais mon agitation, loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainſi la raiſon ; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter !

JE reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi, ſi tu veux, de ma ſimplicité ; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de myſtérieux qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes ? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déja plus ? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas ! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'AI beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits, je le veux croire : mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des ſens? L'impreſſion directe que l'une reçoit de l'autre, ne peut-elle pas la tranſmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les ſenſations qu'elle lui a données?.... Pauvre Julie, que d'extravagances! Que les paſſions nous rendent crédules; & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE CVII.

RÉPONSE.

AH ! fille trop malheureuſe & trop ſenſible, n'es-tu donc née que pour ſouffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu ſembles les chercher ſans ceſſe, & ton aſcendant eſt plus fort que tous mes ſoins. A tant de vrais ſujets de peines n'ajoute pas au moins des chimères ; & puiſque ma diſcrétion t'eſt plus nuiſible qu'utile, ſors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triſte vérité te ſera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'eſt point un rêve ; que ce n'eſt point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais ſa perſonne ; & que cette touchante ſcène, inceſſamment préſente à ton imagination, s'eſt paſſée réellement dans ta chambre le ſur-lendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée aſſez tard, & M. d'Orbe, qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là, étoit prêt à ſortir ; quand tout-à-coup nous vîmes entrer bruſquement & ſe précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poſte à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poſte, en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui ſauter au cou : ſans ſavoir encore la raiſon de ſon voyage, j'en prévoyois la conſéquence. Tant de ſouvenirs amers, ton danger, le ſien, le déſordre où je le voyois, tout empoiſonnoit une ſi douce ſurpriſe, & j'étois trop ſaiſie pour lui faire beaucoup de careſſes. Je l'embraſſai pourtant avec un ſerrement de cœur qu'il partageoit, & qui ſe fit ſentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle? Ah ! que fait-elle? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit inſtruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'eſpece, j'en parlai ſans autre précaution que d'exténuer le danger. Si-tôt qu'il ſut que c'étoit la petite vérole, il fit un cri, & ſe trouva mal. La

fatigue & l'insomnie, jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-temps à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

VAINCU par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore, comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un instant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Éprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

SON parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz, dont j'étois sûre, & nous l'avions appellés devant nos gens d'un autre nom que du sien (51). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante ; à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole ; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

JE te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce temps pour écarter tout le monde, & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé pere, qui chaque

(51) On voit dans le tome second que ce nom substitué étoit celui de *Saint-Preux.*



nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton amant dans la rue; je l'allai chercher; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent; il reſpiroit à peine, & fut contraint de s'aſſeoir.

ALORS démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée : oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés...... à la même heure.... avec le même myſtere.... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même.... ô téméraire! j'étois mortel, & j'oſois goûter.... Que vais-je voir maintenant dans ce même aſyle où tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée, dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante!

CHERE couſine; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcène. Il te vit & ſe tut. Il l'avoit promis; mais quel ſilence! Il ſe jetta à genoux; il baiſoit les rideaux en ſanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il pouſſoit de ſourds gémiſſemens, il avoit peine à contenir ſa douleur & ſes cris. Sans le voir, tu ſortis machinalement une de tes mains; il s'en ſaiſit avec une eſpece de fureur; les baiſers du feu qu'il appliquoit ſur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit, je vis que tu l'avois reconnu; &, malgré ſa réſiſtance & ſes plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'inſtant, eſpérant éluder l'idée d'une ſi courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant enſuite que tu ne m'en diſois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler, & je ſais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laiſſer fermenter un ſouvenir qu'il n'eſt plus temps d'effacer!

IL partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'ar-

rêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-temps. Milord Édouard passa deux jours après, il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri, &, suivant la derniere lettre de Milord Édouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

VOILA, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funèbres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-temps tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimères. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi; tu n'as encore que trop de sujets de l'être. Tu as essuyé une trop cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices, ne sont que des rougeurs qui seront bien-tôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar, que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!

LETTRE

LETTRE CVIII.

DE JULIE.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces ; ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur, que tu achetas tant de fois, & qui coûta ſi cher au tien, t'appartient ſans réſerve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépens de la juſtice, une chimérique vertu.

OUI, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours : il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame ; elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer ? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi ? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'eſt-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & ſi légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends donc tes droits ! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs qu'une raiſon qui m'égara tant de fois ?

RESPECTE des tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais ſouffre-en le cher & doux partage ; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours, m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non,

celle dont il attend déformais toute fa confolation, ne contriftera point fon ame accablée d'ennuis : je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne fuis point un monftre ; je fuis foible & non dénaturée. Mon parti eft pris, je ne veux défoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere efclave de fa parole, & jaloux d'un vain titre, difpofe de ma main qu'il a promife ; que l'amour feul difpofe de mon cœur ; que mes pleurs ne ceffent de couler dans le fein d'une tendre amie. Que je fois vile & malheureufe ; mais que tout ce qui m'eft cher foit heureux & content, s'il eft poffible. Formez tous trois ma feule exiftence, & que votre bonheur me faffe oublier ma misère & mon défefpoir.

LETTRE CIX.

RÉPONSE.

NOUS renaiffons, ma Julie ; tous les vrais fentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a confervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'ofas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les fens joints par une exiftence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les féparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puiffent rompre ? Non, non, Julie, fi le fort cruel nous refufe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles : il fera la confolation de nos triftes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

AINSI nous recommençons de vivre pour recommencer de fouffrir, & le fentiment de notre exiftence n'eft pour nous qu'un fentiment de douleur. Infortunés ! Que fommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceffé d'être ce que nous fûmes ? Où eft cet enchantement de bonheur fuprême ? Où font ces raviffemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne refte de nous que notre

amour; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas! un cœur moins pur t'auroit bien moins égaré! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd, les ſentimens droits qui le rempliſſent, en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder, & deviens coupable à force de vertus. O Julie! quel eſt ton inconcevable empire! Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon! Même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes: tu me forces de t'admirer en partageant tes remords..... Des remords.... étoit-ce à toi d'en ſentir?..... toi que j'aimai.... toi que je ne puis ceſſer d'adorer.... le crime pourroit-il approcher de ton cœur? Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le-moi tel qu'il me fut donné.

QUE m'as-tu dit?... qu'oſes-tu me faire entendre?... toi, paſſer dans les bras d'un autre!... un autre te poſſéder!... N'être plus à moi!... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul! Moi! j'éprouverois cet affreux ſupplice!... je te verrois ſurvivre à toi-même!... Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des tranſports qui m'agitent!... Avant que ta main ſe fût avilie dans ce nœud funeſte abhorré par l'amour, & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le ſein: j'épuiſerois ton chaſte cœur d'un ſang que n'auroit point ſouillé l'infidélité. A ce pur ſang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras; je rendrois ſur tes levres mon dernier ſoupir... je recevrois le tien... Julie expirante!... ces yeux ſi doux éteints par les horreurs de la mort!... ce ſein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, verſant à gros bouillons le ſang & la vie...! Non, vis & ſouffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fuſſes plus; mais je ne puis t'aimer aſſez pour te poignarder.

O ſi tu connoiſſois l'état de ce cœur ſerré de détreſſe! jamais il ne brûla d'un feu ſi ſacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui

furent ſi cheres. Je ſuis amant, je ſais aimer, je le ſens : mais je ne ſuis qu'un homme, & il eſt au-deſſus de la force humaine de renoncer à la ſuprême félicité. Une nuit, une ſeule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux ſouvenir, & je ſuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur, & va couvrir de ſon ombre le reſte de ma vie. Ah Julie! objet adoré! s'il faut être à jamais miſérable, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels.

ÉCOUTE celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus ſages nous ſeuls que tout le reſte des hommes, & ſuivre avec une ſimplicité d'enfans de chimériques vertus, dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique? Quoi! ſerons-nous meilleurs moraliſtes que ces foules de ſavans, dont Londres & Paris ſont peuplés, qui tous ſe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultère comme un jeu? Les exemples n'en ſont point ſcandaleux ; il n'eſt pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes-gens ſe riroient ici de celui qui, par reſpect pour le mariage, réſiſteroit au penchant de ſon cœur. En effet, diſent-ils, un tort qui n'eſt que dans l'opinion, n'eſt-il pas nul quand il eſt ſecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaiſance une femme ne rachete-t-elle pas ſes fautes (52)? Quelle douceur n'emploie-t-elle pas à prévenir ou guérir ſes ſoupçons? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un lien de plus dans la ſociété.

A Dieu ne plaiſe, ô chere amie de mon cœur! que je veuille raſſurer le tien par ces honteuſes maximes. Je les abhorre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je hais, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe : mais je me crois moins coupable

(52) Et où le bon Suiſſe avoit-il vu cela? Il y a long-temps que les femmes galantes l'ont pris ſur un plus haut ton. Elles commencent par rétablir fiérement leurs amans dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt autant qu'il ſe comporte envers eux avec le reſpect qu'il leur doit. Une femme qui ſe cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & ſeroit déshonorée; pas une honnête-femme ne voudroit la voir.

en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris, je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre ; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en terniſſent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuſe ; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrette m'anime encore, & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah ! ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais-tu juſqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais ? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence, que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hé bien ! nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans ; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons, nous les pleurerons enſemble, nous les racheterons s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire, tu ne peux échapper à mon cœur ; n'a-t-il pas épouſé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſiérement abuſé, ſont oubliés depuis long-temps. Je vais m'occuper uniquement des ſoins que je dois à Milord Édouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y ſervir. Hé bien ! je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai ſécrettement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baiſé tes pas : un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je

compterai, pour me consoler, les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant; il croira déja jouir de ta vue en partant pour t'aller voir : le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi, se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE CX.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez grace au ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera dans peu. Voici le temps où je vais connoître si vous méritez l'estime que j'eus pour vous, & si votre cœur est sensible à une amitié pure & sans intérêt.

LETTRE CXI.

DE JULIE A SON AMI.

VOUS êtes depuis si long-temps le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il peut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

LIÉE au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere, par une chaîne indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux ſur celle que je quitte; il ne nous ſera pas pénible de rappeller un temps ſi cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien uſer de celui qui me reſte; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins en conſidérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſentiront que mieux ce qu'ils ſe doivent juſqu'à la fin de nos jours.

IL y a ſix ans, à-peu-près, que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue (53). Je crus voir ſur votre viſage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me ſembla que mes ſens ne ſervoient que d'organe à des ſentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois ſentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je penſois encore ne m'être pas trompée; l'aveugle amour, me diſois-je, avoit raiſon; nous étions faits l'un pour l'autre; je ſerois à lui ſi l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être enſemble.

MES ſentimens nous furent communs; ils m'auroient abuſée, ſi je les euſſe éprouvés ſeule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé; du moins on n'aime pas long-temps. Ces paſſions ſans retour qui font, dit-on, tant de malheureux, ne ſont fondées que ſur les ſens; ſi quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'a-

(53) M. Richardſon ſe moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue, & fondés ſur des conformités indéfiniſſables. C'eſt fort bien fait de s'en moquer; mais comme il n'en exiſte pourtant que trop de cette eſpece; au lieu de s'amuſer à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre a les vaincre?

mour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (54). Tel fut le nôtre en commençant; tel il sera, j'espere, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne sais quoi, qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réserve; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma cousine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire passer mille tendres caresses à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire, fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit : vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes, que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de désespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi : j'en vins jusqu'à souhaiter

(54) Quand ces rapports sont chimériques, ils durent autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

VOUS voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot, des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour, qui me l'arrachoit, m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge; j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe : je vous crus digne de me ſauver de moi-même, & je vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité, qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes, je goûtois ſans précautions les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne : dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant, un ſeul inſtant embraſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

VOUS partagiez mon égarement; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double; pour me garantir de vous & de moi, il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre, & ſi-tôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me reſtoit pour vous réſiſter.

MON pere, en quittant le ſervice, avoit amené chez lui M. de Wolmar; la vie qu'il lui devoit, & une liaiſon de vingt ans, lui rendoient cet ami ſi cher, qu'il ne pouvoit ſe ſéparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naiſſance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de ſa fille en homme qui ſouhaitoit de ſe faire un gen-

dre de ſon ami; il fut queſtion de la voir, & c'eſt dans ce deſſein qu'ils firent le voyage enſemble. Mon deſtin voulut que je pluſſe à M. de Wolmar, qui n'avoit jamais rien aimé. Ils ſe donnerent ſecrettement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du nord, où étoient ſa famille & ſa fortune, il en demanda le temps, & partit ſur cet engagement mutuel. Après ſon départ, mon pere nous déclara, à ma mere & à moi, qu'il me l'avoit deſtiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laiſſoit point de réplique à ma timidité, de me diſpoſer à recevoir ſa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui ſe ſentoit pour vous une inclination naturelle, eſſaya pluſieurs fois d'ébranler cette réſolution; ſans oſer vous propoſer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la conſidération pour vous, & le deſir de vous connoître; mais la qualité qui vous manquoit, le rendit inſenſible à toutes celles que vous poſſédiez, & s'il convenoit que la naiſſance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle ſeule pouvoit les faire valoir.

L'IMPOSSIBILITÉ d'être heureuſe irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuſe illuſion me ſoutenoit dans mes peines: je perdis avec elle la force de les ſupporter. Tant qu'il me fut reſté quelque eſpoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi; il m'en eût moins coûté de vous réſiſter toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la ſeule idée d'un combat éternel, m'ôta le courage de vaincre.

LA triſteſſe & l'amour conſumoient mon cœur; je tombai dans un abattement dont mes lettres ſe ſentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble; à mes propres douleurs ſe joignit le ſentiment de votre déſeſpoir. Hélas! c'eſt toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'oſiez propoſer, mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit aſſurée: l'inévitable choix qui me reſtoit à faire, étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus ſupporter cette horrible alternative; les forces de la nature ont un terme; tant d'agitations épuiſerent les miennes. Je ſouhaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de moi; mais la cruelle mort

m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais eſpéré l'y trouver. Je ſentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux ſans elle : je ſuccombai par foibleſſe & non par erreur; je n'eus pas même l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires; ne pouvant les conſerver enſemble, & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue; ma honte, pour être ſecrete, ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qui arrive à toute ame honnête qui s'égare, & qui ſe plaît dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le deſirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre : le tendre amour, tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que j'en attendois, & faiſoit d'une ſi chere attente le charme & l'eſpoir de ma vie.

Si-tot que j'aurois porté des marques fenfibles de mon état, j'avois réfolu d'en faire, en préfence de toute ma famille, une déclaration publique à M. Perret (55). Je fuis timide, il eft vrai ; je fentois tout ce qu'il m'en devoit coûter : mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux fupporter une fois la confufion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je favois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant : cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi ; &, de maniere ou d'autre, j'envifageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le myftère que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une fi curieufe inquiétude. Mille raifons me forçoient à cette réferve, avec un homme auffi emporté que vous ; fans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indifcrette importunité. Il étoit à propos fur-tout de vous éloigner durant une fi périlleufe fcène ; & je favois bien que vous n'auriez jamais confenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas ! je fus encore abufée par une fi douce efpérance ! Le ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente refta toujours vaine, & il me fut refufé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le défefpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger, fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une fi douce excufe : je m'en prenois à moi du mauvais fuccès de mes vœux, & mon cœur, abufé par fes defirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le foin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inftant accomplis ; cette erreur fut la fource du plus cuifant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deftinée. Vous avez fû (56) quel accident détruifit, avec le germe que je portois dans mon

(55) Pafteur du lieu.

(56) Ceci fuppofe d'autres lettres que nous n'avons pas.

ſein, le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva préciſément dans le temps de notre ſéparation; comme ſi le ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

VOTRE départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs; je reconnus, mais trop tard, les chimères qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être avec un amour ſans innocence, & des deſirs ſans eſpoir, qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur; & les ſentimens qui me venoient de vous, étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore émue.

L'AMOUR ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers; & telle étoit ſon illuſion, que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens; je ſavois qu'avec plus de courage que moi, vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au déſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere; & à notre ſéparation, voulant profiter du zèle de Milord Édouard, pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir; & vous engageant, avec ma parole, ma liberté autant qu'il m'étoit poſſible, je tâchai d'inſpirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promeſſe que je n'oſaſſe enfreindre, & qui pût vous tranquilliſer. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en ſerois jamais départie. La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle eſt de notre choix.

JE ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis

votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi; je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux, j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

JE fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner, & dont le prompt & libre aveu fut, de toutes les preuves de votre franchise, celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer, ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere; je vis que l'amour, vainqueur de la honte, avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

MON ami, je n'en fus pas plus heureuse; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur, un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-temps je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chûte m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regrets à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir : vous-même, qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas!

elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois.... Que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte? Le ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévère, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

ACCABLÉE d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de forces que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'espoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime, ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu, sa raison, son amitié, ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du désespoir.

COMME un malade qui cesse de souffrir en tombant en foiblesse, se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes, quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie, j'osai résister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien, que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colère, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrémité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout aussi résolu.

IL vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions.

Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus ſévère des peres attendri & fondant en larmes ! Sans me permettre de me lever, il me ſerroit les genoux ; & fixant ſes yeux mouillés ſur les miens, il me dit d'une voix touchante, que j'entends encore au-dedans de moi : « Ma fille ! reſpecte les cheveux blancs de ton mal-
» heureux pere ; ne le fais pas deſcendre avec douleur au tombeau,
» comme celle qui te porta dans ſon ſein. Ah ! veux-tu donner la
» mort à toute ta famille ?

CONCEVEZ mon ſaiſiſſement. Cette attitude, ce ton, ce geſte, ce diſcours, cette affreuſe idée me bouleverſerent au point que je me laiſſai aller demi-morte entre ſes bras, & ce ne fut qu'après bien des ſanglots dont j'étois oppreſſée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : ô mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'eſt vous qui ferez mourir votre fille.

NOUS étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-temps nous remettre. Cependant, en repaſſant en moi-même ſes derniers mots, je conçus qu'il étoit plus inſtruit que je n'avois cru, & réſolue de me prévaloir contre lui de ſes propres connoiſſances, je me préparois à lui faire, au péril de ma vie, un aveu trop long-temps différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainſi.

» JE ſais quelle fantaiſie indigne d'une fille bien née vous nour-
» riſſez au fond de votre cœur. Il eſt temps de ſacrifier au devoir
» & à l'honnêteté, une paſſion honteuſe qui vous déshonore, & que
» vous ne ſatisferez jamais qu'aux dépens de ma vie. Écoutez une
» fois ce que l'honneur d'un pere & le vôtre exigent de vous, &
» jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar eſt un homme d'une grande naiſſance, diſtin-
» gué par toutes les qualités qui peuvent la ſoutenir, qui jouit de
» la conſidération publique & qui la mérite. Je lui dois la vie ;
» vous ſavez les engagemens que j'ai pris avec lui. Ce qu'il faut
» vous apprendre encore, c'eſt qu'étant allé dans ſon pays pour
» mettre ordre à ſes affaires, il s'eſt trouvé enveloppé dans la der-

» niere révolution, qu'il y a perdu ſes biens, qu'il n'a lui-même » échappé à l'exil en Sibérie que par un bonheur ſingulier, & qu'il » revient avec le triſte débris de ſa fortune, ſur la parole de ſon » ami, qui n'en manqua jamais à perſonne. Preſcrivez-moi mainte- » nant la réception qu'il faut lui faire à ſon retour. Lui dirai-je : » Monſieur, je vous promis ma fille tandis que vous étiez riche : » mais à préſent que vous n'avez plus rien, je me rétracte, & ma » fille ne veut point de vous? Si ce n'eſt pas ainſi que j'énonce » mon refus, c'eſt ainſi qu'on l'interprétera : vos amours allégués » ſeront pris pour un prétexte, ou ne ſeront pour moi qu'un affront » de plus, & nous paſſerons, vous pour une fille perdue, moi pour » un malhonnête homme, qui ſacrifie ſon devoir & ſa foi à un vil » intérêt, & joins l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille, il eſt trop tard » pour finir dans l'opprobre une vie ſans tache, & ſoixante ans d'hon- » neur ne s'abandonnent pas en un quart-d'heure.

» VOYEZ donc, continua-t-il, combien tout ce que vous pou- » vez me dire eſt à préſent hors de propos. Voyez ſi des préféren- » ces que la pudeur déſavoue, & quelque feu paſſager de jeuneſſe » peuvent jamais être mis en balance avec le devoir d'une fille, & » l'honneur compromis d'un pere. S'il n'étoit queſtion pour l'un » des deux que d'immoler ſon bonheur à l'autre, ma tendreſſe vous » diſputeroit un ſi doux ſacrifice; mais, mon enfant, l'honneur a par- » lé, & dans le ſang dont tu ſors, c'eſt toujours lui qui décide.

JE ne manquois pas de bonne réponſe à ce diſcours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes ſi différens des miens, que des raiſons qui me ſembloient ſans réplique, ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne ſachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroiſſoit avoir acquiſes ſur ma conduite, ni juſqu'où elles pouvoient aller; craignant, à ſon affectation de m'interrompre, qu'il n'eût déja pris ſon parti ſur ce que j'avois à lui dire, &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuſe qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus ſelon ſa manière de penſer. Je lui déclarai ſans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je proteſtai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût

arriver, je ne me marierois jamais ſans votre conſentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon ſcrupule ne lui déplaiſoit pas; il me fit de vives reproches ſur ma promeſſe, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une choſe toujours ſacrée! Au lieu donc de s'amuſer à diſputer ſur la nullité de cette promeſſe, dont je ne ſerois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir ſur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponſe! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicateſſe que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoiſſois trop pour douter de votre obéiſſance, & je ſavois que, plus le ſacrifice exigé vous ſeroit pénible, plus vous ſeriez prompt à vous l'impoſer. La réponſe vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétabliſſement mes craintes furent confirmées, & il ne me reſta plus d'excuſes. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'aſcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit, lui donnoit ſur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouſer : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve, ou que je meurs de douleur.

Vous le ſavez, mon ami, ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang, ſoit que la nature eût pris ce temps pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal, qu'en me mettant au lit, j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que, voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à

deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve, & voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir, ne connut plus de frein, & ſe ranima bien-tôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je ſentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois réſiſter ni à mon pere, ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du ſang, qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit ſon horreur à mes yeux; je me ſentis toute autre au-dedans de moi; enfin, les tranſports effrénés d'une paſſion rendue furieuſe par les obſtacles, me jetterent dans le plus affreux déſeſpoir qui puiſſe accabler une ame; j'oſai déſeſpérer de la vertu. Votre lettre, plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit ſi corrompu que ma raiſon ne put réſiſter aux diſcours de vos philoſophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais ſouillé mon eſprit, oſerent s'y préſenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & ſi je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces réſolutions généreuſes qui ſeules peuvent lui réſiſter.

J'AI peine à pourſuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces temps de bonheur & d'innocence, où ce feu ſi vif & ſi doux, dont nous étions animés, épuroit tous nos ſentimens, où ſa ſainte ardeur (57) nous rendoit la pudeur plus chere, & l'honnêteté plus aimable, où les deſirs mêmes ne ſembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre, & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Reliſez nos premieres lettres; ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés, où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens déſavoués par elle.

QU'ÉTIONS-NOUS, & que ſommes-nous devenus? Deux tendres amans paſſerent enſemble une année entiere dans le plus rigou-

(57) Sainte ardeur! Julie, ah! Julie! quel mot pour une femme auſſi bien guérie que vous croyez l'être!

reux ſilence, leurs ſoupirs n'oſoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient ſouffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils ſe parlerent ; mais contens de ſavoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils paſſerent une autre année dans une réſerve non moins ſévère ; ils ſe diſoient leurs peines & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal ſoutenus, un inſtant de foibleſſe les égara ; ils s'oublierent dans les plaiſirs ; mais s'ils ceſſerent d'être chaſtes, au moins ils étoient fideles ; au moins le Ciel & la nature autoriſoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours chere, ils l'aimoient encore & la ſavoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que ſont maintenant ces amans ſi tendres, qui brûloient d'une flamme ſi pure, qui ſentoient ſi bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra ſans gémir ſur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de ſouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur.... ils méditent des adultères ! Quoi ! ſont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais, peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de ſiecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de temps put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois ? Ah ! ſi le premier déſordre eſt pénible & lent, que tous les autres ſont prompts & faciles ! Preſtige des paſſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes la ſageſſe & changes la nature, avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment de la vie ; on ſe détourne d'un ſeul pas de la droite route : auſſi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté de ſe trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laiſſons retomber ce voile. Avons-nous beſoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache, pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du temps. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi, me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

ARRIVÉE à l'Église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie ; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer, un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence, & entendre la voix de Dieu dans le Ministre, prononçant gravement la sainte Liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'Écriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes ; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections, & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit

tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche; le ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard sur M. & Madame d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant sur moi des yeux attendris, m'émeut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame, vous vous aimez d'un sentiment pur & doux qui la nourrit, que la sagesse autorise & que la raison dirige; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah! puissé-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur. Si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillerent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en changeant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre, mais dangereuse; je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si longtemps en paix avec tant de sujets de me la rappeller: je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'é-

toit guères à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin, pour penser à vous, d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment, que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-temps, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître, je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendra chere ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois !

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse ? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher ? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouissant encore de tout leur empire ? Quelle sûreté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde, si ce n'est un sentiment intérieur que croient avoir tous les amans qui se jurent une constance éternelle, & se parjurent innocemment, toutes les fois qu'il plait au ciel, de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter ; d'une amante abusée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon sexe, & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma

premiere faute? Qui m'a retenue après le premier pas? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers? Qui m'a mise sous la sauve-garde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractère, & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête femme, & me rend le courage d'en être digne? Je le vois, je le sens; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres, est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrete, qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur, s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence, coupable d'un vil parjure; &, prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres. Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter, d'un cœur épuré par tes soins, l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée, & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône, & qui soutient ou détruit, quand il lui plaît, par nos propres forces, la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde, & mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions; il

me

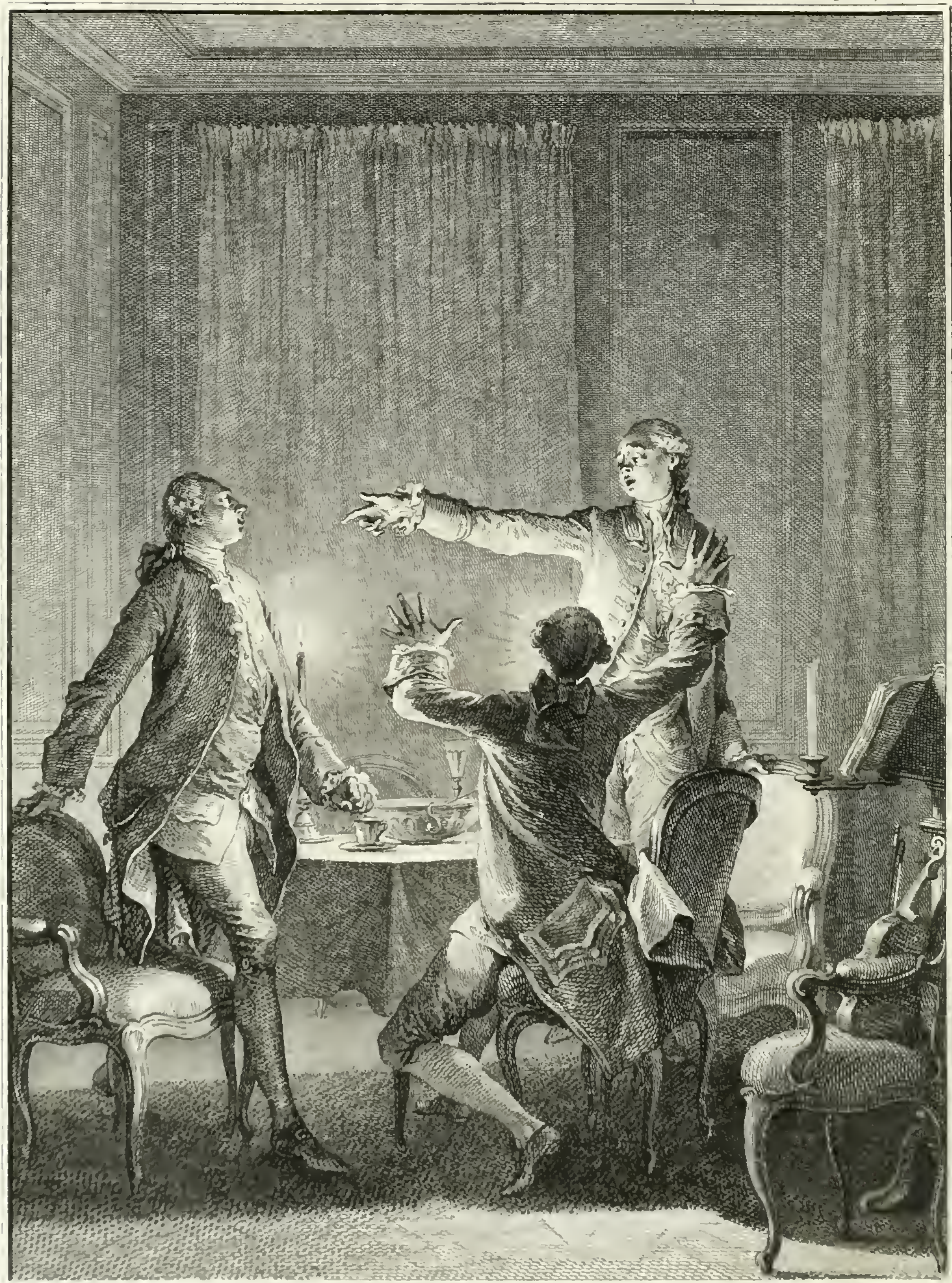
me parut si facile & si doux de les suivre, que je vis clairement où je devois chercher désormais la force dont j'avois besoin pour résister à mon propre cœur, & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-temps. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; de se borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire, & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre, j'étois dévote à l'Eglise & philosophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part, mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois, pour toute lumiere, la fausse lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur, qui m'avoit manqué jusqu'ici, m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien; une violente passion s'éleve, elle a racine dans le même instinct : que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adresse. Enfin que le caractère & l'a-

mour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame; j'aurai ma regle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point, parmi les êtres sensibles, de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés ?

ADOREZ l'Être Éternel, mon digne & sage ami; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections, dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles ; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu, tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres, & quand l'Être immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

CHERCHEZ-VOUS un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuie que sur elle-même? Considérons de sang-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du



crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultère secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours; comme s'il suffisoit, pour autoriser le parjure & l'infidélité, qu'ils ne nuisissent pas à autrui; comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent. Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir, autant qu'il est en soi, la force du serment & des contrats les plus inviolables! Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur! Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui; la mort de celui même qu'on doit le plus aimer, & avec qui l'on a juré de vivre! Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit! Un bien qui produiroit tant de maux, seroit par cela seul un mal lui-même.

L'UN des deux penseroit-il être innocent, parce qu'il est libre peut-être de son côté, & ne manque de foi à personne? Il se trompe grossiérement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, péche; premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée

du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en réſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croient l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai juge? Étrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux, hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la préſence de la divinité, comment oſent-il ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé, peut-être, de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus, & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur, ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée, & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même ſang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & ſe reſſembler d'ame comme de viſage; ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer?

N'est-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans ſon principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête-homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice? Et le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de la mere?

Si je conſidere mon ſexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce déſordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus: que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penſent juſtifier par le ſecret! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de ſa femme: que fera-t-elle avec ſes ſoins artificieux que mieux prouver ſon indiffé-

rence? Eſt-ce l'œil de l'amour qu'on abuſe par de feintes careſſes? Et quel ſupplice auprès d'un objet chéri, de ſentir que la main nous embraſſe & que le cœur nous repouſſe? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence, & le repos d'autrui à des précautions que le ciel ſe plaît à confondre: que de fauſſetés, que de menſonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domeſtiques, pour en impoſer au public! Quel ſcandale pour des complices! quel exemple pour des enfans! Que devient leur éducation parmi tant de ſoins, pour ſatisfaire impunément de coupables feux? Que devient la paix de la maiſon & l'union des chefs? Quoi! dans tout cela l'époux n'eſt point léſé? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû? Qui pourra lui rendre une femme eſtimable? Qui lui donnera le repos & la sûreté? Qui le guérira de ſes juſtes ſoupçons? Qui fera confier un pere au ſentiment de la nature en embraſſant ſon propre enfant?

A l'égard des liaiſons prétendues que l'adultère & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'eſt moins une raiſon ſérieuſe qu'une plaiſanterie abſurde & brutale, qui ne mérite pour toute réponſe que le mépris & l'indignation. Les trahiſons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoiſonnemens dont ce déſordre a couvert la terre dans tous les temps, montrent aſſez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il réſulte quelque ſorte de ſociété de ce vil & mépriſable commerce, elle eſt ſemblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour aſſurer les ſociétés légitimes.

J'AI tâché de ſuſpendre l'indignation que m'inſpirent ces maximes pour les diſcuter paiſiblement avec vous. Plus je les trouve inſenſées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles ſupportent mal l'examen de la ſaine raiſon, mais où chercher la ſaine raiſon, ſinon dans celui qui en eſt la ſource? Et que penſer de ceux qui conſacrent à perdre les hommes, ce flambeau divin qu'il leur donna pour les

guider ? Défions-nous d'une philoſophie en paroles ; défions-nous d'une fauſſe vertu qui ſappe toutes les vertus, & s'applique à juſtifier tous les vices pour s'autoriſer à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui eſt bien, eſt de le chercher ſincérement, & l'on ne peut long-temps le chercher ainſi ſans remonter à l'auteur de tout bien. C'eſt ce qu'il me ſemble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes ſentimens & ma raiſon ; c'eſt ce que vous ferez mieux que moi, quand vous voudrez ſuivre la même route. Il m'eſt conſolant de ſonger que vous avez ſouvent nourri mon eſprit de grandes idées de la religion ; & vous, dont le cœur n'eut rien de caché pour moi, ne m'en euſſiez pas ainſi parlé, ſi vous aviez eu d'autres ſentimens. Il me ſemble même que ces converſations avoient pour nous des charmes. La préſence de l'Être Suprême ne vous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions, en déplorant nos foibleſſes : au moins il voit le fond de nos cœurs ; & nous en étions plus tranquilles.

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même ; d'avoir une regle pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens ; de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans ame, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute ſa vie ? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme, & le Dieu clément qui le fit, la lui pardonnera ſans doute ; mais le crime eſt du méchant, & ne reſtera point impuni devant l'auteur de toute juſtice. Un incrédule, d'ailleurs heureuſement né, ſe livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût, & non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits, il les ſuit ſans contrainte ; il les ſuivroit de même, s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi ſe gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoît & ſert le pere commun des hommes, ſe croit une plus haute deſtination ; l'ardeur de la remplir anime ſon zèle, &, ſuivant une regle plus sûre que ſes

penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appellés. L'amour qui nous unissoit eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance; il brava le temps & l'éloignement; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout est changé entre nous; il faut nécessairement que votre cœur change. Julie de Wolmar, n'est plus votre ancienne Julie; la révolution de vos sentimens pour elle est inévitable, & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuserez pas. » L'amour, dit-il, est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour » en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il » nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, » vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. » Comment une femme honorera-t-elle un homme qu'elle doit » mépriser? Comment pourra-t-il honorer lui-même celle qui n'a » pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils » se mépriseront mutuellement. L'amour, ce sentiment céleste, ne » sera plus pour eux qu'un honteux commerce. Ils auront perdu » l'honneur & n'auront point trouvé la félicité (58) ». Voilà notre leçon, mon ami, c'est vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chere que dans les temps heureux où cette lettre fut écrite? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui ravissent l'ame. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux, s'étendroit bien-tôt sur le complice de nos fautes; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut

(58) Voyez la lettre XXIV.

de plus charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le refte & foyez l'amant de mon ame. Cette idée eft fi douce qu'elle confole de tout.

VOILA le fidele tableau de ma vie, & l'hiftoire naïve de tout ce qui s'eft paffé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le fentiment qui m'attache à vous eft fi tendre & fi vif encore, qu'une autre en feroit peut-être allarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je fens qu'il a changé de nature ; &, du moins en cela, mes fautes paffées fondent ma fécurité préfente. Je fais que l'exacte bienféance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne feroient pas contentes que vous ne fuffiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en fecret ma confcience ; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la confulte fincérement. Si cela ne fuffit pas pour me juftifier dans le monde, cela fuffit pour ma propre tranquillité. Comment s'eft fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je fais, c'eft que je l'ai vivement defiré. Dieu feul a fait le refte. Je penferois qu'une ame une fois corrompue l'eft pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution fubite, quelque brufque changement de fortune & de fituation ne change tout-à-coup fes rapports, &, par un violent ébranlement, ne l'aide à retrouver une bonne affiette. Toutes fes habitudes étant rompues & toutes fes paffions modifiées, dans ce bouleverfement général on reprend quelquefois fon caractère primitif, & l'on devient comme un nouvel être forti récemment des mains de la nature. Alors le fouvenir de fa précédente baffeffe peut fervir de préfervatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible ; aujourd'hui on eft fort & magnanime. En fe contemplant de fi près dans deux états fi différens, on fent mieux le prix de celui où l'on eft remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y foutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chofe de femblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien fi redouté me délivre d'une fervitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

NOUS

NOUS étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer, par des mœurs chrétiennes, les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

JE ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir, il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que, jusqu'à la réception de votre réponse, je n'aurai pas un instant de tranquillité.

LETTRE CXII.

RÉPONSE.

ET vous ne feriez plus ma Julie ? Ah ! ne dites pas cela, digne & refpectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être fenfible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je cefferai d'adorer, même après ma mort, s'il refte encore en mon ame quelque fouvenir des attraits vraiment céleftes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu, ne vous rend que plus femblable à vous-même. Non, non, quelque fupplice que j'éprouve à le fentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux, ma Julie, qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'eft en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi, dont le cœur frémit au feul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paffion criminelle que je ne puis ni fupporter ni vaincre, fuis-je celui que je penfois être ? Étois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon défefpoir ? C'étoit bien à moi d'ofer foupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

INSENSÉ ! comme fi je n'éprouvois pas affez d'humiliations fans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit difparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous : fa flamme me foutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs fentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baffeffe ! Doux efpoir qui nourriffois mon ame & m'abufas fi long-temps, te voilà donc éteint fans retour ? Elle ne fera point à moi ? Je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ?... ô rage ! ô tourment de l'enfer !... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais.... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eft plus... elle n'eft plus cette tendre Julie, à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trou-

vois malheureux, & je pouvois me plaindre!... elle pouvoit m'écouter. J'étois malheureux!.... Que ſuis-je donc aujourd'hui?... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous.... oubliez-moi, du moins. Je l'ai réſolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

OSERAI-JE vous parler de vous encore, & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde; celui de votre bonheur? En m'expoſant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe? Si vous l'êtes, donnez-moi, dans mon déſeſpoir, la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-temps malheureux.

PLUS je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peſer mes raiſons. Premiérement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage de l'uſage antérieur qu'on a fait de ſa liberté, & d'une fidélité qu'on ne lui a point promiſe? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'eſt pas à votre époux, c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait, en formant d'autres nœuds, un crime que l'amour, ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, & c'eſt à moi ſeul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'IL eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechûte oblige une femme prudente à pren-

dre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

DÈS-LA que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être sûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux temps, aux lieux, aux caractères. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſque un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévère d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un ſentiment tendre; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

CROYEZ-MOI, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zèle ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon. S'il n'en eſt pas digne,

pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous? Que savez-vous si votre vertu, qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendroit encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez, à force de scrupules, dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu; consultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie; & si ce fatal secret vous pese si cruellement, attendez du moins pour vous en décharger, que le temps, les années vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr encore des charmes de votre caractère, & la douce habitude de les sentir. Enfin, quand ces raisons, toutes solides qu'elles sont, ne vous persuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expose. O Julie! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque sacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui!

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le sens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! si jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur. O temps qui ne doit plus revenir! temps passé pour toujours, source de regrets éternels! plaisirs, transports, douces extases, momens délicieux, ravissemens célestes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE CXIII.

DE JULIE.

Vous me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer : mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans

ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines; mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; ſa vie unie, réglée, & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais, qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phyſionomie eſt noble & prévenante, ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autre préférence que celle de la raiſon.

MALGRÉ ſa froideur naturelle, ſon cœur ſecondant les intentions de mon pere, crut ſentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de ſa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'eſt ſi bien réglé ſur les bienſéances, & s'eſt maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu beſoin de changer de ton en changeant d'état, & que, ſans bleſſer la gravité conjugale, il conſerve avec moi depuis ſon mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triſte, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi : il ne me cherche pas, mais il n'eſt pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il eſt ſérieux ſans donner envie de l'être; au contraire, ſon abord ſerein ſemble m'inviter à l'enjouement : & comme les plaiſirs que je goûte ſont les ſeuls auxquels il paroît ſenſible, une des attentions que je lui dois eſt de chercher à m'amuſer. En un mot, il veut que je ſois heureuſe; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de ſa femme, n'eſt-ce pas l'avoir obtenu?

AVEC quelque ſoin que j'aie pu l'obſerver, je n'ai ſu lui trouver de paſſion d'aucune eſpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paſſion eſt-elle ſi égale & ſi tempérée, qu'on diroit qu'il n'ai-

me qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raiſon le permet. Il eſt réellement ce que Milord Édouard croit être ; en quoi je le trouve bien ſupérieur à tous nos autres gens à ſentiment que nous admirons tant nous-mêmes ; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours ſuſpect ; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien ; ſes regles ſont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

LE plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caractères des hommes, & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe, & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens ; mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience allarmée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'OUBLIOIS de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar, joint à celui de mon pere, qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (59), & le né-

(59) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la léſine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépens de ſa cuiſine; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon dîner; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoiſonne.

ceſſaire chez les voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter, dans un petit ménage, l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage, & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue, qui, pour trop avoir, ôte l'uſage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître, & l'on ne la ſent jamais; il a ſi bien ordonné le premier arrangement, qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

VOILA, mon bon ami, une idée abrégée, mais fidelle du caractère de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier ſans aucune altération; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reſte rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montrer autrement ſans y perdre.

SUR ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujets de l'être (60). Ce qui m'a long-temps abuſée, & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour

Combien de fois dans des maiſons de campagne, en reſpirant le frais au matin, l'aſpect d'un beau jardin vous tente! On ſe leve de bonne heure, on ſe promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'officier eſt ſorti, ou les proviſions manquent, ou Madame n'a pas donné ſes ordres, ou l'on nous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut reſter à jeun juſqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me ſouviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on diſoit que la maîtreſſe aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre ſols la taſſe; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à ſon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffé plus ſouvent.

(60) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne voulût pas alors le confier à ſon ami.

mour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas préciſément de l'amour, n'en eſt pas moins doux, & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment ſa maiſon, bien élever ſes enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſez pour des époux qui ont tant d'autres ſoins à remplir. Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour. On prend ſa violence pour un ſigne de durée; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais, au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs, ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard; alors, l'idole qu'on ſervoit, détruite, on ſe voit réciproquement tel qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus, on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (61). Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccède à des ſentimens trop vifs; que leur déclin, ſans s'arrêter à l'indifférence, ne paſſe juſqu'au dégoût; qu'on ne ſe trouve enfin tout-à-fait raſſaſiés l'un de l'autre; &, que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos;

(61) Je ſerois bien ſurpris que Julie eût lû & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux : que sais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu, je l'avoue ; mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit serrer, & combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables ? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

POUR M. de Wolmar, nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous sommes ; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables, qui, destinées à passer ensemble le reste de leurs jours, sont contentes de leur sort, & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que, quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble ; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire & je l'anime ; nous en valons mieux réunis, & il me semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule ame, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que, s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

MON ami, le ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand, avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que j'ai à présent, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité, ce Dieu qui

daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si, pour me punir de mes fautes, le ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en rétracter jamais.

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier; & ſi le ferment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au ciel elle ne ſubſiſte plus.

Une conſidération plus légitime & d'un plus grand poids, eſt le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête-homme, qui tire ſon bonheur de l'eſtime qu'il a pour ſa femme. Il eſt sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainſi je riſque, par une confidence indiſcrette, de l'affliger à pure perte, ſans tirer d'autre avantage de ma ſincérité que de décharger mon cœur d'un ſecret funeſte qui me peſe cruellement. J'en ſerai plus tranquille, je le ſens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le ſera-t-il moins, & ce ſeroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au ſien.

QUE ferai-je donc dans le doute où je ſuis? En attendant que le ciel m'éclaire mieux ſur mes devoirs, je ſuivrai le conſeil de votre amitié; je garderai le ſilence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puiſſe un jour en mériter le pardon.

POUR commencer une réforme auſſi néceſſaire, trouvez bon, mon ami, que nous ceſſions déſormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confeſſion, il décideroit juſqu'à quel point nous pouvons nourrir les ſentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages; mais puiſque je n'oſe le conſulter là-deſſus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il eſt temps de devenir ſage. Malgré la ſécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cauſe, ni me livrer étant femme à la même préſomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous ſupplie auſſi de ne plus m'écrire. Cependant, comme je ne ceſſerai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce ſentiment eſt auſſi pur que le jour qui m'éclaire, je ſerai bien-aiſe de ſavoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de temps à autre écrire à Madame d'Orbe, dans les occaſions où vous aurez quelque événement intéreſſant à nous apprendre. J'eſpere que l'honnêteté de votre ame ſe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs, ma couſine eſt vertueuſe & ſage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance ſi vous étiez capable d'en abuſer.

ADIEU, mon cher & bon ami; ſi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raiſon de la dédaigner avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eſt la fortune du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de *vertu* trop abſtrait, n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis quand je ſonge que des gens qui portoient l'a-

dultère au fond de leurs cœurs, osoient parler de vertu! Savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuser plus long-temps. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est temps que l'illusion cesse; il est temps de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié, qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue; & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelqu'attention aux discours de votre amie, & de choisir, pour aller au bonheur, une route plus sûre que celle qui nous a si long-temps égarés. Je ne cesserai de demander au ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! si jamais nos cœurs se rappellent, malgré nous, les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit, en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet ancien: hélas! nous périssions, si nous n'eussions péri!

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que

le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher... mon Dieu! que fais-je?... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE

Fin de la Table du Tome premier.

